QUESTIONS DE CRITIQUE

DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE CALMANN-LÉVY

HISTOIRE ET LITTÉRATURE. 1re série..... 1 vol
— — 2e série..... 1 —
— — 3e série..... 1 —
QUESTIONS DE CRITIQUE..... 1 —
NOUVELLES QUESTIONS DE CRITIQUE..... 1 —
ESSAIS SUR LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE..... 1 —
NOUVEAUX ESSAIS SUR LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE..... 1 —
LE ROMAN NATURALISTE..... 1 —
VARIÉTÉS LITTÉRAIRES..... 1 —
HONORÉ DE BALZAC..... 1 —

LIBRAIRIE HACHETTE

ÉTUDES CRITIQUES SUR L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE..... 7 vol.
L'ÉVOLUTION DES GENRES DANS L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE, t. I..... 1 —
LES ÉPOQUES DU THÉATRE FRANÇAIS..... 1 —
L'ÉVOLUTION DE LA POÉSIE LYRIQUE AU XIXe SIÈCLE..... 2 —

LIBRAIRIE PERRIN

DISCOURS DE COMBAT..... 2 vol.
DISCOURS ACADÉMIQUES..... 1 —
SUR LES CHEMINS DE LA CROYANCE..... 1 —

LIBRAIRIE DELAGRAVE

MANUEL DE L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE..... 1 vol.
HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE CLASSIQUE, 1re partie..... 1 —

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

B8954q

FERDINAND BRUNETIÈRE

QUESTIONS DE CRITIQUE

C210188
11:3:27

PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

Droits de reproduction et de traduction réservés.

PQ
139
B74

QUESTIONS DE CRITIQUE

SUR UN BUSTE DE RABELAIS

A Meudon, — où il n'est point né, où il n'est pas mort, où peut-être il n'a jamais seulement résidé, — on a élevé l'année dernière un buste, en plâtre, de François Rabelais. Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'à cette occasion, selon l'usage, on a discouru, festoyé, banqueté. C'est notre manière en France d'honorer nos grands hommes, et surtout nos grands écrivains : ils ont pensé pour nous, et nous mangeons pour eux. N'ai-je pas lu dans les journaux que l'on mangerait encore ce mois-ci, que l'on se proposait de manger l'année prochaine, enfin qu'une société s'était formée pour manger tous les ans en l'honneur de Rabelais? Comme on mangeait déjà, l'hiver, à

Paris, en l'honneur de Molière, des mets choisis, on mangera donc désormais, à Meudon, au printemps, en l'honneur de Rabelais, des mets sans doute plus champêtres, tels que tripaille ou gaudebillaux : « gaudebillaux, — pour que nul n'en ignore, — sont grasses tripes de coiraux ; coiraux sont bœufs engraissés à la crèche et prés guimaux ; prés guimaux sont qui portent herbe deux fois l'an. » S'il est permis aux Moliéristes, à l'imitation de Molière lui-même, qui vivait de régime, d'avoir l'estomac délicat, les Rabelaisiens doivent l'avoir plus robuste, moins difficile, et capable au besoin de digérer les pires crudités.

J'espère cependant, puisqu'ils ont tant fait que de former une société, que ces Rabelaisiens voudront aussi qu'il en sorte un jour quelque chose. Car tout le monde parle de Rabelais, mais, en réalité, peu de gens l'ont lu jusqu'au bout, et je ne sache guère de grand écrivain dont la légende populaire ait plus étrangement défiguré la vraie physionomie. Si nous en avons de nombreuses éditions, et de fort belles, — j'entends de fort bien imprimées, — il n'y en a pourtant pas une dont on puisse dire qu'elle soit tout à fait satisfaisante, pas une dont le texte ou le commentaire ne laissent beaucoup encore à désirer. Et, tandis que l'inexactitude ou l'erreur, depuis qu'elle s'y sont mises, continuent de fourmiller dans les meilleures biographies que l'on ait de l'homme, l'œuvre elle-même, toujours énigmatique, malgré tant d'interprétations que l'on en a données, demande

aussi toujours de nouveaux éclaircissements. Voilà une tâche tout indiquée pour les Rabelaisiens : quand ils n'en rempliraient qu'une partie seulement, leur société du moins aurait eu sa raison d'être ; — et il ne faut point douter que ce soit pour cela qu'ils l'aient constituée.

On les verra donc, je n'en doute pas davantage, commencer par enlever à Rabelais ce masque d'ivrogne et de bouffon, qui peut bien avoir contribué à faire de lui l'un des plus populaires de nos grands écrivains, mais qui n'est cependant, comme ils le savent tous, qu'un masque, et le plus trompeur des masques.

> Le bon Rabelais, qui boivait
> Toujours, cependant qu'il vivait,
> . . . . . .
> Qui parmi les escuelles grasses,
> Sans nulle honte se touillant,
> Allait dans le vin barbouillant ;

le Rabelais de tant de bons contes, et de bons tours, et de bons mots, qu'il est inutile de reproduire ici, puisqu'on les trouve aussi bien partout, et qu'ils sont passés presque en proverbes ; le moine qui se ruait volontiers en cuisine, « par induction et inclination naturelle, aux froes et cagoules adhérente » ; cette espèce de curé philosophe qui disait à ses paroissiens comment, à l'invention... de ce que vous savez, le bonhomme Grandgousier connut l'esprit merveilleux de son fils Gargantua ; — ce Rabelais-là n'est qu'un

Rabelais de convention, formé par la légende à l'image de son livre, un faux Rabelais, une caricature, et d'autant moins ressemblante à l'homme qu'on la fait grimacer davantage. Mais le vrai Rabelais a mis toute sa folie dans son livre, et, au contraire, dans sa conduite, une sagesse ou du moins un bon sens exemplaire. Sans doute, sa vie ne fut pas d'un saint, et on peut croire qu'il aimait à rire. Elle ne fut pas toujours d'un ecclésiastique, ni d'un moine fidèle à ses vœux, puisqu'on lui a découvert un fils, il y a tantôt vingt-cinq ans, dans les vers latins de l'un de ses amis, savant jurisconsulte. Mais, à travers bien des péripéties, ce fut la vie d'un habile homme, — nous pouvons aujourd'hui l'affirmer, — très avisé, très prudent, qui sut compenser la liberté de son langage par la décence extérieure de ses mœurs, arranger sa tenue pour en faire le garant ou le témoin de l'innocence de ses intentions, qui buvait peut-être de l'eau claire, et le plus incapable, en tout cas, qu'il y ait eu, de compromettre sa fortune ou sa sécurité pour un bussart de vin pineau. S'il y en a, comme il le dit quelque part en citant levers de Juvénal :

Qui Curios simulant et Bacchanalia vivunt,

il est au contraire, lui, de ceux qui en font beaucoup moins qu'ils ne disent, qui se fâcheraient tout rouge que l'on les confondît avec leurs personnages, et

qu'ainsi l'on ne peut caractériser qu'en les distinguant tout d'abord de leur œuvre.

Je ne saurais trop appuyer sur ce trait : Rabelais, correspondant et ami du savant Budé; commensal de Geoffroy d'Estissac, évêque de Maillezais; secrétaire de Jean du Bellay, cardinal-évêque de Paris; médecin de l'autre frère, Guillaume, seigneur de Langey, vice-roi du Piémont; protégé à la fois des Guises et des Châtillons, Rabelais, s'il fallait voir en lui le *biberon* de la légende et le propre original de son ignoble Panurge, n'eût pas duré trois mois dans les palais ni dans la compagnie de tous ces grands personnages, qui peut-être lui eussent passé, selon les mœurs du temps, la débauche et l'orgie, mais non pas la crapule. Protecteurs et amis, ils nous sont autant de témoins de la dignité de sa conduite. Mais la souplesse nous en est à son tour démontrée par ses rapports avec ses évêques et avec la cour de Rome. Cordelier, il demande à passer de son ordre dans un autre, et on le lui accorde; fatigué d'être moine, il se défroque, et on le laisse faire; il veut reprendre l'habit, on le lui permet, et on l'investit même d'un canonicat, et, en dépit de Panurge et de frère Jean des Entommeures, des Papefigues et des Papimanes, on lui confère une première cure en 1543 et une seconde en 1550 : c'est celle de Meudon, que, d'ailleurs, selon toute apparence, il n'a jamais occupée, mais dont au moins il a perçu les fruits. On n'a pas de ces complaisances pour un ennemi, on n'en a

pas même pour un suspect, et je ne puis reconnaître à ces traits un irrégulier, un réfractaire, un révolté.

C'est qu'aussi bien, s'il aime à penser librement, Rabelais aime encore davantage à penser tranquillement. Rien en lui de l'humeur ou du tempérament d'un apôtre, ni seulement d'un réformateur, rien de la sombre obstination de Calvin ou du fanatisme agressif des Estienne, mais un homme qui sait calculer les occasions et les temps, prendre le vent, se taire, faire à propos le mort, et toujours ne s'aventurer ou ne se commettre qu'à bon escient. Le premier livre de *Pantagruel* avait paru pour la première fois en 1533, et *Gargantua* en 1535, — ou peut-être en 1532, — à Lyon, sans nom d'auteur, ou plus exactement sous le pseudonyme devenu depuis fameux d'Alcofribas Nasier. Rabelais attendit douze ou treize ans à faire paraître son troisième volume, — le deuxième livre de *Pantagruel*, 1546, — et, s'il y mit cette fois son nom, c'est qu'il se croyait, c'est qu'il pouvait se croire assuré de la protection de François Ier. Sauf quelques circonstances, contre lesquelles ne peut rien toute la prudence humaine, on le trouve en effet toujours « au bon bout », je veux dire du côté du pouvoir et n'épargnant rien pour s'y maintenir. Si ses ennemis l'attaquent sur une plaisanterie qui pourrait bien sentir quelque peu le fagot, il s'en excusera par une autre, mais, si cela ne suffit pas, il effacera la première, et il n'entendra pas raillerie

sur l'article de ses ratures. En 1542, il se fâcha tout net avec son ami Dolet, — celui dont on a fait le *Martyr de la renaissance*, et qui le fut surtout de la violence de son caractère, — parce que Dolet, dans une édition des deux premiers livres, avait rétabli quelques hardiesses que Rabelais en avait effacées. On notera que, si le livre eût été signé, l'imprimeur eût couru pour le moins autant de risques que l'auteur; mais, comme il ne l'était point, Dolet, dans l'espèce, était seul à les courir : il faut voir cependant de quel ton Rabelais le désavoua! Mais aussi, grâce à cette prudence, il se tira, les braies nettes, comme il eût pu dire en son gaulois, et la vie sauve, d'une aventure où dix autres eussent laissé leur liberté ou leurs os, et j'avoue que j'ose à peine le lui reprocher, ou plutôt je ne le lui reproche pas du tout; — pour le cas que les hommes font de la vérité!

Cette connaissance de son vrai caractère nous permettra de nous faire de son œuvre une plus juste idée, plus exacte, moins superficielle, plus conforme à lui-même.

On n'en louera jamais assez les qualités tout à fait singulières, le mérite, l'importance unique dans l'histoire de la littérature française, ou même européenne. Le *Pantagruel* de Rabelais, c'est notre *Roland furieux* ; c'est notre *Don Quichotte ;* c'est en même temps notre *Gulliver;* et c'est encore quelque chose de plus, que nous essaierons de dire tout à

l'heure. Mais, pour le fond, je ne sais si la satire, — politique, sociale, religieuse ou philosophique, — y est aussi violente et aussi hardie, aussi neuve surtout qu'on l'a dit, que l'on le croit, que l'on est convenu de le croire. Il s'est moqué des moines, il s'en est moqué cruellement; mais qui est-ce qui ne s'est pas moqué des moines, au XVIe siècle, en même temps que lui, ou avant lui? et, dans les moqueries qu'il en fait, que voit-on qui dût déplaire si fort à François Ier, ou à l'auteur de *l'Heptaméron?* Il se raille de la scolastique; mais, quand il commence, quand il publie son *Pantagruel*, en 1535, combien y a-t-il d'années qu'Ulric de Hutten, par exemple, ou Érasme encore, et tant d'autres, en France comme en Allemagne, ne font pas autre chose? et la guerre à la scolastique, n'est-ce pas alors, dans toute l'Europe, depuis cinquante ans, et jusqu'à Rome même, sur le trône pontifical, ce que l'on pourrait appeler le mot d'ordre de la renaissance? Il nous dépeint encore en bouffonnant, les horreurs de la guerre, la sottise ambitieuse de Picrochole et de ses conseillers; mais pourquoi les rois de son temps, François Ier ou Henri II, eussent-ils été si sots que de se reconnaître eux-mêmes en Picrochole, plutôt qu'en Grandgousier, plutôt qu'en Gargantua, plutôt enfin qu'en Pantagruel, ces modèles de la bonhomie, du bon sens, et de la modération sur le trône? O Rabelaisiens! un peu de franchise! et surtout de mesure! Lisez attentivement les trois premiers livres de votre Bible; rappelez-

vous que le quatrième n'a paru qu'en 1552. c'est-à-dire un an peut-être à peine avant la mort de son auteur; considérez ce qui se disait, ce qui s'écrivait, ce qui s'imprimait autour de lui; et vous reconnaîtrez que, fidèle à son personnage, il n'a point passé la limite, qu'il n'a rien dit de plus audacieux que ses contemporains; — et qu'il n'a enfin de supériorité sur eux que celle de l'abondance et de l'éclat de son imagination, de l'énormité de sa verve bouffonne, et de la force, de la puissance, de l'éloquence, de la perpétuelle invention de son style.

Il est vrai qu'il y a le quatrième et le cinquième livres : les Papefigues et les Papimanes, les *Uranopètes Décrétales*, l'Ile sonnante, Grippeminaud et les Chats fourrés. Mais j'avais l'occasion, tout récemment, de le dire en un tout autre sujet : c'est une question discutable et très controversée, que de savoir si le cinquième livre est de Rabelais. Car, tout d'abord, le fait est qu'il ne fut publié qu'environ dix ou douze ans après la mort de l'auteur, et que plusieurs de ses contemporains en ont nié l'authenticité. Ce qui est également certain, et en admettant que l'idée lui en appartienne, l'exécution n'en saurait être de la main de Rabelais, s'il est mort en 1553, puisqu'en effet plusieurs passages ne peuvent avoir été écrits qu'après sa mort, et l'un d'eux seulement en 1558. On remarquera que je ne dis rien de la diversité des styles : tout le monde sait que, si l'on entrait une fois dans cette voie, il n'y a pas un de nos grands

écrivains dont l'œuvre ne fût en danger d'y fondre tout entière. Qui croirait, s'il ne le savait par ailleurs, que le *Poème de la captivité de saint Malc* fût de l'auteur de *Joconde* et des *Oies du frère Philippe*; ou *le Temple de Gnide* de l'auteur de *l'Esprit des lois?*

Or, des cinq livres de Rabelais, c'est ici le plus audacieux, celui qui contient contre les gens de justice et de finance, contre Rome et contre l'Église, contre « le trône et l'autel » les plus violentes attaques, et non plus enveloppées, comme dans les précédents, d'allégories ou de symboles plus ou moins obscurs, mais à peine déguisées sous des fictions plus que transparentes, et presque à visage découvert. Imaginez donc, si vous le pouvez, que l'on mît en discussion l'authenticité du *Tartufe* de Molière, ou celle encore du *Candide* de Voltaire, et tâchez de mesurer à quel point Voltaire sans *Candide*, et Molière sans *Tartufe*, différeraient d'eux-mêmes.

Si le cinquième livre est de Rabelais, l'idée qui s'en dégage réagit aussitôt sur les quatre autres pour leur donner une signification et une portée nouvelles. Où l'on ne voyait que la bouffonnerie d'un ogre en belle humeur, son rire plus qu'homérique, l'ébattement ou l'ébrouement, parmi ses propres inventions, d'une imagination également fantasque et puissante, il faut chercher maintenant des intentions et des *dessous*; il faut voir le masque d'un philosophe et d'un réformateur; il faut trouver un sens profond à ce qu'il y a

dans son livre de plus énigmatique, de plus incompréhensible, et de plus ordurier. Mais, au contraire, ôtez ce cinquième livre : je ne dirai pas que tout s'éclaircit; mais ce qui était obscur le reste, et doi le rester, et n'a pas besoin que l'on se creuse l'esprit à vouloir en trouver une interprétation.

Alors, quand Rabelais, dans trois longs chapitres, célèbre les vertus de l'herbe « nommée *Pantagruélion* », il n'y a plus de mystère, et c'est tout simplement un plaisir pédant qu'il se donne de nous étaler sa science botanique. Ailleurs, quand il nous fait l'interminable « anatomie de Quaresmeprenant » ou qu'il nous raconte la grande bataille de Pantagruel et des Andouilles, c'est son imagination qui s'amuse, et s'attarde, et se complaît en des variations sur un thème bien connu des conteurs du moyen âge, et si peut-être il y glisse quelques allusions, elles sont claires. Et lorsqu'il veut, en vingt autres endroits, se railler des gens de justice, de finance, de guerre ou d'église, il le fait ouvertement, avec une grosse gaieté, exubérante, contagieuse, irrésistible, mais en réalité, et au fond, avec une mesure qui diffère beaucoup de la violence injurieuse du cinquième livre, ou, pour mieux dire, avec cette modération qui ne caractérise pas moins sa philosophie que sa conduite. Et c'est pourquoi je suis de ceux qui pensent que le cinquième livre n'est pas de Rabelais.

Faut-il aller plus loin ? C'est dans le quatrième que l'on en trouve la meilleure preuve.

On connaît l'île des Papimanes, et le chapitre intitulé : « Comment par la vertu des Décrétales est l'Or subtilement tiré de France en Rome. » Mais aucun éditeur n'a cru devoir observer qu'au temps même où Rabelais composait ce chapitre, on publiait à son de trompe, dans les carrefours de Paris, un édit qui défendait, « sur peine de la vie, et de la confiscation des biens, à qui que ce fût, *de porter aucun argent*, pour quelque raison que ce fût, *ni à Rome ni en d'autres lieux de la dépendance du pape* ». Et, à la vérité, quelques jours auparavant, on en avait, par compensation, publié un aussi contre les hérétiques. Mais, de ce côté-là aussi, Rabelais s'était mis en règle, si je puis ainsi dire, par une déclaration de guerre aux « démoniacles Calvins, imposteurs de Genève ».

De telle sorte que sa plus grande hardiesse aurait donc consisté, dans son quatrième livre, à dire également contre les protestants et contre Rome ce qui pouvait être le plus agréable à la cour de France, le plus conforme aux intentions du maître, et le plus propre à en aider enfin la réalisation. Mais il y a mieux encore. Et si l'on considère que le Parlement ayant fait défense à l'imprimeur « de vendre et exposer le livre », le roi, sur la simple requête de l'auteur, leva l'interdiction, on est tenté de se demander si Rabelais n'écrivait pas « par ordre »; — ou à tout le moins si son audace même n'était pas une forme de courtisanerie. On voit qu'en tous cas, elle

n'était pas de nature à lui attirer de bien sérieuses persécutions; et cela suffit pour le moment. A moins que l'on veuille que j'ajoute qu'un homme s'indigna que les théologiens de Paris n'eussent pas fait brûler Rabelais avec ses livres, et qu'il s'appelait Robert Estienne. Mais on voit aussi que, dans la mesure où cette interprétation du quatrième livre est conforme à l'exactitude historique des faits, elle ruine en même temps l'authenticité du cinquième, et réduit à leur juste valeur les hardiesses prétendues des trois autres.

Rabelais, à vrai dire, n'a rien ou presque rien attaqué qu'il ne pût attaquer, dans le temps précis qu'il l'attaquait, sans le moindre péril de sa tête ou de sa liberté. S'il n'est guère plus ordurier, comme on l'a fait remarquer avec raison, que tel ou tel de ses contemporains, et si peut-être même il est moins obscène que Marot, il n'est pas plus hardi que la plupart d'entre eux, et il l'est nommément beaucoup moins que Bonaventure des Périers, l'auteur du *Cymbalum mundi*. Là même où l'on croirait volontiers, à le lire, que la fougue de son imagination l'entraîne, et que ses idées, roulant pêle-mêle dans un torrent de mots, se débordent et lui échappent, Rabelais, toujours parfaitement maître de son style, — et rien n'est plus aisé que de s'en apercevoir à la nature des corrections qu'il fait, — l'est également toujours de sa pensée. Mieux équilibré, plus robuste, moins nerveux, moins irritable que Voltaire, et très différent

en cela d'un homme qui lui ressemblera par tant d'autres côtés, Rabelais, ni dans l'attaque ni dans la riposte, n'a jamais perdu le sang-froid ou le calme. Il sait d'ailleurs qu'en France on peut tout dire, à la seule condition de ne pas toucher au principe du pouvoir; et, à Rome, non seulement tout dire, mais tout faire, pourvu qu'on respecte le dogme. Aussi a-t-il toujours respecté le dogme et le pouvoir, et. dans toute son œuvre, si je ne trouve pas un mot qui pût effaroucher l'ombrageuse susceptibilité du prince, je doute que l'on en trouvât un, dans le quatrième livre lui-même, que l'on pût noter d'hérésie. Non pas que l'hérésie n'y soit; mais comment les contemporains eussent-ils pu l'y saisir, dissimulée, ou plutôt disséminée qu'elle est dans l'œuvre tout entière, sans se déclarer nulle part; et puis, si cette hérésie n'est autre que l'hérésie de la renaissance elle-même? Calvin seul, parmi les lecteurs de *Pantagruel* et de *Gargantua*, l'a peut-être soupçonnée. Il nous faut la démêler maintenant, et après avoir, pour ainsi dire, accordé l'homme et l'œuvre dans une modération commune, les accorder avec l'impression qu'ils produisent; — qui est celle de l'excessif, du gigantesque et du prodigieux.

Cette hérésie, c'est le *naturalisme*, dans le sens le plus large, le plus étendu, et le plus profond du mot. Source inépuisable de vie, « grandement féconde et fertile de soi-même », Nature ou *Physis*, comme il l'appelle, c'est pour Rabelais la mère de toute Beauté,

toute Harmonie et toute Bonté, la mère de toute Santé de l'esprit et du corps. Longtemps persécutée par les « Matagots, Cagots et Papelards », par les « Briffaux, Caphards, Chattemites et Cannibales », la voilà libre enfin, émancipée pour toujours du cloître et de la scolastique, rendue à elle-même, libre d'aller, de venir, de parler, d'agir, d'étaler au soleil sa splendeur et sa fécondité. Rabelais est un adorateur de la Nature, adorateur ardent, l'un des plus ardents qu'il y ait peut-être jamais eus, capable de s'élever, pour en célébrer les mystères, lui, « le charme de la canaille », jusqu'aux accents du plus pur lyrisme, mais aussi qui l'adore tout entière, dans toutes ses fonctions, sans distinction ni préférence, avec la liberté d'un médecin, le cynisme d'un moine, et l'impudeur d'un païen. Voilà ce qu'il y a « d'excessif » et de « prodigieux » dans son œuvre. Voilà ce qu'il a figuré ou symbolisé dans ces ogres joyeux et dans ces bons géants dont il a fait les héros de son livre, dans sa Gargamelle et dans son Grandgousier : une humanité dont les capacités égaleraient les appétits, celui de manger ou de boire aussi bien que celui de savoir; dont les appétits se renouvelleraient comme d'eux-mêmes en se satisfaisant; dont il n'y aurait pas jusqu'aux manifestations inférieures qui ne fussent admirables pour leur régularité, leur abondance, leurs étonnants effets ou leur gigantesque ampleur. Et voilà ce qui fait de lui le représentant par excellence de ce qu'il y a de meilleur

et de pire à la fois dans l'esprit de la renaissance.

Par là s'explique en effet, tout d'abord, selon le mot de La Bruyère, cette « ordure dont il a semé ses écrits ». Il s'y complaît et il s'y délecte, — pour l'amour de la nature. N'y cherchez point de mystère, il n'y en a pas. N'y voyez pas, comme quelques-uns, des palimpsestes d'une nouvelle espèce : il n'y a rien d'écrit par-dessous. N'essayez pas enfin de l'en excuser ou de le justifier sur la liberté du langage de son temps, car ce langage est sien avant d'être celui de ses contemporains. Mais, en réalité, comme chez quelques peintres flamands, comme chez Téniers, comme chez Jordaens, comme chez Rubens lui-même, — dont la *Kermesse* du Louvre peut servir d'illustration à ce que nous disons, — toutes ces images, bien loin de provoquer chez lui aucune répugnance et de lui soulever le cœur de dégoût, comme à nous, éveillent chez Rabelais l'idée de leur cause, pour ainsi dire, des idées de nourriture facile, abondante et grasse, d'animalité saine et forte, de joie, d'épanouissement, et de dilatation physique. Si le sujet était moins difficile, je ne dis pas que j'aimerais à y insister, mais je ne serais pas embarrassé de montrer que tel est bien le fond, chez Rabelais, de cette sorte de plaisanterie, et combien elle diffère par là dans son *Pantagruel* de ce qu'elle est dans le *Gulliver* de Swift, un autre maître, aussi lui, du genre.

Par là encore, par le culte de la nature, s'explique chez Rabelais ce que l'on en a le plus admiré : ses

programmes d'éducation, dont je défie bien qu'on démêle autrement la confusion très réelle. Il n'y a qu'une règle en sa clause ou qu'une clause en sa règle, aisée à retenir, facile à pratiquer : *Fais ce que voudras;* « parce que, — comme il le dit. — gens libères, bien nés, bien instruits, conversants en compagnies honnêtes, ont *par nature* un instinct et aiguillon qui toujours les pousse à fait vertueux et les retire de vice ». En d'autres termes, Nature est à ses yeux institutrice de vertu ; et tout le secret de l'éducation ne consiste pour lui qu'à favoriser l'expansion des instincts. Le vice ou le mal, selon Rabelais, c'est de s'écarter de la nature, le bien ou la vertu, c'est de s'en rapprocher. Ne rien étouffer, comprimer, gêner ou corriger, mais tout aider, encourager, favoriser, développer, voilà donc son système. ou, pour mieux dire, son idéal, car il n'a point de système, à le bien prendre, mais plutôt ce qu'on appelle des vues. Pendant près de mille ans, *Antiphysis* a gouverné le monde, mais maintenant *Physis* triomphe ou va triompher d'elle, et la vie, rendue à son objet, qui n'est autre que la vie même, que le plaisir et la joie de vivre, va s'épanouir dans l'orgueil de sa force et de sa liberté. Plus de « lois, de statuts ni de règles », plus de contrainte ni d'autorité qui resserre, ou qui émonde, ou qui ébranche, plus d'efforts sur ou contre soi-même, mais le développement plein et harmonieux de toutes les facultés, de toutes les puissances de l'être, l'enfant ou le jeune homme institué par

« passe-temps » plutôt que par « estude », et le monde transformé en une immense abbaye de Thélème.

Et par là s'explique enfin, sous sa modération, quoique réelle, ce que l'on peut appeler le caractère militant et agressif du *Pantagruel* et du *Gargantua*. Rabelais respecte le dogme; — et peut-être, au fond, continue-t-il d'y croire, à moins encore qu'il ne se soucie pas de savoir ce qu'il en pense; — mais, en attendant, il ruine le support et il attaque la racine du dogme. Qu'est-ce en effet que cette adoration de la nature qui circule dans le roman tout entier, qui l'anime, qui donne à ses allégories, en même temps que leur sens, l'air, les couleurs et le mouvement de la vie? sinon, tout simplement, une conception nouvelle de l'homme et de l'objet de l'existence humaine, qui se substitue insensiblement à l'ancienne? puisque c'est la réhabilitation de tout ce que l'Église, en son langage, a condamné, condamne encore sous le nom de concupiscence. Les commentateurs ne l'ont pas toujours très bien vu, ceux en particulier qui continuent, sur la parole de La Bruyère, à diviser Rabelais, pour ainsi dire, à faire de son œuvre deux parts, dont ils rejettent l'une, qu'ils délèguent à la canaille, et tout de même veulent retenir l'autre. Mais « la canaille », mieux inspirée que les commentateurs, ce qui lui est arrivé quelquefois dans l'histoire, et notamment en cette circonstance, a parfaitement compris que Rabelais ni son livre ne sont de ceux que l'on divise; et la preuve, c'est qu'elle a créé la

légende du curé de Meudon, précisément pour mettre entre l'homme et le livre un accord ou une unité dont elle sentait bien, pour ainsi dire, mais dont elle ne discernait pas le lien. Si Rabelais était moins ordurier, quelques lecteurs estiment qu'il serait moins *divertissant*, — en quoi peut-être ils donnent une étrange idée de l'espèce de divertissement qu'ils aiment, — et les autres, les délicats, le trouvant plus lisible, se trouveraient eux-mêmes soulagés d'un peu de juste honte qui se mêle à leur admiration. Mais ce ne serait plus Rabelais, ce ne serait plus le plus grand de nos *naturalistes*, ce ne serait plus le rénovateur parmi nous du culte de la nature; et ce qu'elle gagnerait en décence, il faut bien dire que son œuvre le perdrait en importance et en signification historique, littéraire, philosophique. Rabelais est beau de son impudence; et sans cette impudence, belle elle-même de son naturel et de sa sincérité, son livre, au lieu d'être ce qu'il est, l'expression de toute une part de la renaissance, ne serait plus que roman, que *folâtreries*, que contes à dormir debout.

Que l'histoire serait instructive, depuis deux cent cinquante ans, du progrès parmi nous de ce culte de la nature! C'est Calvin, presque le premier, qui essaie de s'y opposer; et, dans la seconde moitié du XVIe siècle, par-dessous les guerres de religion, la grande question qui s'agite, c'est de savoir si l'antique morale, — cette morale fondée théologiquement sur le dogme de la chute, mais, en réalité, sur l'expérience

de la perversité native de l'homme, — sera dépossédée du gouvernement de la conduite humaine, et si la nature suffira désormais toute seule à maintenir l'institution sociale. Calvin l'emporte; et l'église catholique se réforme elle-même, dans la discipline et dans les mœurs, sur le modèle du protestantisme. Dans les dernières années du XVIe siècle, dans les premières années du XVIIe, il semble que le concile de Trente ait donné le signal d'une renaissance religieuse, et rarement on a vu, chez les protestants comme chez les catholiques, de plus beaux exemples de vertu. Mais le petit troupeau des épicuriens, ou, comme l'on dit alors, des libertins, ne s'est pas dispersé. Postérité dégénérée, mais postérité de Rabelais tout de même, et directe, les Théophile, les Saint-Amant, les Saint-Pavin, les Scarron continuent le XVIe siècle jusqu'au milieu de XVIIe siècle; et le bourgeois parisien les approuve; ce bourgeois dont les fils vont s'appeler ou s'appellent déjà Boileau, Chapelle, Molière, Regnard, Voltaire. En vain le jansénisme, avec Nicole et Pascal surtout, essaie une fois encore de rétablir dans ses droits une morale plus pure, plus rigoureuse, presque calviniste, — et c'est ici le lien qui unit entre elles les *Provinciales* et *les Pensées;* — en vain, et tout en combattant la théologie janséniste, et au besoin le parti. Bossuet et Bourdaloue, dans la chaire chrétienne, secondent cependant cet effort. Ils n'ont pas plus tôt disparu, ou même ils vivent encore, que déjà l'esprit du XVIe siècle reparaît dans celui du

XVIIIe, et, en particulier, dans ce fameux *Dictionnaire* de Bayle, mélange surprenant et caractéristique d'érudition, d'athéisme et d'obscénité...

Je craindrais, si je poursuivais, que l'on ne m'accusât de vouloir, avec ses fanatiques, transformer Rabelais en un précurseur des idées de la révolution. Et, en effet, il faut prendre garde aux expressions dont on se sert pour caractériser un homme, et ne pas lui prêter des intentions ou des idées que nous n'avons appris nous-mêmes à nommer que depuis qu'il est mort. Dire de Rabelais qu'il fut un précurseur de la *Tolérance* et de la *Libre pensée*, cela est aussi ridicule que de dire d'Alexandre que ses discours *électrisaient* ses troupes, ou qu'un regard de César *magnétisait* ses soldats rebelles. Il n'est pas moins vrai cependant que l'on ne saurait, comme l'a fait Montaigne, mettre l'auteur de *Pantagruel* au nombre des auteurs « simplement plaisants » ; ni se contenter, avec Sainte-Beuve, d'en faire un « Homère bouffon ». Rabelais est quelque chose de plus, ou quelque chose d'autre. Il s'égaie, et il nous égaie ; mais il pense, et il nous fait penser : c'est ce qui le distingue des conteurs de son temps et de ceux qui l'ont précédé. Que d'ailleurs on ne puisse pas l'entendre aisément ni toujours, rien de plus naturel. Lui-même, en effet, n'entend qu'à peine sa propre pensée ; ou du moins, comme il n'en voit pas toutes les conséquences, qui ne s'en dégageront qu'une à une, selon que l'occasion et le temps le voudront, il n'en donne pas toujours une expression assez nette,

assez compréhensive. Mais, pour n'y être pas exprimées comme elles ne devaient, comme elles ne pouvaient l'être que longtemps après lui, presque toutes les idées dont le monde moderne a vécu jusqu'à nous n'en sont pas moins dans Rabelais. On doit même ajouter que la plus enveloppante, en quelque sorte, celle d'où sont sorties depuis lors presque toutes les autres, est justement celle dont il semble avoir voulu en ne se lassant pas d'y revenir, épuiser la fécondité. Et l'ayant ainsi loué, si j'aurais mieux aimé, je l'avoue, — pour nous, non pas pour lui, — qu'il appliquât son génie à un autre usage, j'espère que les Rabelaisiens eux-mêmes, respectueux de la liberté de penser, ne m'en voudront pas de ce vœu, — rétrospectif, admiratif et inoffensif!

1er mai 1887.

L'INFLUENCE DES FEMMES[1]

DANS LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

Fort inégaux en mérite, et d'ailleurs ne s'adressant pas au même public, les quelques ouvrages dont nous réunissons ici les titres ont du moins entre eux ce caractère commun d'intéresser l'histoire de la société polie et de ramener une fois de plus la question de l'influence des femmes sur les vicissitudes de la littérature française. Depuis « la très sage Héloïs » et depuis Marie de France, qui vivait au XIIIe siècle, jusqu'à madame de Staël et jusqu'à George Sand,

1. I. *Les Mœurs polies et la Littérature de cour sous Henri II*, par M. Édouard Bourciez. Paris, 1886; Hachette. — II. *Histoire des femmes écrivains de la France*, par M. Henri Carton. Paris, 1886; Dupret. — III. *Choix de lettres de femmes célèbres, depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours*, par un professeur de l'Université. Paris, 1886; Delalain. — IV. *Les Femmes de France prosateurs et poètes*, morceaux choisis par M. P. Jacquinet. Paris, 1886; Belin.

tant de femmes qui ont écrit l'ont-elles fait impunément? je veux dire sans devenir des modèles pour les femmes, ou même pour les hommes qui les ont suivies, et sans inoculer de la sorte à l'esprit français, avec les qualités, quelques-uns aussi des défauts de leur sexe? Celles même qui n'ont pas écrit, dont il ne demeure qu'un nom, ou tout au plus quelques débris de correspondance, qui cependant n'ont pas moins été vantées pour leur esprit ou pour leur grâce, et dont le pouvoir ne fut pas moins réel, comment l'ont-t-elles exercé, au profit ou au dommage de qui? C'est ce que l'on se demande en parcourant ce *Choix de lettres de femmes célèbres* et ce *Recueil de morceaux choisis,* où M. Jacquinet et « un professeur de l'Université », par une innovation galante, et heureuse autant que galante, n'ont voulu faire figurer que des femmes. C'est à cette question que devrait répondre, que répondrait le livre de M. Henri Carton sur *les Femmes écrivains de la France,* s'il ne manquait absolument aux promesses de son titre. Et c'est, à notre tour, ce que nous voudrions aujourd'hui rechercher.

A la vérité, ce sujet, pour être traité selon son étendue naturelle, demanderait un livre, tout un livre, ou davantage, n'étant rien de moins que l'histoire elle-même de la littérature française prise d'un certain biais et vue dans une certaine perspective. Si l'on ne connaît point, en effet, de *ruelles* ou de *salons* contemporains des croisades, et si la *cour* de

France, en femmes comme en hommes, jusqu'à Louis XII et François Ier, n'est exactement que le service personnel du roi, je viens de rappeler que le moyen âge lui-même avait eu ses femmes historiens ou poètes ; et la succession, depuis les premières, ne s'en est jamais interrompue. Pour le prouver, rien ne serait plus facile que d'énumérer ici tout de suite une vingtaine, une trentaine, une centaine de noms de femmes auteurs, dont M. Jacquinet, dans son *Recueil*, et M. Carton, dans son *Histoire*, n'ont pas seulement fait mention. C'est, par exemple, madame du Noyer, c'est madame Nouvellon, c'est madame Patin, c'est madame de Pringy, c'est madame de Louvencourt, c'est madame Moussart, c'est madame Durand, c'est madame Vatry, c'est madame de Gomez, c'est mademoiselle Masquière, c'est madame du Hallay, c'est mademoiselle de La Force, c'est madame de Murat, c'est madame d'Aulnoy, qui toutes ont vécu de 1680 à 1725 environ, dans une courte période, mais en revanche fort obscure, de notre histoire littéraire ; et dont plusieurs, j'ose le dire, ne seraient pas indignes que l'on fît, elles aussi, des *Extraits* de leurs œuvres. Mais, à celles qui se firent imprimer, pour peu que l'on veuille ajouter celles qui, sans être auteurs, ont affecté de protéger ou de diriger les lettres, on pourrait, quoique déjà bien longue, allonger encore la liste que Somaize en a donnée dans son *Dictionnaire des précieuses*, pour une seule moitié du XVIIe siècle. Si les autres littératures n'ont pas manqué de femmes

auteurs, la succession n'en a pas été si régulière, la tradition si constante que chez nous ; et une histoire littéraire des femmes de France nous retraçerait presque année par année l'histoire même de notre littérature nationale. Ne pouvant avoir ici la prétention de l'écrire, ou seulement de l'ébaucher, nous pouvons toujours essayer de dire comment nous la comprendrions, et d'indiquer à grands traits en quel sens l'influence des femmes s'est exercée sur notre littérature.

Il n'est pas nécessaire, pour cela, de remonter dans notre histoire au-delà du XVIe siècle. Nous ne connaissons assez ni la littérature ni les mœurs du moyen âge : d'une part, nous ne trouvons rien, dans aucune littérature, qui soit plus grossier, plus brutal, moins poli que nos vieux fabliaux; d'autre part, on ne s'expliquerait pas, sans la complicité, l'exemple, et l'autorité des femmes, le prodigieux succès des poétiques romans, mystiques même, de la Table-Ronde; mais ce que nous ne voyons pas, ce que du moins, quant à moi, j'avoue humblement que je ne vois pas encore, c'est le lien, c'est le rapport de tant de cynisme avec tant de délicatesse, de la première partie du *Roman de la Rose* avec la seconde. La chronologie, l'ethnographie, la philologie nous le diront sans doute un jour; elles distingueront avec une netteté parfaite ce que nous mêlons et confondons ensemble; mais, en attendant, ni nous ne le distinguons avec assez de certitude, ni elles-mêmes ne nous le disent avec assez d'assurance. Nos érudits ont

beaucoup fait pour la littérature du moyen âge; mais, dans les histoires qu'ils nous en ont données, ils n'ont oublié jusqu'ici que de mettre des idées: ils ont composé des catalogues plutôt que des histoires. J'ajouterai, pour peu qu'ils y tiennent, que, s'ils ont établi quelque chose, c'est qu'il y a deux histoires de la littérature française, parce qu'en effet il y a deux littératures françaises : l'une qui commence avec le xe siècle pour finir avec le xive; et l'autre qui *renaît* ou qui naît au xvie pour se continuer jusqu'à nous. La première a sa valeur, et l'étude en est intéressante, mais elle est inutile à la connaissance de la seconde : l'intervalle a été trop long, la solution de continuité trop profonde, la révolution même de la langue trop complète et trop radicale. Si l'on se trompe en voulant juger les *Chansons de geste* et les *Fabliaux* avec un goût formé dans le commerce des classiques du xviie siècle, l'erreur n'est pas moins grande, ni moins dangereuse, quand on prétend juger une tragédie de Racine ou une comédie de Molière du point de vue du moyen âge. Et c'est pourquoi, tout en le regrettant, nous n'avons pas besoin de remonter jusqu'au moyen âge pour y rechercher les origines de la moderne politesse des mœurs, du langage, et du style.

Il serait plus utile, et même indispensable, — ou du moins on l'a pu croire longtemps, — de remonter au xvie siècle. C'est ce que M. Édouard Bourciez a tenté récemment dans un livre fort intéressant : *les Mœurs polies et la Littérature de cour sous Henri II*. Je ne

fais point ici la critique de ce livre, et, provisoirement, j'en adopte les conclusions. Quelque influence donc que les femmes aient eue certainement à la cour des princes de la maison de Valois, — et encore que quelques-unes s'y montrent plus qu'émancipées de l'ancienne servitude, — cependant il ne paraît point qu'elles aient eu le pouvoir de diriger le courant de l'esprit public ou seulement de le remonter, et, d'une manière générale, elles l'ont suivi. Ni Rabelais, ni Calvin, ni Montaigne, ni tant d'autres, et précisément les plus grands, ne semblent avoir subi l'influence des femmes de leur temps, ni s'être révoltés contre elle; — ce qui est, comme l'on sait, une autre manière de la subir. Pensent-ils peut-être, avec Érasme, « que la femme est un animal inepte et ridicule, *divertissant d'ailleurs et agréable*;... que Platon a eu raison de se demander s'il fallait la mettre au rang des êtres raisonnables ou la laisser dans l'espèce des brutes;.. et que, de même qu'un singe est toujours un singe, une femme, quelque rôle qu'elle joue, demeure toujours femme, c'est-à-dire sotte et folle »? Je les en crois volontiers capables. Mais, quoi qu'ils pensent d'ailleurs, il ne leur vient pas à l'esprit que si la femme est une personne, elle puisse être un personnage; qu'elle puisse revendiquer sa part aux occupations des hommes; et encore bien moins, par conséquent, qu'elle puisse concevoir l'idée de les conduire, de les diriger, et de les régler. Notre littérature française du XVIe siècle est encore toute virile, sans

aucun alliage de qualités féminines, non-seulement dépourvue de pudeur et de goût, mais il faut dire de vergogne, et, comme telle, à peine *française*, mais par compensation, vraiment gauloise et vraiment latine à la fois.

On peut là-dessus se demander si les troubles qui remplissent la seconde moitié du XVIe siècle, guerres civiles, guerres étrangères, en imposant aux femmes elles-mêmes d'autres vertus que celles de leur sexe, n'ont pas comme étouffé l'esprit de société prêt à naître, et, conséquemment, la politesse des mœurs et les agréments du langage. A la cour même de son frère, la première Marguerite, sœur de François Ier, eût aimé, comme on dira plus tard, tenir bureau d'esprit. Marie Stuart, pareillement, si la fortune le lui eût permis, et qu'elle n'eût dû trop tôt quitter la cour de France pour sa brumeuse Écosse. On a dit d'ailleurs avec vérité que cette dynastie des Valois « à laquelle l'historien politique est en droit d'adresser de sévères reproches, créa le côté brillant de la civilisation française, et contribua puissamment à fonder notre suprématie en fait d'élégance et de goût »; et ce qui est vrai de ses premiers princes l'est peut-être encore plus des derniers. François Ier n'a pas usurpé son nom de *Père des Lettres*; tout le monde connaît les vers de Charles IX à Ronsard; Henri III lui-même s'est piqué de se connaître aux choses de l'art et du goût. Mais enfin toujours est-il que ni les rois ni les reines, ni les femmes en dehors

d'eux, ne réussirent au XVIe siècle à fixer d'une manière vraiment stable, sinon définitive, ce que l'on pourrait appeler l'idéal de l'esprit français. Et, quelques explications que l'on en veuille donner, — lesquelles sont libres, comme toujours, et infinies, dès qu'il s'agit de dire pourquoi quelque chose n'est pas arrivé, — le fait est qu'il faut venir jusqu'aux premières années du XVIIIe siècle pour voir naître l'influence des femmes et commencer l'histoire de la société polie.

Les jugements de la postérité sont quelquefois bizarres. Aussi longtemps que l'on jouera *les Précieuses ridicules*, — c'est-à-dire aussi longtemps que durera la langue française, — aussi longtemps on se moquera des précieuses, vraies ou fausses, ridicules ou non, de l'hôtel de Rambouillet, de l'incomparable Arthénice et de Madeleine de Scudéry. Ce sont elles pourtant, il faut bien le reconnaître, à qui l'esprit français est redevable de quelques unes des meilleures leçons qu'il ait jamais reçues, et notre littérature elle-même, par une conséquence que je vais dire, de toute une part de sa gloire. Molière, en se moquant d'elles, et, pour s'en mieux moquer, en outrant leurs ridicules, a fait son métier d'auteur dramatique; mais nous, il serait temps de faire aussi le nôtre en ne recevant pas une satire pour l'expression durable du jugement de l'histoire. En réalité donc, les précieuses ne nous eussent-elles appris que la décence du langage, et qu'à ne pas nommer en toute occasion ni devant tout

le monde toutes les choses par leur nom, ce serait déjà beaucoup ; et Molière lui-même, oui, Molière, sans danger pour sa gloire, n'eût pas mal fait, plus d'une fois, de se mettre à leur école. L'art ne peut pas, ne doit pas exprimer tout ce qui forme, en quelque sorte, la matière quotidienne, l'étoffe commune et grossière de la vie, ou du moins il ne le peut qu'en le transposant ; et cette formule, qui est devenue celle de la conversation des honnêtes gens, est en même temps aussi le commencement de l'art d'écrire. Tout ce qui se fait ne peut pas se dire, tout ce qui se dit dans la liberté de la conversation familière ne peut pas s'écrire ; il ne faut pas mettre, comme Buffon, ses manchettes de dentelles pour paraître devant le public, mais il ne faut pas non plus, comme Diderot, choisir justement ce moment pour passer sa robe de chambre, encore moins pour la dépouiller ; — et voilà la première leçon que les habitués de la *chambre bleue* aient autrefois reçue de la marquise de Rambouillet.

Combien la leçon était utile, c'est ce que savent tous les lecteurs, je ne dis pas de Brantôme ou de Tallemant des Réaux, qui sont des anecdotiers suspects, ramasseurs d'histoires scandaleuses et volontiers calomnieuses, hommes d'esprits avec cela, — mais les lecteurs du *Moyen de parvenir*, par exemple, ou, en plein XVIIe siècle, ceux de Saint-Amant, de Théophile et de Scarron. Dans Balzac même, il y a des traits que nous n'oserions citer. Ron-

sard et la Pléiade avaient inutilement essayé de nous tirer de l'ornière; le fond gaulois revenait, reparaissait toujours, montait jusqu'à la surface, s'y étalait avec ampleur, complaisance et cynisme. A la délicate et subtile allégorie de l'*Astrée*, trop longue, mais, dans sa mièvrerie même et sa sentimentalité, si charmante! on répondait par l'*Histoire comique de Francion*, comme en d'autres temps et dans un autre pays, Fielding répondra par son *Joseph Andrews* et son *Tom Jones* aux longs romans de Richardson. Un autre s'étonnait que madame de Rambouillet ne supportât pas d'entendre couramment prononcer devant elle les mots du vocabulaire de Rabelais. « Cela va dans l'excès, disait-il; il n'y a plus de liberté. » Et une fois de plus, enfin, nous tombions du côté où nous penchons toujours, si les précieuses n'étaient intervenues pour nous en avertir et nous en préserver. Elles n'ont pas réussi tout de suite; mais il n'a pas tenu à elles que la littérature française rompît entièrement, dès le commencement du XVIIe siècle, avec la tradition gauloise; et, sans doute, c'eût été dommage, si d'ailleurs c'eût été possible; mais du moins nous ont-elles appris à modérer les écarts d'une verve grossière, et à tout faire passer, comme dit La Fontaine, à la faveur du mot, puisqu'en France il faut que tout passe. Les Gaulois de race eux-mêmes doivent leur savoir gré de tout ce qu'un habile et ingénieux déguisement donne de plus piquant, aux idées de certaines choses.

En même temps qu'elles émondaient le vieil esprit gaulois, les précieuses n'en avaient pas moins au pédantisme et à la cuistrerie. Épris des anciens, ivres de grec et de latin, nos plus grands écrivains eux-mêmes du XVIe siècle sont pédants, — et pédantissimes. Rabelais se moque des pédants, avec quelle verve, on se le rappelle, mais, qui niera qu'il en tienne lui-même? et qu'avec le continuel étalage de son savoir encyclopédique, ce Gargantua de lettres soit souvent insupportable autant qu'extraordinaire? Et Ronsard, et ses disciples, avec leurs odes pindariques, leurs allusions savantes, et leur mythologie? Mais que dirons-nous de tant d'autres, — qui suent leurs classiques, pour ainsi dire, par tous les pores, — à qui deux vers de Martial ou un aphorisme de Plutarque, comme les moines en Sorbonne, tiennent lieu de raisons? Ils sont savants, et il fallait en passer par eux, mais l'air du monde leur manque, et l'art de plaire. Ce sont encore les femmes qui le leur donneront, et ce sont les précieuses. Elles leur apprendront que leur science, qui n'est que de l'érudition, n'a pas d'importance en elle-même; que les anciens étaient des personnes naturelles et que le meilleur moyen de leur ressembler est de les imiter justement en cela; qu'il faut apprendre enfin pour vivre et non pas vivre pour apprendre. Il est bon de savoir ce que Platon a pensé, mais les pensées de Platon ne peuvent plus être les nôtres; « les anciens sont les anciens et nous sommes les gens d'aujourd'hui », ou encore, à le bien prendre,

« c'est en nous que l'on peut trouver cette antiquité que nous révérons dans les autres »; et il faut tâcher de penser à notre tour comme eux, c'est-à-dire librement et naturellement, mais non pas d'après eux. Sachons le latin, si nous le voulons, et le grec, si nous le pouvons, mais soyons d'abord *honnête homme*; et, pour cela, faisons sortir la science des antres qu'elle habite, ôtons-lui son aspect sordide, pédantesque et rébarbatif, menons-la dans le monde, parmi les gens de cour et les femmes, rendons-la intelligible, accessible, profitable par suite à ceux qui n'en font pas, qui n'en feront jamais profession. Et, si nous écrivons, souvenons-nous enfin que ce n'est pas pour les quelques personnes qui connaissent aussi bien et quelquefois mieux que nous la matière dont nous traitons, mais, au contraire, pour la mettre à la portée de ceux qui la connaissent moins, qui ont le droit de la moins connaître, et qui veulent cependant la connaître.

On comprendra mieux la portée de cet enseignement, donné lui-même sans nul pédantisme, persuadé, insinué plutôt que donné, si l'on en veut bien suivre quelques-unes des conséquences dans notre histoire littéraire. En imposant à l'écrivain des qualités d'ordre et de clarté qu'elles-mêmes, d'ailleurs, n'ont pas toujours quand elles écrivent, mais dont elles sentent vivement tout le prix, les femmes ont assuré la perfection de la prose française et sa domination longtemps universelle. L'un des mérites

éminents du *Discours de la méthode*, celui qui le fait vivre encore, c'est d'avoir tiré la philosophie de l'ombre des écoles ou du cabinet des abstracteurs de quintessence, pour la produire comme au grand jour de la place publique, et l'introduire ainsi dans la conversation des honnêtes gens. De même a fait Pascal en écrivant ses *Lettres provinciales* : il a laïcisé, si je puis ainsi dire, la controverse théologique; il a donné aux hommes de cour, et non seulement aux hommes, mais aux femmes elles-mêmes le moyen de disputer sur la *grâce efficace* et *le pouvoir prochain*. De même encore Bossuet; et plus tard les Voltaire, les Montesquieu, les Rousseau, les Buffon : celui-ci, rendant l'histoire enfin lisible, qui jusqu'alors était enfouie dans les lourds in-folio des Dupleix ou des Mézeray; celui-là, traduisant à l'usage de madame de Tencin ou de madame du Deffand, les savantes élucubrations des Grotius et des Puffendorff; et tous enfin, l'un après l'autre, nous ouvrant des chemins tout nouveaux, en rendant *littéraire* ce qui ne l'était pas avant eux. ce qui ne l'est pas nécessairement : une dissertation métaphysique, une discussion de théologie, l'histoire d'une grande hérésie ou d'une négociation diplomatique, et jusqu'à un chapitre d'astronomie physique ou de physiologie comparée. De tous les services que les femmes ont pu rendre aux lettres françaises, on ne jugera pas sans doute que ce soit ici le moindre. Car c'est bien elles, par leurs exigences encore plus que

par leurs exemples, quoique les exemples non plus n'aient pas manqué, qui ont donné à la prose française les qualités qu'on lui refuse le moins : l'élégance dans la précision, la perfection dans la mesure, et, chez les très grands écrivains, la lucidité dans la profondeur.

Que maintenant, dans leurs exigences, les femmes aient passé la mesure, elles ne seraient pas femmes s'il en était autrement. A vouloir épurer une langue, on risque toujours de l'appauvrir, et, en réglant le goût, il n'est pas rare que l'on émousse cette vivacité de sensation qui en est l'âme, pour ainsi dire. De même encore, si l'on admet sans peine que l'art ne doive pas tout représenter, ni l'écrivain tout dire, il est bien difficile, mais surtout bien téméraire, de vouloir marquer avec exactitude où leur droit à tous deux se termine, et où leur liberté commence. Les précieuses, qui étaient du monde, et du beau monde, en général ; et, depuis les précieuses, les femmes qui leur ont succédé, pendant plus d'un siècle et demi, dans la direction de l'esprit littéraire, ont cru trop aisément que la liberté de l'art et de l'écrivain trouvait ses bornes dans leur caprice, et que le monde, « le vaste monde » n'était ni plus étendu, ni plus divers que ce qu'il en pouvait tenir, en hommes et en femmes, dans leurs ruelles ou dans leurs salons. Il est résulté de là plusieurs conséquences, dont elles doivent supporter le reproche, et que je vais essayer d'indiquer en courant.

Je ne leur fais point un si grand crime de leurs façons de parler souvent bizarres, mais quelquefois heureuses, et toujours amusantes. On a bien déraisonné là-dessus. Elles ont peut-être appauvri la langue de quelques vocables énergiques et de quelques tournures naïves, mais, tout compte fait, elles l'ont enrichie de presque autant de mots ou d'expressions nouvelles qu'elles lui en enlevaient d'anciennes. Et puis, ce n'est pas elles qui ont inventé ces métaphores dont s'est moqué Molière : « Je vais pêcher dans le lac de ma mémoire avec l'hameçon de ma pensée, » ou encore : « Sur la place publique de votre attention je vais faire danser l'ours de mon éloquence ; » et celles-ci, en particulier, sont du plus beau temps de la renaissance italienne. Qui ne sait d'ailleurs qu'il y a pour le moins autant de *concetti* dans un drame de Spakspeare que d'antithèses dans une lettre de notre Balzac ? Et, comme le *seicentismo* des Italiens ou l'*euphuisme* des Anglais, le *cultisme* d'Antonio Perez et de Gongora n'a-t-il pas précédé dans la littérature européenne celui du marquis de Mascarille et du vicomte de Jodelet ? Euphuisme, ou cultisme, ou de quelque nom qu'on l'appelle, c'est une maladie du langage, qui peut quelquefois s'étendre jusqu'à la pensée, qui ne s'y étend pas toujours ; que d'ailleurs, pour en bien parler, il faudrait peut-être étudier plus sérieusement qu'on ne l'a fait, plus scientifiquement ; et dont les effets ressemblent souvent d'assez près à ceux de l'épanouisse-

ment naturel du pouvoir créateur des langues. Qu'il soit ridicule, pour me faire asseoir, de m'inviter « à contenter l'envie qu'un fauteuil a de m'embrasser », je n'y contredis certes pas; mais, puisque l'on dit couramment qu'un fauteuil a des bras, je demande à quel moment précis de son évolution une métaphore cesse d'être ingénieuse pour devenir ridicule? On ne s'est point assez soucié de le savoir, ni même de le rechercher.

Ce qu'il faut reprocher aux précieuses, c'est, en constituant le langage des honnêtes gens, et pour le constituer, d'avoir aggravé la différence qui sépare partout la langue littéraire de la langue populaire. Nous n'avons pas en France, on le sait, de littérature populaire; les plus beaux effets de notre éloquence, la plupart de nos plus beaux vers expirent en quelque sorte avant d'avoir atteint le grand public; et tout écrivain digne de ce nom est vraiment chez nous un aristocrate. Combien de fois ne l'a-t-on pas dit? Toute l'Espagne entend *Don Quichotte*, et en Italie on chante les octaves de *la Jérusalem;* Burns est aux Écossais un poète plébéien, ou Dickens aux Anglais un romancier populaire : nous avons, en France, les romans de Paul de Kock et nos chansons de cafés-concerts : *la Laitière de Montfermeil* et le *Bi du bout du banc*. La faute en est pour une part aux précieuses. Ce n'est pas qu'elles y aient tâché, ce n'est pas qu'elles l'aient voulu, ce n'est pas même en un certain sens qu'elles aient rien fait pour cela. Mais elles

ont ignoré l'existence de trop de choses en dehors d'elles; elles n'ont pas assez connu le monde ni la vie, mais seulement les salons et la cour, avec cela quelques gens de lettres; leur expérience a manqué d'étendue et de diversité. Jaloux du suffrage des salons, les gens de lettres à leur tour, voulant avoir, comme l'on dit, les femmes avec eux, ont insensiblement limité le champ de leur observation, diminué leurs moyens d'expression, raffiné, naturellement, sur le petit nombre qu'ils en conservaient. Aussi, dans aucune littérature, peut-être, le style écrit ne diffère-t-il autant du style parlé que dans la nôtre; dans aucune il n'est plus difficile d'arriver jusqu'à la foule en satisfaisant en même temps les honnêtes gens; et dans aucune enfin les meilleurs écrivains eux-mêmes, — j'entends surtout les prosateurs, — n'ont vraiment moins de lecteurs chez eux qui les goûtent, mais, par compensation, plus d'admirateurs à l'étranger.

A mesure que les écrivains, sous l'influence des salons et des femmes, s'éloignaient ainsi du commun usage de la langue et de l'observation de la vie, ils s'éloignaient aussi du naturel et de la vérité. Nouveau grief, et peut-être plus grave; mais dont heureusement l'indépendance native de quelques grands hommes ne pouvait manquer d'atténuer beaucoup les conséquences. La plupart des femmes préféreront toujours un élégant mensonge à une vérité déplaisante ou même indifférente; et il n'y aurait pas de *salons* si chacun de nous n'y portait que son naturel.

A vrai dire, nous nous déguisons pour aller dans le monde; et le déguisement consiste à dépouiller d'abord toutes les préoccupations, tous les soucis, toutes les habitudes qui sont en quelque sorte le fond de notre vie, pour revêtir un personnage dont le premier mérite est de ne pas différer sensiblement des autres. Si la littérature n'est qu'un amusement, c'est bien, et la matière est encore assez riche pour l'observateur, puisqu'elle a pu suffire à La Rochefoucauld ou à madame de Sévigné. Mais, si l'écrivain a peut-être le droit de se proposer quelque chose de plus, comme par exemple de vouloir voir le visage vrai sous le masque, et l'homme réel, vivant, agissant et sentant, sous la correction et la tenue de l'homme du monde, c'est moins bien, et il a besoin d'une liberté que les mœurs de cour et de salon ne lui concèderont jamais. C'est ici la crise que l'influence littéraire des femmes a subie au XVIIe siècle, et dont il s'est fallu de bien peu qu'elle ne sortît victorieuse.

En effet, tous les écrivains du second rang leur cèdent, et même un ou deux du premier. Si vous exceptez quelques débris du XVIe siècle, attardés dans le XVIIe, les turlupins et les grotesques, — ennemis nés des salons, pour beaucoup de motifs, et, notamment, parce qu'on n'y boit point, — tous les autres sont avec elles : Balzac et Voiture, Ménage et Chapelain, Conrart et Vaugelas, Benserade et Quinault, Pellisson et Patru. Mascaron et Fléchier, Corneille même et La Fontaine. Les envieux les raillent, mais

elles-mêmes s'applaudissent, et elles ont raison, et la faveur publique les encourage. J'ai tâché d'en dire les motifs, et j'ai rendu justice à l'utilité de leur œuvre. Elles ont eu l'esprit et le courage, le bon sens et le goût, le goût de l'exquis et celui du grand, ou plutôt du grandiose, l'art de tout entendre et celui de tout dire, tout, — excepté justement ce que les Pascal et les Bossuet, les Molière et les Racine, les Boileau et les La Bruyère allaient avoir besoin de leur dire et de leur faire entendre. Grands seigneurs et charmantes femmes, salons de la place Royale ou du faubourg Saint-Germain, il n'y a pas de convenances qui puissent empêcher l'auteur des *Pensées* ou celui du *Sermon sur la mort* d'étaler à leurs yeux la petitesse et le néant de l'homme, la misère infinie de leurs divertissements, et cet inexorable ennui qui fait le fond de l'existence humaine. Il n'y en a pas qui puisse retenir l'auteur de *Tartufe* ou celui de *Phèdre* d'aller au fond de l'hypocrisie mondaine, ou, par delà les vaines galanteries, de pousser jusqu'à l'imitation de la réalité la peinture des passions de l'amour. Et il n'y a pas de considérations qui puissent obliger l'auteur des *Satires* à tempérer sa bile aux vers de Chapelain, ou celui des *Caractères* à nous épargner l'amertume de son expérience du monde et de la vie.

C'est pourquoi tous ensemble, chacun à sa manière, et sans convention ni concert, vous les voyez qui s'élèvent contre la domination des rhéteurs et des précieuses. La Bruyère les attaque avec son ironie mor-

dante et contenue, mais dont la blessure n'en est que plus profonde; Boileau n'a garde de les oublier dans sa *Satire sur les femmes;*

> C'est chez elles toujours que les fades auteurs
> S'en vont se consoler du mépris des lecteurs;...

Racine les crible de ses épigrammes; Molière écrit *les Précieuses ridicules* et *les Femmes savantes*; Bossuet rudoie impitoyablement ces mondains qui s'occupent de savoir comment le prédicateur a parlé, « qui le comparent avec lui-même et avec les autres, et le premier discours avec les suivants,.. comme si la chaire était un théâtre où l'on monte pour disputer le prix du bien dire »; et c'est sur le mépris, enfin, de toute rhétorique ou de toute éloquence, que Pascal ose fonder la sienne.

C'est encore pourquoi, — cherchez dans les *Mémoires* et les *Correspondances* du temps, — vous n'en trouverez pas un d'eux qui hante les salons à la mode. Et comment d'ailleurs y fréquenteraient-ils, si c'est là qu'ils ont leurs adversaires et leurs ennemis, si c'est dans les *salons* que l'on reproche à Molière la crudité de ses peintures ou à Racine la vérité des siennes? Elle-même, l'aimable marquise, madame de Sévigné, n'est-elle pas bien suspecte de préférer Nicole à Pascal? et elle admire sans doute l'éloquence de Bossuet, mais combien plus encore celle de Mascaron ou celle de Fléchier! Et malgré la cour, malgré Louis XIV et sa protection déclarée, la

lutte continue jusqu'à ce que, Pascal et Molière étant morts. Bossuet ayant cessé de prêcher et Racine d'écrire, Boileau s'étant retiré dans une solitude chagrine et maussade, femmes et salons reprennent leur empire. C'est pour elles et grâce à elles que les Pradon et les Boyer renaissent, les Perrin et les Coras, pour elles que les Pavillon et les Sainte-Aulaire tournent des madrigaux, d'ailleurs aussi vifs qu'élégants, pour elles que Fontenelle écrit sa *Pluralité des mondes,* pour elles que prêche Massillon. La marquise de Lambert fait revivre les traditions de l'hôtel de Rambouillet. La duchesse du Maine les exagère, avec ce goût de l'excessif qui la caractérise; d'autres viennent à leur suite, un nouveau siècle commence, et le mouvement, un instant suspendu, reprend son cours de plus belle.

Car jamais, on le sait, le pouvoir des femmes n'a été plus grand qu'au XVIIIe siècle, et jusqu'aux approches de la révolution. C'est alors qu'elles sont véritablement reines, maîtresses et arbitres du goût et de l'opinion. Leurs courtisans, ou plutôt leurs sujets, s'appellent maintenant Chaulieu, Lamotte, Sacy, Mairan, Moncrif, Marivaux, Trublet, Montesquieu lui-même; et, comme au beau temps des précieuses, ils remplissent l'Académie française. Pourquoi l'histoire et la critique changent-elles donc ici de ton? Les salons du XVIIIe siècle, que n'en a-t-on pas dit! sur quel mode ne les a-t-on pas célébrés! quelle place ne leur a-t-on pas donnée dans l'histoire de la littérature française!

Mais, d'un bout à l'autre du siècle, a-t-on bien fait attention quels écrivains les fréquentent, et comme les vraiment grands, ou plutôt les seuls grands y sont rares? Voltaire peut-être s'y fût attardé, quoique pourtant je ne l'aie jamais vu chez madame de Lambert ou chez madame de Tencin; mais, après en avoir respiré l'atmosphère avec délices, les circonstances l'en détournèrent; et c'est de là, le point vaut bien la peine d'être noté, que sa véritable influence a daté sur ses contemporains. On rencontre aussi Montesquieu chez madame du Deffand, on l'entrevoit chez madame Geoffrin, mais au passage, pour ainsi dire, quand il vient par hasard à Paris; et, huit ou dix mois l'an, c'est à La Brède, en faisant son vin, qu'il médite son *Esprit des Lois*. De même encore Buffon; et lorsqu'il quitte Montbard, s'il se laisse présenter à mademoiselle de Lespinasse, on raconte qu'il étonne cette éternelle enamourée de la familiarité de son geste et de la vulgarité de sa conversation. Je ne dis rien de Rousseau : celui-ci se fait un rôle de fuir les salons et le monde, où, d'ailleurs, il se sent mal à l'aise, comme s'il craignait que leurs flatteries, en amollissant la violence de ses haines, retirassent à son éloquence l'aliment dont il la nourrit.

Et, en effet, ni les uns ni les autres n'ont besoin des salons, ni les salons n'ont besoin d'eux. Qu'ils applaudissent les bergeries de Fontenelle ou les contes de Moncrif! La valeur de *l'Esprit des Lois* ou celle du *Discours sur l'inégalité* ne dépend pas de l'approbation de ma-

dame du Deffand ou de l'opinion de madame d'Épinay. Elles sont mal préparées, et surtout mal placées pour en juger, ou même pour les comprendre. La portée les en passe, comme aussi bien celle de *l'Histoire naturelle*, voire de *Candide* et de *l'Homme aux quarante écus*. Mais, en revanche, autour d'elles, et pour achever le tableau, à défaut de Voltaire et de Buffon, que de Saint-Lambert et de Marmontel! que de Duclos et de Voisenon! que de Bernis et de Boufflers! que de Laharpe et de Thomas! que de Grimm, que de Galiani, que de Chamfort et de Rivarol, que de Delille et de Morellet! Voilà les hommes qu'il leur faut, dont je ne veux pas nier le mérite, qui sont fort loin d'être sans valeur, qui savent causer, qui savent écrire, tourner un madrigal, aiguiser une épigramme, ordonner un discours ou rimer une tragédie. mais, enfin, dont l'œuvre a péri presque tout entière avec eux, et que l'on pourrait eux-mêmes retrancher de l'histoire du siècle à peu près sans qu'il y parût.

Je me trompe et je reprends : ils achèvent au moins de raréfier la matière de l'observation, et, à force de perfectionner la langue, ils achèvent de l'exténuer. J'ai dit qu'ils savaient écrire; c'est trop peu dire : on n'a jamais écrit plus clairement, parce que jamais on n'a écrit non plus d'un style plus abstrait, et c'est la limpidité de l'eau pure, mais c'en est aussi et surtout l'insipidité. Pourquoi les versiculets du chevalier de Boufflers ne sont-ils pas de l'abbé de Bernis? comme une tragédie de Marmontel pourrait être de La Harpe,

comme un *mot* de Rivarol pourrait être de Chamfort? Les différences des esprits s'évanouissent l'une après l'autre dans l'indistinction du style; il faut parler comme tout le monde pour être également entendu de tout le monde; et le bon goût cesse au point précis où l'originalité commence. A ce moment du siècle, la coïncidence est enfin devenue parfaite : les convenances du monde sont les lois mêmes de l'art d'écrire. Les mots ne sont plus que les signes d'une algèbre conventionnelle; les lois de la seule logique en règlent l'uniforme arrangement. Mais ce n'est pas à Buffon ou à Voltaire qu'il faut s'en prendre, comme souvent on l'a fait, et encore moins à Rousseau, je pense; c'est aux salons; et c'est aux écrivains qui n'ont visé, comme ceux que je nommais tout à l'heure, qu'à l'approbation des salons, si même ils n'ont uniquement écrit que pour être admis dans ces fameux salons.

On raconte que, chez madame Geoffrin, toutes les fois que la conversation menaçait de s'émanciper « sur l'autorité, sur le culte, sur la politique, sur la morale, sur les gens en place ou sur les corps en crédit », la maîtresse de la maison s'empressait d'arrêter les imprudents d'un : *Voilà qui est bien!* et de les envoyer, comme elle disait elle-même, faire leur sabbat ailleurs. C'est le dernier reproche qu'il faut adresser aux salons. En aucun temps peut-être, mais surtout sous l'ancien régime, il n'a été possible d'y agiter les grandes questions, et encore moins d'y

enfoncer, parce qu'en effet rien au monde ne sent plus, selon les cas, son pédant, ou son fanatique. On y peut tout effleurer, on n'y doit rien approfondir; on y peut parler de tout, mais sans rien y toucher d'essentiel. Outre qu'il est de la politesse de partager l'avis de tout le monde, on ne s'assemble pas pour s'ennuyer, mais au contraire pour se divertir. Si donc l'on a des préoccupations, de quelque nature qu'elles soient, et fussent-elles métaphysiques, rien n'est plus inconvenant que de les mener dans le monde, pour en inquiéter ceux qui ne les ont pas. C'est la règle du jeu, et cette règle est bonne. Ce qui seulement est fâcheux, c'est quand on transporte à l'art d'écrire les usages de la conversation mondaine, et c'est ce qui est arrivé dans l'histoire de notre littérature. Toutes les questions qui peuvent naturellement intéresser les honnêtes gens, nous les avons traitées, sous l'influence des salons, comme on les y traitait, et comme on n'y pourrait autrement les traiter, c'est-à-dire agréablement et superficiellement. « Parler toujours noblement des choses basses, assez simplement des choses élevées, » est ainsi devenu la loi de nos écrivains, comme elle l'était de la conversation. Pour plaire aux femmes, ou, sans y songer peut-être, et par le seul effet de la contagion de l'exemple, de très grands écrivains, comme Montesquieu, ont affecté de traiter gravement les objets les plus futiles, ils s'en sont fait une manière; et d'autres, comme Voltaire, de décider avec une épigramme, d'un goût assez sou-

vent douteux, les questions les plus graves. De telle sorte que les salons sont ainsi responsables, sans rien dire du reste, de tout ce qu'il y a, dans l'*Esprit des lois* lui-même ou dans l'*Essai sur les mœurs*, d'artificiel et de superficiel.

J'ajoute enfin qu'il est certaines questions, les plus sérieuses, les plus hautes, qu'ayant toujours écartées de la conversation, ils ont également écartées de l'esprit de nos écrivains et de notre littérature : « *Quoique la conversation doive être toujours également naturelle et raisonnable*, écrivait, en 1680, mademoiselle de Scudéry, *je ne laisse pas de dire qu'il y a des occasions où les sciences mêmes peuvent y entrer de bonne grâce* ; » et on ne pouvait mieux dire, ni d'ailleurs avoir plus pleinement raison. Les salons ne sont point faits pour y causer, par exemple, d'épigraphie sémitique ou d'anatomie comparée. Non seulement les sciences pures, mais les sciences qu'on appelle appliquées, mais la politique, mais l'économie sociale ne sauraient « entrer de bonne grâce » dans les conversations mondaines; et sans doute encore moins l'histoire, la philosophie, la religion. Aussi n'y sont-elles point entrées, ni dans notre littérature. C'est un étonnement pour les étrangers, pour les Allemands et pour les Anglais notamment, peut-être aussi pour les Russes, et plus généralement pour les hommes du Nord, que de constater l'indifférence de nos écrivains aux problèmes qui tourmentent l'âme de Faust ou d'Hamlet. Et, en

effet, c'est qu'on ne les agite guère dans les salons, sans compter qu'ils importunent étrangement les femmes. Leur attention est tendue vers de tout autres objets. La vie présente (une partie seulement de la vie présente), la plus extérieure, la vie sociale, avec ses relations, les occupe, les absorbe tout entières; et nos écrivains, pour se faire bien venir d'elles, s'y réduisent eux-mêmes, s'y absorbent, s'y sont absorbés avec elles. On est humilié pour l'esprit français de voir, dans ses pamphlets, dans ses *Contes*, dans son *Dictionnaire philosophique*, de quel air de désinvolture et de quel ton d'élégant badinage, un Voltaire même, avec tout son génie, ridiculise ou bafoue ce qu'il ne comprend pas. Si nous n'avions pas eu nos protestants; si nous n'avions pas nos jansénistes, ceux de la première heure, et Pascal au-dessus d'eux tous; si nous n'avions pas nos grands orateurs de la chaire, Bossuet, Bourdaloue, Massillon même, en somme; si nous n'avions pas Rousseau: *la Profession de foi du vicaire savoyard*, et *les Lettres de la Montagne*, on serait effrayé de voir à combien de questions notre littérature classique est demeurée presque étrangère. Qu'est-ce que Racine pense du libre arbitre? et Molière de la destinée? Les salons ont comme allégé notre littérature de son lest philosophique. Et si, vers la fin du XVIIIe siècle, dans le pressentiment d'une universelle attente et dans cet état d'agitation légèrement fiévreuse qui précède les grandes crises, quelques-uns d'eux s'entr'ouvrent

pour la première fois à la discussion des intérêts publics, des questions politiques et sociales du prochain avenir, ces autres questions dont nous parlons, autrement vitales, puisqu'enfin la conduite et la direction de la vie en dépendent, demeurent consignées à la porte. Elles ne l'ont pas encore forcée.

Hâtons-nous cependant de le dire, — pour ne pas nous-même nous exposer au reproche du pédantisme, pour ne rien exagérer, pour mettre le bien à côté du mal, — les salons ont su compenser en quelque mesure ce qu'ils nous enlevaient, et les pertes que nous énumérons ont été balancées par de réels profits. Il est vrai : nous n'avons ni Milton, ni Shakspeare, ni *le Paradis perdu*, ni *Hamlet*; nous n'avons ni Gœthe, ni Kant; mais dans aucune littérature, depuis que l'on écrit des *Lettres*, il n'y a rien de comparable à la *Correspondance* de Voltaire ou à celle de madame de Sévigné, rien de comparable seulement à celle de madame du Deffand ou de mademoiselle de Lespinasse; et c'est bien déjà quelque chose. De même encore, depuis Montaigne jusqu'à Rivarol, dans quelle autre littérature trouverait-on cette succession de pénétrants moralistes qui, tour à tour, avec autant de sûreté de main que de délicatesse, ont anatomisé jusqu'aux plus imperceptibles fibres de l'homme social et moral? Et, de quelque éclat enfin que le roman anglais ait brillé, dans le présent siècle encore plus qu'au dernier, je ne sais, et en faisant les exceptions qu'il faut faire, si je ne préfé-

rerais encore, à celle de l'anglais, la veine du roman français. J'en dirais bien plus du théâtre, si je le voulais, qui, depuis deux cents ans tantôt ou davantage, est devenu comme notre privilège ou notre monopole. Et, il faut en convenir, c'est à l'influence des femmes, c'est à la vie de salons et de cour, c'est à la perfection de l'esprit de sociabilité que nous en sommes vraiment redevables.

« Il n'appartient qu'aux femmes de faire lire dans un seul mot tout un sentiment, et de rendre délicatement une pensée qui est délicate; » et, lorsque la Bruyère, avant même que l'on connût les lettres de madame de Sévigné, louait ainsi la supériorité des femmes dans le genre épistolaire, il en trouvait l'explication dans leur effort même vers la préciosité. Et en vérité, le souci du bien dire, — en tant qu'il consiste à relever, par l'expression ou par le sentiment, par la vivacité du tour ou l'imprévu du trait, les choses ordinaires et communes; à donner au bon sens même et à la banalité l'attrait et le piquant du paradoxe; à taire précisément ce que l'on veut faire entendre, ou à diminuer, comme sans en avoir l'air, l'importance ou la gravité de ce que l'on dit; — ce souci du bien dire, n'est-ce pas la préciosité même, comprise comme il faut la comprendre, et n'est-ce pas le fond du genre épistolaire? Vous êtes-vous demandé quelquefois pourquoi les lettres de tant de grands écrivains, les quelques-unes que nous avons de ce même la Bruyère, celles de Boileau, celles de

Racine, ou encore, au XVIIIe siècle, celles de Montesquieu, de Rousseau souvent, et de Buffon toujours ressemblent si mal à leurs auteurs, de si loin, répondent si peu à leurs œuvres, contredisent plutôt à l'idée que nous nous faisions d'eux ? C'est qu'ils ne les écrivent pas pour le plaisir de les écrire, mais pour les raisons particulières qu'ils en ont, pour s'acquitter de leurs obligations, par devoir plutôt que par goût. Les femmes, au contraire, y mettent leur âme même, leur invincible désir de plaire, toute l'abondance et toute la vivacité de leur conversation. Elles ne se contentent point de dire les choses, elle les redisent, et en vingt manières, dont chacune ajoute quelque chose d'inattendu à l'agrément des autres. Leur naturel n'y coule point de source, il est acquis, elles le doivent à l'usage du monde; ou plutôt, c'est leur naturel que de ne l'être pas; et de faire avec aisance, avec bonne humeur, avec simplicité, ce que les hommes ne font qu'avec embarras, gaucherie ou lourdeur. Comme le monde est leur élément et que les salons sont leur univers, elles ne sont vraiment et absolument femmes qu'en entrant dans le monde et en régnant dans les salons. On retrouve donc dans leurs lettres, et cet art « de détourner les choses », qui fait le fond de la conversation moderne; et ces métaphores ou ces périphrases, « dont on n'use point communément », qui leur servent à déguiser ce qu'elles ne peuvent dire crûment; et cet « esprit de politesse » qui les avertit en toute circonstance de

s'arrêter à temps ; et cet enjouement qui inspire « une disposition à se servir de tout et à ne s'ennuyer de rien ». En émancipant les femmes, l'esprit de société leur a permis d'être elles-mêmes ; mais elles ne sont sans doute elles-mêmes qu'autant qu'elles diffèrent des hommes ; et c'est dans le genre épistolaire, comme étant plus à leur portée, qu'en mettant ces différences elles ont mis leur originalité. Quelques hommes d'esprit, prompts et vifs comme elles, ont réussi quelquefois à leur en dérober quelque chose, Voltaire, par exemple, et, — si du moins sa pente était moins forte vers la grossièreté, pour ne pas dire davantage, — l'auteur des *Lettres à mademoiselle Voland.*

Il ne faut pas douter non plus que la pénétration de nos moralistes se soit comme aiguisée au contact des femmes, dans l'atmosphère subtile des salons. Sous l'uniformité de l'allure et sous la correction extérieure de la tenue, c'est devenu de bonne heure une malicieuse occupation que de chercher à découvrir et à reconnaître les nuances. La Rochefoucauld et la Bruyère, au XVIIe siècle y ont particulièrement excellé ; Rivarol et Chamfort, un peu plus tard, vers la fin du XVIIIe. Combien souvent « la gravité est un mystère du corps, inventé pour cacher les défauts de l'esprit », nous ne le saurions pas peut-être sans La Rochefoucauld ; et lui même ne s'en est aperçu qu'en admirant dans le salon de madame de Sablé ou chez madame de La Fayette la sottise d'un magistrat ou la majestueuse nullité d'un évêque. Qu'un

homme sans élévation « ne puisse avoir de la bonté, comme l'a remarqué Chamfort, mais seulement de la bonhomie », c'est encore de ces nuances qu'à peine saurait-on discerner dans l'usage de la vie quotidienne : elles y sont trop imperceptibles; l'occasion et le loisir font défaut pour les observer. Grâce à la vie de salons et de cour, c'est ainsi que nos moralistes, si l'homme individuel leur a trop souvent échappé, ont du moins saisi et décrit dans son fonds l'homme universel, ou mieux encore l'homme social. Ils en ont poussé, comme je disais, l'anatomie jusqu'au dernier degré de délicatesse et de précision. Et, perfectionnant la langue en même temps que la qualité de leur observation, leurs moyens d'expression, si je puis ainsi dire, en même temps que leur œil, inimitables dans l'art de découvrir les nuances, ils le sont également pour ce qu'il ont su trouver de ressources presque infinies dans l'emploi du vocabulaire le plus pauvre et de la syntaxe la plus sévère.

Ce n'est pas tout encore, et je crois que l'on commettrait un inexcusable oubli si l'on ne reportait à l'influence des salons et des femmes une part au moins des origines du drame et du roman modernes. En épurant l'amour, en le spiritualisant, en y mêlant le sentiment, — sans que, d'ailleurs, comme l'on dit, le diable y perdît rien, — en le mettant de toutes les conversations, les femmes en ont fait en France la grande affaire de la nation. Otez ceux à qui leur métier défend d'en parler autrement que pour en déplorer

et en condamner les erreurs, notre moderne littérature a roulé tout entière sur les passions de l'amour, comme faisaient les entretiens dans le salon de madame de Lambert ou de madame de Rambouillet. Et depuis deux cent cinquante ans, c'est-à-dire depuis la naissance ou la formation de la société polie, je ne pense pas qu'il y en ait de plus riche, pas même l'italienne, en fictions galantes ou émouvantes, mais toujours amoureuses. D'Urfé a commencé; Racine l'a suivi, — trop habile, en boudant les salons et fuyant les précieuses, pour ne pas prendre tout ce qui convenait d'eux à la nature de son génie; — Marivaux est venu, puis Prévost, puis Rousseau, qui y ont ajouté la flamme de la passion; et Bernardin de Saint-Pierre, et l'auteur d'*Atala*; et celui de *Delphine*; et celui d'*Indiana*, de *Valentine*, de *Jacques*, de *Mauprat*, et Balzac, et tant d'autres depuis eux! Faut-il y joindre les poètes, Lamartine au moins, et Musset, à défaut d'Hugo? Si les salons n'ont certes pas tout fait, c'est eux au moins à l'origine, qui, en dirigeant les mœurs vers la galanterie pour le moins autant que vers la politesse, ont entraîné le flot des écrivains à leur suite. C'est eux qui, dans une littérature jusque-là toute raisonnable, ou du moins tout intellectuelle, ont fait au sentiment la part qu'on lui avait refusée trop longtemps. C'est eux qui ont commencé à distinguer, à noter et à classer pour nous les nuances changeantes d'un même sentiment ou d'une même passion, eux qui ont dessiné, puis enrichi cette *carte*

de Tendre dont on se moque, mais qu'après tout les romanciers ne font qu'éternellement parcourir, en y cherchant des contrées nouvelles et un coin inexploré. Et c'est eux encore qui, s'ils ont appauvri la langue de la description, ont assoupli pour nos romanciers celle de l'observation et de l'analyse psychologique; comme peut-être aussi celle du dialogue pour nos auteurs dramatiques. Et, parce que je ne puis ici qu'indiquer ce qu'il me faudrait trop de place pour bien montrer, c'est enfin ce que l'on vérifiera d'un seul coup d'œil jeté sur l'histoire des littératures étrangères, où le théâtre et le roman, en tout temps, ont été, comme chez nous, exactement ce que les a faits l'esprit de sociabilité[1].

Voilà sans doute bien des services; — tant de services qu'en vérité j'hésite au moment de conclure, et que je me demande si la meilleure conclusion ne serait pas de n'en point chercher. Car, n'aimez-vous pas les salons, et pensez-vous peut-être sur les femmes comme l'Arnolphe de *l'École des femmes* ou comme le Chrysale des *Femmes savantes*, c'est-à-dire comme Molière? J'ai dit le mal que les salons nous ont fait, et à quelques-uns mêmes de nos plus

1. L'Angleterre même, depuis Shakspeare, n'a eu de théâtre qu'au temps de la Restauration, où Charles II imitait Louis XIV; et, quant au développement du roman, des causes particulières, que l'on pourrait dire, l'ont favorisé, en lui donnant d'ailleurs un tout autre caractère qu'au roman français. Mais il y est toujours l'expression des relations sociales.

grands écrivains. Mais, au contraire, les aimez-vous, et pensez-vous sur elles comme madame de Lambert ou comme madame de Rambouillet? Vous le pouvez sans scrupule littéraire, et j'ai tâché d'en montrer les raisons. Ce qu'il faut seulement avouer tous ensemble, c'est que l'on reconnaît précisément à ce signe les grandes influences, les influences durables : à la difficulté de prendre décidément parti pour ou contre elles. J'ajouterai que peut-être l'a-t-on plus d'une fois oublié : les uns, quand ils ont trop vivement attaqué les précieuses ; les autres, quand ils ont trop loué les salons du XVIIIe siècle ; et les uns comme les autres précisément pour n'avoir pas apprécié cette influence à sa vraie valeur ; — et ceci, sans doute, est bien une conclusion.

Que si maintenant nous cherchons à caractériser d'un mot la nature de cette influence, on peut dire que les femmes ont donné sa *forme* à l'esprit français. Dans les autres littératures, d'une manière très générale, tandis que les grands écrivains créent en quelque sorte à la fois la *matière* et la *forme* de leur œuvre, qu'ils sont maîtres, à tout le moins, de l'une comme de l'autre, on remarque, dans la nôtre, qu'il leur faut, pour être acceptés, accommoder leur *matière* à une *forme* donnée ou convenue d'avance. En français, il y a des règles de l'art d'écrire comme de celui de composer, ou plutôt ce sont les mêmes, et elles sont ce qu'on appelle *formelles*, c'est-à-dire préexistantes aux idées qu'il s'agit d'exprimer. Ainsi l'ont décidé

les femmes. Elles ont voulu qu'il ne fût pas permis à l'écrivain de refaire la langue à son image, et, si jamais il l'essayait, qu'encourant ainsi leur disgrâce, il fût un barbare parmi nous. Elles ont également voulu que, si l'on écrivait, ce fût pour être lu, compris par conséquent, que l'on ne se contentât pas d'être entendu de soi-même, et encore bien moins de soi seul. Elles ont encore voulu qu'il n'y eût pas de sentiment, quelque subtil qu'il fût, ou de pensée, si profonde soit-elle, qui ne fussent traduits avec les mots et la grammaire de l'usage mondain. Elles ont enfin voulu qu'on mît de l'agrément jusque dans les matières qui le comportent le moins, et que l'on ne manquât jamais, ni sous aucun prétexte, aux lois de l'art de plaire. Et c'est pourquoi toutes les révolutions du goût ont commencé par être, en France, des révolutions de la langue : une tentative pour introduire dans l'usage littéraire des habitudes de langage que l'usage du monde en avait expulsées, ou, inversement, pour purger le bel usage du limon qu'à la faveur de certaines circonstances les révolutionnaires y avaient déposé. Mais, à travers ces révolutions, dont la plupart n'ont réussi qu'autant qu'elles les avaient avec elles, les femmes suivaient toujours le dessein qu'elles avaient formé : soumettre tôt ou tard les novateurs eux-mêmes à leur besoin de clarté, de justesse, et d'ordre. Quelque sujet que l'on traite en français, si l'on veut le traiter en écrivain, il faut le circonscrire et le délimiter, le *transposer* de sa langue

spécial et technique dans la langue de tout le monde, épargner surtout au lecteur la fatigue de l'attention, et l'amener enfin à croire que nos pensées étaient depuis longtemps les siennes, et avant même que nous les eussions. C'est le secret, depuis deux cents ans, de la diffusion de la langue française : les livres français reposent des autres. Mais peut-être est-ce aussi le secret des confusions, souvent étranges, que les Allemands ou les Anglais commettent sur nos écrivains. Nous seuls, en effet, sous cette uniformité du costume, et après bien de l'étude, sommes capables de distinguer dans nos livres le médiocre d'avec l'excellent, le vulgaire d'avec l'original, et un habile rhéteur d'avec un très grand écrivain... J'ai tant de noms propres au bout de la plume, et tant de titres, que je préfère n'en mettre ici pas un.

Quant à l'utilité de cette discipline, je la crois bonne, si l'on n'écrit uniquement que pour plaire; moins bonne, comme je l'ai dit, si l'on se propose quelque but plus élevé, mais cependant bonne encore. « Nous avertissons ceux qui liront ces écrits, disait un jour Bossuet dans une *Préface*, qu'il doivent s'attendre à y trouver en beaucoup d'endroits des matières très subtiles *dont la lecture les pourra peiner*,.. mais que je ne puis mettre dans l'esprit des hommes sans qu'ils y donnent de l'attention, ni faire que l'attention ne soit pas pénible. » Et il est certain qu'il y a des matières qui ne peuvent recevoir qu'un certain degré de clarté, qu'on ne peut pas traiter en

courant, qu'on n'effleure pas, qu'il faut approfondir; mais peut-être aussi faut-il être Bossuet pour oser les toucher. Car la plupart de nos grands écrivains ont bien secoué le joug de cette discipline, et il est clair qu'ils ont bien fait, mais il sera toujours furieusement délicat, comme disaient nos précieuses, de les vouloir imiter en ce point. Voltaire même, qui a tant osé, n'a pas eu cette audace, ou du moins ne l'a eue que sur l'exemple de Rousseau. C'est que, pour se révolter contre les conventions, il faut être bien sûr d'avoir du génie, ou du moins il faut l'être d'avoir à publier des vérités bien nouvelles, de parler dans une bien grande cause, d'agir au nom de bien grands intérêts. Et, puisque l'on voit que l'un est aussi rare que l'autre, le mieux est de suivre les traditions quand elles ont été fixées, comme c'est ici le cas, par les plus honnêtes gens qui nous aient précédés, qu'elles sont conformes d'ailleurs au génie de la race, et qu'elles ont enfin assuré dans le monde l'empire de l'esprit national.

Pour toutes ces raisons, souhaitons donc, en terminant, avec M. Jacquinet, — dans l'intéressante *Introduction* qu'il a mise à son *Recueil de morceaux choisis*, — que son recueil même, et le plaisir que tout le monde prendra sans doute à le feuilleter, inspirent à quelqu'un l'ambition d'écrire cette *Histoire de la société polie*, dont une femme, à qui malheureusement les forces ont manqué, semblerait avoir eu l'idée la première; dont Rœderer, dans un livre curieux, et

Victor Cousin, dans un livre bien connu, n'ont esquissé que les premiers chapitres; dont on pourrait irer tout autre chose, et bien plus qu'ils n'ont eux-mêmes tiré. Conseillons seulement à ce futur historien de n'en pas croire un instant ce mélancolique Thomas, ni ce terrible Diderot, et, pour « écrire des femmes », de ne pas s'aviser « de tremper sa plume dans l'arc-en-ciel » ou de secouer sur son écriture « la poussière des ailes du papillon ». En dépit des apparences, les faux brillants ne conviendraient nulle part moins qu'en cette matière. Il y faut plus de goût que d'éclat; de la finesse, nulle éloquence; autant de discrétion dans la louange que de modération dans la critique; un style simple et tout uni. Et supplions-le surtout de se hâter, s'il ne veut pas attendre, pour nous donner ce livre, qu'au train dont vont les choses, nous ayons tout à fait perdu le sens et l'intelligence de ces mœurs à jamais disparues.

1er novembre 1886.

MADAME DE MAINTENON[1].

Un homme de lettres besoigneux, d'ailleurs plein d'esprit et d'intrigue; un grand seigneur visionnaire, enflé de l'orgueil de sa race; et une princesse allemande, — qui joignait à tous ses ridicules celui d'avoir des prétentions sur le *cœur* de Louis XIV, — ont à eux trois composé l'histoire, ou plutôt le roman de madame de Maintenon. La Palatine, dans ses lettres à ses bons parents d'Allemagne, a commencé par insulter celle qu'elle appelait la *concubine* du roi, pour en venir plus tard à de telles et si grossières injures que nous ne saurions les transcrire. Saint-Simon est survenu, l'historiographe secret du règne, dont on peut dire, en vérité, qu'avec tout son génie de peintre et d'écrivain, nous admirerions moins les prodigieux

1. *Madame de Maintenon*, d'après sa correspondance authentique, par M. A. Geffroy, membre de l'Institut, 2 vol. Paris, 1887; Hachette.

Mémoires, s'ils n'étaient fondés, pour la plus grande part, sur des commérages d'antichambre ou des propos d'office. Et La Beaumelle, à son tour, altérant sciemment les lettres authentiques de madame de Maintenon, y mêlant de sa prose, ou même en inventant de son cru tout entières, a si bien achevé d'accréditer la légende et d'embrouiller le sujet, que personne, depuis lui, n'a pu réussir à dissiper l'une ou à éclaircir l'autre. C'est en vain que Voltaire, qui connaissait la Beaumelle, qui connaissait aussi, par fragments tout au moins, les *Mémoires* de Saint-Simon, qui connaissait la cour, s'est efforcé de rétablir la vérité de l'histoire. En vain, depuis Voltaire, le duc de Noailles, qui lui-même y avait un intérêt direct, les a pris tous les trois tour à tour, la princesse et le pamphlétaire, le pamphlétaire et le duc et pair, en flagrant délit de mensonge. Et vainement enfin, de nos jours, l'honnête Lavallée, dans son édition de la *Correspondance*, — incomplète malheureusement, et encore plus confuse qu'incomplète, — a vingt fois convaincu La Beaumelle d'infidélité, d'erreur ou de faux même. Rien n'y a fait; on les a lus ou on ne les a pas lus; et l'on a continué, comme avant Lavallée, le duc de Noailles et Voltaire, d'écrire non seulement l'histoire de madame de Maintenon, mais celle de trente-cinq ans de règne, sur la parole de La Beaumelle, de la Palatine et de Saint-Simon.

M. Geffroy, qui reprend aujourd'hui la question, sera-t-il plus heureux que ses prédécesseurs? les

deux volumes qu'il nous donne triompheront-ils de cette obstination dans l'erreur ou dans la mauvaise foi ? et madame de Maintenon, si souvent jugée sur de faux témoignages, le sera-t-elle une fois enfin, comme tout le monde, sur ses actes et sur ses écrits? Nous l'espérons, sans oser en répondre; car, si l'on sait comment le mensonge et la calomnie s'insinuent dans l'histoire, on ne sait quand ni comment ils en sortent.

Mais ce que nous pouvons toujours dire, c'est que quiconque lira ces deux volumes y prendra de madame de Maintenon une idée assez différente de celle que l'on est convenu de s'en faire. Ce n'est pas une histoire de madame de Maintenon : M. Geffroy, sans doute, aura pensé qu'elle se confondrait trop avec l'histoire générale du règne. Ce n'est pas non plus une édition critique de la *Correspondance* entière : ni le temps n'en est encore venu, ni peut-être une pareille édition ne rendrait les services que l'on croit. Ce n'est qu'un simple *Choix de ses Lettres et Entretiens*, mais un choix qui s'étend à la vie tout entière de madame de Maintenon, de 1648 à 1719; un choix qui n'a laissé dans l'ombre aucun endroit vraiment intéressant de cette longue existence ; et nous pouvons ajouter, un choix que nous n'eussions désiré ni plus discret, ni plus abondant, mais précisément tel qu'il est. Toutes les lettres, d'ailleurs, ont soigneusement été collationnées sur les originaux; quelques-unes paraissent ici pour la première fois

quelques autres, publiées dans des recueils peu répandus, auront, pour beaucoup de lecteurs, tout l'intérêt et le prix de l'inédit; enfin, des notes nombreuses ne laissent rien subsister d'obscur ou de douteux dans le texte. Nous n'avons pas besoin d'insister davantage; — et tandis que les historiens apprécieront l'importance du travail de M. Geffroy pour l'histoire générale, nous voudrions uniquement en dégager, si nous le pouvons, la vraie physionomie de madame de Maintenon. L'entreprise en serait assurément difficile, si nous n'avions pour nous y guider l'*Introduction* du savant éditeur.

Ce qu'il y a de plus extraordinaire en madame de Maintenon, c'est sa fortune; et, quoique la remarque puisse paraître d'abord banale, cependant il suffit d'en suivre ou d'en pousser assez loin les conséquences pour se faire une juste idée de sa personne, de son caractère, et de son rôle historique. Mais quoi! nous voulons toujours qu'une grande fortune soit l'ouvrage d'un grand dessein. On eût malaisément fait croire aux amis eux-mêmes de madame de Maintenon que, pour monter presque au trône de France, elle n'eût pas accompli des prodiges de calcul et de diplomatie. A plus forte raison, ses ennemis et ses historiens, d'après eux, ne sauraient-ils admettre qu'elle n'ait pas été de tout temps l'ambitieuse ouvrière, énergique et active, de sa propre grandeur. Tant d'écueils, en effet, au milieu desquels elle a su gouverner! tant d'obstacles, entre elle et le roi, si

nombreux, si divers, si puissants, qu'elle a l'un après l'autre aplanis, tournés ou renversés ! tant de volontés hostiles qu'elle a dû désarmer ! tant de complicités qu'il a fallu s'assurer ! tant de maîtresses et tant de ministres ! tant d'évêques et tant de confesseurs ! tant de courtisans et tant de valets de chambre ! Comment une femme de son âge, de sa naissance et de sa condition y eût-elle réussi, sans une perpétuelle attention sur elle-même, sans une vigilance de toutes les heures et de toutes les minutes, sans une science rare et singulière du monde et de la cour, sans une profondeur d'habileté, sans une vigueur surtout de résolution et de volonté, — qu'on lui attribue de confiance, et pour se dispenser d'y regarder de plus près? Cependant, comme elle le répétait assez souvent elle-même : « Dieu tout seul avait tout conduit; » Dieu, c'est-à dire le hasard, les circonstances, l'occasion; et, en le disant, elle ne mentait point. Ni très habile, en effet, ni même très intelligente, mais avisée, mais prudente, mais adroite seulement, de cette adresse innée ou instinctive aux femmes, et bien femme en cela, quoi qu'on en ait pu dire; spirituelle, si l'on veut, mais d'un esprit tout uni, tout égal, dont le caractère ressemblait à celui de sa beauté, sans éclat et sans pointe, sans vivacité ni folie; vertueuse par goût, toujours maîtresse d'elle-même, de sa parole et de sa physionomie; en tout le reste, assez ordinaire, voilà ce que la nature l'avait faite; et voilà ce qu'elle fut dans une place qui demandait,

pour paraître remplie selon son étendue, d'autres qualités ou d'autres défauts peut-être, d'un autre ordre, plus voyants, si je puis ainsi dire, plus propres à frapper ou à séduire les imaginations. Avec les qualités de madame de Maintenon, qui ne brillaient pas en surface, qui n'enfonçaient point non plus en profondeur, mais qui sont d'usage, on fixe la fortune, on la retient quand elle vous est venue; on ne la prépare point; et, dans quelque situation que le destin vous mette, on n'y est jamais déplacé, mais jamais non plus on ne l'égale toute entière. Entre la situation de madame de Maintenon triomphante et ses qualités naturelles, il y eut toujours comme un écart ou un intervalle, et ses historiens l'ont comblé, mais aux dépens de la vérité. C'est eux et c'est eux seuls qui, dupes d'elle-même bien plus encore que Louis XIV, lui ont prêté, pour l'injurier, l'astucieuse profondeur de leurs propres calculs, et qui se sont appris à détester en elle la créature ou le fantôme de leur imagination échauffée.

Une seule observation suffirait à ruiner l'échafaudage de leurs hypothèses. Qui pouvait prévoir, en 1683, la mort prochaine de Marie-Thérèse, femme de Louis XIV? et, du vivant de Marie-Thérèse, quel pouvait être le dessein de madame de Maintenon ? Mais j'aime mieux l'étudier en elle-même, et, sa nature étant ce que l'on vient de dire, j'aime mieux ajouter que l'expérience en elle avait confirmé la nature. Elle avait près de cinquante ans quand le roi l'épousa ;

une femme de cet âge, « qui n'a jamais été mariée », comme elle le dit elle-même dans une curieuse lettre à son frère, qui n'est pas mère, qui n'a pas de famille à gouverner, peut bien vivre dix ans, vingt ans, trente ans encore, devenir centenaire! elle a vécu beaucoup plus de la moitié de sa vie. Or, quelles leçons la vie lui avait-elle données ? Née dans une prison, durement élevée par une mère qui n'avait pas elle-même beaucoup d'obligations à la vie, encore plus durement traitée dans son couvent, introduite dans le monde par sa tante, madame de Neuillant, sur le pied de *parente pauvre*, ridiculement et indécemment associée, dans sa dix-septième année, au poète Scarron, Françoise d'Aubigné, de bonne heure, avait surtout appris à se défier de la vie et des hommes, à borner ses ambitions, et comme à se retrancher, pour offrir moins de prise aux coups de la fortune, les longs espoirs et les vastes pensées. Devenue veuve, elle ne songea qu'à se mettre à l'abri du besoin; et, pendant vingt ans, en effet, ici et là, chez les Montchevreuil ou chez les d'Heudicourt, on ne la trouve occupée que de l'unique désir d'*améliorer* sa mince condition : ce mot bourgeois lui convient à merveille. D'ailleurs, elle y procède avec sa prudence habituelle, son sens pratique, sa lenteur, son adresse vertueuse, son ambition tenace mais courte, ne donnant rien au hasard, mais n'entreprenant rien aussi que d'immédiat, de prochain, de successif. Elle vit toute entière dans le moment

présent. Modeste avec cela, complaisante, prompte et habile à rendre service, elle contracte autour d'elle des amitiés sérieuses et utiles, non point avec une intention précise de s'en servir ou de les faire agir, mais parce que l'on n'en saurait trop avoir, quand on est pauvre, à peine sûre du lendemain, incertaine et effrayée de l'avenir. Je dis seulement qu'à moins que la fortune ou les dieux ne s'en mêlent, ce ne sont point là des façons à conquérir les trônes; on ne regarde point aussi haut quand on est aussi peu romanesque; mais en revanche, il est vrai, chaque avantage nouveau que l'on acquiert, on s'en empare fortement, et quand on le tient bien, on ne le lâche plus.

Il n'en faut pas davantage pour anéantir le scandaleux roman des amours de madame de Maintenon, la prétendue lettre de Ninon, les calomnies odieuses de Saint-Simon. Qu'avec des sens aussi calmes, une raison aussi épurée, tant à perdre par une seule imprudence, et rien à y gagner, une telle femme ait pu risquer, pour obliger un fat, toute une vie de prudence, on ne le conçoit seulement pas. Mais comment le croire un instant, si l'on ajoute que le seul sentiment un peu vif, ou même passionné qu'elle semble avoir jamais eu, c'est celui de l'honneur, de « la bonne gloire », ainsi qu'elle disait, le besoin et la soif de la considération? « J'ai une morale et *des inclinatieus* qui font que je ne fais guère de mal, écrivait-elle en 1680 à l'abbé Gobelin, son directeur. *J'ai un désir de plaire*

et d'être estimée qui me met sur mes gardes contre toutes mes passions. » L'honneur du monde, c'est sa passion à elle, comme à d'autres l'amour, l'ambition, l'avarice ou le jeu; c'est sa raison d'être, si l'on peut ainsi dire; c'est son seul motif de vivre, auquel même on peut lui reprocher d'avoir trop sacrifié, jusqu'au point de gérer sa vertu comme un placement, — ou du moins d'en avoir eu l'air. Que si, cependant, c'était en elle un trait de sa nature plutôt qu'un effet de calcul; si peut-être elle avait besoin de l'estime du monde comme nous voyons que d'autres ont besoin de l'admiration ou de l'étonnement de leurs semblables, est-ce vraiment un reproche à lui faire? et quand elle vit que sa vertu devenait l'instrument de sa fortune, pourquoi veut-on qu'elle eût repoussé sa fortune ou abdiqué sa vertu? Mais elle n'avait pas fait vœu d'être une sainte, encore bien moins de persévérer dans une condition subalterne, et, quand l'occasion se présenta d'en sortir honorablement, elle en sortit.

Car c'est ainsi qu'elle supplanta madame de Montespan. Celle-ci était une autre femme, intelligente et vicieuse, hardie, passionnée, vindicative, dont l'amour depuis longtemps avait lassé Louis XIV, et qui pourtant le dominait toujours. Les rois sont comme les autres hommes : ils n'aiment pas les femmes qui font des scènes. Quand madame de Maintenon fut une fois entrée dans la confidence du maître et de la favorite, quand son dévouement aux enfants qu'elle avait accepté d'élever eut corrigé la première

et assez peu favorable impression qu'elle avait produite sur le roi, quand enfin Louis XIV eut pu faire la comparaison de la tumultueuse intimité de l'une au commerce toujours égal et apaisant de l'autre, madame de Montespan, sans qu'il le sût lui-même, était déjà remplacée dans son cœur ; et, pour la remplacer, madame de Maintenon, sans habileté ni perfidie, sans hypocrisie ni calcul, sans intrigue enfin ni manœuvres, n'avait eu seulement qu'à continuer d'être elle-même. Sa vertu n'était pas allée jusqu'à se déguiser ou se contrefaire pour maintenir madame de Montespan dans la faveur du roi.

Qu'après cela, une très honnête femme, qu'une femme vraiment vertueuse n'eût pas accepté de faire l'éducation des enfants deux fois adultérins de Louis XIV et de madame de Montespan, on peut le dire, on doit le dire, comme aussi qu'elle eût d'abord découragé l'amour du roi, pour ne pas dire qu'au premier mot elle eût quitté sa charge. C'est ici la vraie tache qu'il y ait sur la mémoire de madame de Maintenon ; et c'est le seul endroit sur lequel M. Geffroy passe peut-être avec trop d'indulgence. Convenons-en donc, sans essayer de la justifier sur l'exemple de l'une ou de l'autre : madame de Maintenon, née subalterne, a porté dans toute cette affaire les sentiments d'une subalterne, et son rôle a été celui d'une servante qui s'introduit au lit de sa maîtresse. On ne l'avait point engagée pour consoler le roi des caprices de la favorite, pas davantage pour moraliser

sur une liaison dont l'irrégularité lui avait seule donné accès auprès du prince. Elle sortit de sa place, qui n'était pas honorable, et elle en sortit par une trahison qu'aucune bonne intention ne saurait excuser, et non pas même celle de convertir le roi. Mais c'était à la cour de Louis XIV, où l'on ne se piquait pas beaucoup de délicatesse en amour, et, d'autre part, en fait d'honneur, madame de Maintenon ne connaissait que celui du monde. Sa moralité était ordinaire, comme son esprit, comme son intelligence, et c'est ce que j'ai voulu dire en disant que je ne vois d'extraordinaire en elle que sa fortune.

Aussi fut-elle dans la fortune ce qu'elle avait été dans la médiocrité : extrêmement attentive sur elle-même et, plus que jamais, « sur ses gardes » contre ses passions. Même on eût dit qu'elle craignait de faire évanouir le plus glorieux et le plus imprévu des rêves, en essayant de le consolider. Pas de vains honneurs, nulle ostentation de crédit, un train de vie modeste, un air de demander pardon, et parmi tout cela, dans la joie même du triomphe, des pensées de tristesse et de mort. « Je ne sais où vous prenez que je vous ai écrit une lettre mélancolique, — écrit-elle à son mauvais sujet de frère, au mois de juillet 1684, c'est-à-dire combien de mois après le mariage? — je n'ai aucun sujet de l'être, et aussi personne ne l'est moins. » Mais elle ajoute aussitôt cette phrase significative : « Je vous ai parlé sur la mort, parce que j'y pense souvent et que je ne crois rien de bon à faire que de

m'y préparer. » En effet, cette disposition à la mélancolie n'était pas nouvelle chez elle, et, bien avant le temps de sa faveur, il est intéressant de rappeler qu'on en trouve des traces dans sa *Correspondance*. C'est une pente aux idées noires, c'est une impatience des lieux où elle se trouve, c'est une agitation sans but, sinon précisément sans cause, c'est une inquiétude d'esprit, c'est l'ennui, puisqu'il faut l'appeler par son nom, « cet inexorable ennui » qui fait le fond de la vie humaine, la maladie dont on ne guérit plus quand une fois on en a senti les atteintes : « Je m'ennuie de vivre ! » écrit-elle à l'un. « Si je croyais que vous pussiez contribuer à me faire vivre cent ans, dit-elle à l'autre, je vous dirais toutes les raisons que j'ai de mourir ! » jusqu'à ce qu'elle pousse enfin la plainte éloquente que Voltaire a citée : « Que ne puis-je vous faire voir l'ennui qui dévore les grands et la peine qu'ils ont à remplir leurs journées ! *Ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse dans une fortune qu'on aurait peine à imaginer;* et qu'il n'y a que le secours de Dieu qui m'empêche d'y succomber ? » Sans doute, c'est le roi, c'est son naïf et monstrueux égoïsme, c'est l'étiquette, c'est la vie de cour et de représentation. Marly, Versailles, Compiègne, Fontainebleau, sous des noms différents la même servitude, les mêmes visages, la même comédie ! Mais c'est quelque chose aussi de plus profond. Le destin l'a trompée ; sa fortune, cette fortune qu'on lui envie, qui met la Palatine et Saint-Simon

hors d'eux-mêmes, n'a été pour elle qu'un changement de misère. En croyant assurer son repos, elle n'a fait que croître son ennui, sa lassitude, son dégoût du monde et de la vie. Et c'est pourquoi, à mesure que son pouvoir s'affermit et s'étend, elle s'en détache lentement, pour finir, « en mettant Dieu, comme elle dit, à la place des motifs qui la faisaient agir », par s'absorber entièrement et uniquement dans la dévotion.

C'est ce qu'il ne faut pas oublier, si l'on veut bien comprendre la nature et la portée de son rôle politique. Dans sa très curieuse et très intéressante correspondance avec cette autre aventurière illustre, la princesse des Ursins, qui, elle, a vraiment gouverné les Espagnes, madame de Maintenon se défend constamment de prendre part aux affaires. « Vous ne me croyez donc pas, Madame, quand je vous dis que je n'entre dans aucune affaire, et qu'on aurait autant d'éloignement pour me les communiquer que j'ai de répugnance pour les entendre. » Qu'elle parle ainsi par politique, pour ne point se compromettre elle-même; et puis, pour décourager l'indiscrétion de sa correspondante, M. Geffroy le veut, et nous l'en croyons volontiers, mais non pas jusqu'à n'en plus croire madame de Maintenon. En réalité, elle n'a ni le goût ni l'intelligence des affaires, elle n'y trouve point de plaisir, elle ne s'y intéresse pas. Et, en effet, pour s'y intéresser activement, pour en prendre, pour en revendiquer sa part, il ne faudrait pas avoir ce

fonds de dégoût infini des hommes et de la vie que nous avons vu paraître tout à l'heure en elle. Elle peut donc bien s'en laisser mettre; elle peut avoir donné quelques conseils à Louis XIV, quand il daignait lui en demander; elle peut lui avoir persuadé quelques choix; et les ministres, de leur côté, avant d'ouvrir un avis, peuvent bien s'être enquis du sien, avoir tâché de le deviner et de s'y conformer. Mais ce que l'on peut dire avec plus de certitude encore, c'est qu'elle n'intervint jamais d'une façon vraiment personnelle, qu'elle n'essaya jamais d'imposer à Louis XIV un plan de politique ou de guerre, que son action enfin fut trop insignifiante pour qu'on puisse l'en louer ou la lui reprocher. Et si l'on prouvait quelque jour qu'elle a été plus longtemps, mais moins activement mêlée aux grandes affaires que madame de Montespan, je n'en serais pas étonné. Les affaires passaient trop sa portée, pour qu'elle y pût chercher une distraction et encore moins un remède à son ennui.

Les affaires religieuses l'ont sans doute plus vivement intéressée, et cependant on n'y voit pas non plus très bien son influence. Elle est ici toute entière dans la main de ses directeurs spirituels, et elle obéit docilement aux impulsions qu'on lui donne. Sincèrement pieuse, nullement prude, moins dévote et moins superstitieuse à tous égards que Louis XIV, elle n'est d'ailleurs nullement théologienne. Elle incline au quiétisme quand Fénelon l'y entraîne; elle

tourne au jansénisme sous l'impulsion du cardinal de Noailles; elle se déprend également, et subitement, du jansénisme et du quiétisme, sur un froncement de sourcils du roi. Mais elle s'intéresse aux questions de personnes, et, visiblement, elle aime à faire des abbés, des curés, des évêques. C'est à elle, notamment, que M. de Noailles doit le siège de Paris et Fénelon celui de Cambrai. Elle aime aussi à négocier des compromis, des arrangements, des raccommodements, à réconcilier les amours propres, et, si elle le pouvait, par le rapprochement des personnes, à éteindre les haines théologiques. Que voit-on là qui passe la portée de son sexe, ou qui ne soit naturellement de son rôle? On serait, en vérité, trop exigeant de vouloir qu'une femme de son âge, et dans sa situation, ne se fût uniquement occupée que de bagatelles pieuses, comme de murmurer ses patenôtres, ou de broder des nappes d'autel. C'est bien assez qu'elle ait mis, non seulement dans ses directeurs, l'abbé Gobelin ou Godet des Marais, non seulement dans son évêque, mais encore jusque dans le curé de sa paroisse, une confiance qui s'étend même aux choses qui ne les regardent point, et dont aussi bien quelques-uns ne se montrèrent pas toujours dignes. Et l'on peut dire sans doute qu'on la trouve en ceci toujours conforme à elle-même, prenant les choses par le petit côté, scrupuleuse et tâtillonne, mais non pas lui reprocher d'avoir exercé dans les affaires religieuses une réelle et active influence, et bien moins encore, là où l'on

saisit les traces de cette influence, prétendre qu'elle s'y soit montrée dangereuse ou fatale. Deux choses lui manquaient trop pour le rôle qu'elle eût pu prendre et que l'on veut qu'elle ait tenu : la netteté de la conception, la promptitude et la fermeté de la décision. D'ailleurs, elle n'a point fait de mal, et, — avec un peu d'indulgence, — on pourrait dire qu'elle a fait du bien.

En réalité, sa grande affaire, ou plutôt sa seule affaire, c'est la maison de Saint-Cyr. Elle s'y noya, si nous voulons en croire Saint-Simon, lequel ne s'aperçoit point qu'en la montrant ainsi perdue dans cette « mer d'occupations infinies », il lui ôte lui-même, pour ainsi dire, le loisir de l'intrigue et de l'ambition. On a beaucoup loué, depuis quelques années, dans madame de Maintenon, l'honnête, habile, et persévérante éducatrice, et le fait est que, si jamais elle a aimé quelque chose ou quelqu'un, c'est l'enfance et c'est l'enseignement. Elle a passionnément aimé le duc du Maine, autant du moins que ce mot convienne à sa façon d'aimer, et la dernière lettre qu'on ait d'elle, ou l'une des dernières, du 9 février 1719, est pour demander des nouvelles du prince, compromis dans la conspiration dite de Cellamare, et enfermé récemment à Doullens. « On dit que la citadelle est horrible ! » s'écrie-t-elle ; et ce cri, de sa part, a quelque chose de maternel et de presque touchant. Au surplus, devenue presque reine, on la voit qui continue à s'occuper d'enfants,

et non seulement de ses nièces, mademoiselle de Mursay ou mademoiselle d'Aubigné, mais des enfants naturels que son frère lui adresse avec un sans-gêne qui pourrait bien avoir ressemblé à de l'impertinence, ou d'orphelines et d'orphelins, qu'elle élève, qu'elle marie, qu'elle dote. Elle n'aime pas moins l'enseignement; et nulle part, sans aucun doute, elle ne s'est sentie plus à l'aise qu'au milieu des religieuses et des jeunes filles de Saint-Cyr, dans ces entretiens dont leur reconnaissance nous a pieusement conservé le texte, et où « Madame » mêle à la fois son goût de moraliser et le plaisir orgueilleux de se donner elle-même en exemple de ses leçons!

Ce n'est pas ici le lieu de parler plus longuement de Saint-Cyr. Il est bon toutefois de remarquer que l'on ne saurait, avec quelques-uns, en faire « une œuvre immense »; et moins encore penser, avec quelques autres, qu'il y allât de « réformer » ou de « renouveler » la noblesse, et la nation par la noblesse. De telles visées eussent passé madame de Maintenon, à la fois comme trop hautes et comme trop chimériques. Mais elle se souvenait de sa jeunesse, elle se rappelait dans la fortune la misère de son enfance, les soupes qu'elle avaient mendiées à La Rochelle, à la porte des Jésuites, les dindons de sa tante de Neuillant, qu'un masque sur le nez et une gaule en main, elle s'en allait paître par les grand'-routes, et le triste logis de la rue des Tournelles, et la maison de Scarron, et les insultes des fats, et tant

de petites humiliations dévorées, et sa longue servitude sous madame de Montespan; — et Saint-Cyr est né de là, n'a été que cela, dans la pensée de sa fondatrice : un asile ouvert à la noblesse pauvre, une protection contre le monde; rien de plus ni surtout de plus vaste ou de plus ambitieux. En quoi nous ne pensons pas diminuer l'utilité de l'œuvre, mais seulement sa grandeur, et ainsi la ramener aux proportions de l'esprit même de sa fondatrice.

Pour une raison du même genre, il est bon de rappeler encore, avec la place qu'ils tiennent dans les *programmes* de Saint-Cyr, ce goût de l'administration, du détail et du ménage qui la caractérisent. Habituée dès l'enfance à se servir elle-même, ou même à servir les autres, bien loin de se déplaire aux plus humbles occupations du ménage, madame de Maintenon y avait pris un tel goût, que plus tard elle l'avait porté jusque dans le monde, et qu'elle avait eu l'art, conformément à son caractère, de s'en faire un moyen de fortune : « Jamais six heures, comme elle le dit, ne la prenaient dans son lit; » et levée la première, chez madame d'Heudicourt comme chez les Montchevreuil, elle donnait ordre à tout, mettait la main elle-même à la besogne, balayait, rangeait, époussetait, montait à l'échelle, au besoin, pour y faire l'ouvrage du tapissier, faisait les courses, lavait, emmaillotait et couchait les enfants, « aussi lasse à la fin du jour et aussi négligée qu'une servante ». C'est elle-même à qui nous devons ces détails; et

c'est elle aussi qui nous apprend « que les services d'amie que madame de Montespan remarqua qu'elle rendait à madame d'Heudicourt » furent la cause du choix que l'on fit d'elle pour élever les enfants du roi.

A Dieu ne plaise que nous prétendions lui en faire un reproche ! Toutes ces occupations sont d'une femme assurément. et d'une femme comme on ne saurait souhaiter qu'il y en eût trop. Nous trouvons également naturel et louable qu'à Saint-Cyr, elle fût « l'économe et la servante » de la maison, qu'elle s'occupât des provisions, qu'elle sût le nombre des tabliers, des serviettes, et des torchons. Mais il est bien permis de remarquer aussi que ce souci du détail ne va pas habituellement avec les grandes pensées, les préoccupations de la politique ou de la religion, et qu'en tout cas, s'il est d'une bonne ménagère, vigilante, exacte et scrupuleuse, il ne décèle pas une intelligence supérieure, mais plutôt moyenne, raisonnable, et bien équilibrée. De telles habitudes eussent pu faire la parure de mademoiselle Corneille ou de mademoiselle Racine, de la femme de La Fontaine ou de la mère de La Bruyère : elles ne les eussent pas tirées du commun, ni signalées à l'admiration ou seulement à la mémoire de la postérité. Cependant, c'est bien là, comme nous disions, et qu'on s'en doute ou non, le seul point qu'on discute : si madame de Maintenon fut égale à sa fortune ou si, au contraire, femme ordinaire à tous égards, elle n'y fut pas inférieure, pour

s'en trouver, après cela, cruellement accablée dans l'histoire.

Prêtez-lui donc, comme Saint-Simon, des qualités plus qu'ordinaires de résolution et d'audace, une véritable et ardente ambition, des calculs et des plans, vous méconnaissez, comme Saint-Simon, son véritable caractère, et en donnant, dans l'histoire, à madame de Maintenon, un rôle qu'elle n'y a pas tenu, vous altérez, vous dénaturez, vous faussez l'histoire à son tour; et voici de quelle manière : — Puisque, en effet, après avoir travaillé vingt ans, obscurément et obstinément, à se frayer un chemin vers le trône, elle ne voulut revendiquer, quand elle y fut assise, aucun des honneurs qu'elle eût pu prétendre, il faut donc qu'elle fût plus avide, en véritable ambitieuse, des réalités que de l'appareil extérieur du pouvoir. De là on se trouve conduit à chercher sa main dans toutes les affaires, — affaires politiques, affaires religieuses, affaires financières, — la preuve de son action, la trace de son influence, et, ne l'y découvrant pas, on est tenté de croire, et l'on dit qu'à toutes ses autres qualités politiques elle a su joindre une dissimulation ou une hypocrisie supérieure. Et ainsi se forme dans l'imagination je ne sais quelle idée d'un pouvoir occulte, d'autant plus actif et plus dangereux qu'il fut plus mystérieux, je ne sais quel soupçon d'une œuvre de ténèbres et d'horreur, menée par des voies inconnues, je ne sais quel fantôme, enfin, dont l'inanité même échappe aux prises de la critique.

Mais, pour rendre justice à madame de Maintenon, il suffit de la diminuer, et de la rabaisser pour la réhabiliter. Toutes les calomnies qui pèsent encore sur sa mémoire, c'est qu'on l'a crue, c'est qu'on se l'est représentée beaucoup plus intelligente, beaucoup plus énergique, beaucoup plus habile, et, en un mot, beaucoup moins ordinaire qu'elle ne le fut réellement. Car je ne pense pas, avec Saint-Simon ou la Palatine, qu'on lui en veuille de n'être pas *née*, comme on disait alors, et d'avoir usurpé près du roi des *fonctions* qui n'appartenaient qu'à la meilleure aristocratie. Mais on se figure toujours qu'elle prépara de longue date sa prodigieuse fortune, et que, lorsqu'elle l'eut atteinte, elle en usa sans mesure. Il lui eût fallu pour cela des qualités qu'elle n'avait point, une étendue de vues dont elle était incapable, des goûts et des ambitions qui ne furent point les siens. De telle sorte qu'au fond, et à prendre comme il faut les choses, on lui reproche d'avoir été trop modérée dans l'exercice du pouvoir, puisqu'on lui reproche de n'avoir pas rempli, comme on le voudrait, la situation qu'elle avait souhaitée.

Au contraire, en la réduisant à sa juste mesure, en la voyant vraiment telle qu'elle fut, dans la préparation comme dans l'usage de sa haute fortune, on trouve une femme de sens et d'esprit, froide et fière, qui manqua de plusieurs qualités, — de sensibilité, par exemple, et de passion, — mais peut-être surtout de franchise, honnête par goût autant que par principe, aimable

d'ailleurs quand elle le voulait, mélancolique au fond; une femme, trompée ou trahie par la vie, qui tout naturellement exerça sur Louis XIV, pendant trente ans que dura leur union, l'influence qu'exerce plus ou moins toute femme, mais qui n'eut ni le goût ni l'intelligence d'un rôle plus actif; qui garda jusqu'au dernier jour, en présence du maître, et sauf peut-être sur l'article de la religion, la timidité, la déférence, la soumission d'une épouse subalterne; et une femme dont l'histoire, enfin, eût à peine plus parlé que de madame de Montespan ou de Gabrielle d'Estrées, si ses ennemis de cour, à force d'entasser les calomnies sur elle, n'avaient eux-mêmes fait croire à sa puissance et à son action.

C'est pourquoi, dans l'histoire générale du règne, et à mesure que l'on y regardera plus attentivement, on fera sans doute la part de plus en plus étroite à madame de Maintenon. On reconnaîtra que la Palatine, que Saint-Simon, que La Beaumelle l'ont calomniée, mais qu'en la calomniant, et par la nature même de leurs calomnies, ils l'ont grandie démesurément. C'étaient des contemporains, puisque enfin trente ans s'étaient à peine écoulés depuis la mort de madame de Maintenon quand La Beaumelle écrivait son histoire; ils avaient les oreilles encore pleines du bruit qu'elle avait fait dans le monde, à la cour, dans cette cour qui pour eux était toute la France; les deux premiers au moins ne lui pardonnaient pas « la chétive veuve », d'avoir été portée plus haut,

par la fortune qu'aucun Saint-Simon et que plusieurs Wittelsbach. Mauvaise condition pour en écrire l'histoire, pour apprécier ses actes à leur importance, pour démêler autour de soi le principal d'avec l'insignifiant, le réel d'avec l'imaginaire, et le vrai d'avec le faux! Nous, cependant. qui n'avons point leurs rancunes, écrirons-nous toujours comme si nous les partagions? Nous n'en aurions pas le droit, même s'il ne s'agissait dans la question que de la bonne renommée de madame de Maintenon! Mais quand il y va de trente-cinq ans d'histoire, — et de quelle histoire! — il y a quelque chose de médiocrement généreux à faire peser tout entière, sur une malheureuse femme, la responsabilité de nos malheurs; à lui reprocher Oudenarde et Ramillies, quand d'ailleurs on ne lui sait gré ni de Steinkerque ni de Staffarde; et surtout quand à côté d'elle, on trouve, pour en répondre, un roi qui fut aussi résolument, aussi pleinement, et aussi courageusement roi que Louis XIV.

1er février 1887.

MONTESQUIEU[1]

M. Paul Janet vient de rééditer, pour l'usage des classes, les cinq premiers livres de l'*Esprit des lois*, précédés d'une savante *Introduction*, et suivis de notes explicatives. Chez un autre éditeur, pour une collection de *Classiques populaires*, — préparatoire en quelque sorte à la connaissance de nos grands écrivains, et où les extraits tiennent presque autant de place que la biographie, — M. Edgar Zévort vient d'écrire un assez bon *Montesquieu*. Enfin, pour cette bibliothèque ou galerie des *Grands écrivains français*, moins « populaire », inaugurée tout récemment par un si joli volume de M. Gaston Boissier sur

1. *Esprit des lois*, livres I à V, précédés d'une introduction et suivis de notes explicatives, par M. Janet. Paris, 1887; Delagrave. — *Montesquieu*, par M. Edgar Zévort. Paris, 1887; Lecène et Oudin. — *Montesquieu*, par M. Albert Sorel. Paris, 1887; Hachette.

Madame de Sévigné, et un si malicieux de M. Jules Simon sur *Victor Cousin*, son maître; M. Albert Sorel, qui s'était chargé du *Montesquieu*, nous le donnait il y a quelques jours. Écrivant tous les trois pour un public différent, et ne s'étant proposé le même but qu'en gros, si l'on peut ainsi dire, il n'y a pas lieu de comparer l'édition de M. Janet à la biographie de M. Zévort, ni celle-ci au livre de M. Sorel. Ce qu'ils ont cependant de commun, c'est de venger au moins Montesquieu de l'édition qu'en avait publiée jadis Édouard Laboulaye, mais surtout de la soi-disant *Histoire de sa vie et de ses ouvrages* qu'on devait à M. Louis Vian. Et, nous, pour parler de l'*Esprit des lois* et de Montesquieu, ne pouvant assurément souhaiter des guides plus sûrs, un secours plus utile, une occasion surtout plus favorable, nous la saisissons avec empressement.

Nous manquons, on le sait, de renseignements sur Montesquieu, nous manquons d'anecdotes et de particularités, et si jamais on publie les papiers du château de la Brède, nous n'en aurons pas davantage : ils contiendront des extraits de ses lectures, des commencements de pensées, des notes sur Bantam ou sur le Japon, sur les usages d'Achïm et les coutumes de Macassar, — dont l'auteur n'en a mis qu'un trop grand nombre déjà dans son *Esprit des lois*. Seul, en effet, ou presque seul de ses contemporains, avec Buffon, Montesquieu n'a point écrit de Mémoires sur lui-même, il n'a pas cru devoir « se confesser », et sa

Correspondance, assez maigre d'ailleurs, est assez insignifiante. On peut noter, dans cette réserve même, un premier trait de caractère. Il est de ceux qui ne donnent d'eux au public que leurs ouvrages; et jusque dans l'intimité, nous savons d'autre part, au témoignage de ses amis, qu'il n'aimait pas à se livrer : il n'a point connu de madame de Warens dont il ait trahi les complaisances, et il n'a confié à aucune demoiselle Volland le secret de ses infirmités, ni de celles de madame de Montesquieu, sa femme. Toutefois, de quelques-unes de ses *Pensées diverses*, d'un court portrait qu'il a tracé de lui, mais surtout d'une étude attentive de son *Esprit des lois*, de ses *Lettres persanes*, de son *Temple de Gnide*, il y a des indications à tirer, sinon des « révélations »; et M. Sorel, dans son livre, l'a, en vérité, très habilement fait.

C'est un gentilhomme, tout d'abord, ou qui se croit tel, et qui ne badine point sur l'article de sa noblesse. Il parle volontiers de ses « terres », de ses « vassaux »; et, s'il a l'air de se moquer de sa généalogie, c'est pour prévenir les mauvais plaisants, mais, tout de même, il la fait faire. Tout Gascon qu'il soit, et philosophe, très dégagé de préjugés, et son scepticisme voisin ou cousin de celui de Montaigne, il ne tient pas moins à descendre des « anciens Germains », conquérants de la Gaule romaine, possesseurs nés du sol français. Même c'est cette illusion, comme le fait justement observer M. Sorel, qui l'a sans doute jeté dans ces longues recherches sur les lois féodales,

ardues, ingrates, assez inutiles à l'objet de son *Esprit des lois*. Dans les vingt et quelque premiers livres de son grand ouvrage, après avoir « retrouvé les titres perdus du genre humain », il a voulu, dans les derniers, retrouver et fonder en droit ceux des barons de la Brède et de Montesquieu. Pour la même raison, parce qu'il en est et qu'il est sensible à la gloriole d'en être, il exagère volontiers le rôle de la noblesse dans l'état monarchique. Et ne pourrait-on pas dire qu'en plus d'une rencontre le préjugé ne laisse pas d'avoir altéré la justesse de son sens historique habituel, comme dans ces condamnations qu'il a prononcées sur Louvois, sur Richelieu, « les plus méchants citoyens de France », et sur Louis XIV? En effet, l'un après l'autre ou ensemble, si quelqu'un, dans l'ancienne France, a brisé l'aristocratie de la noblesse ou, comme disait Saint-Simon, « rendu tout peuple et vil peuple », devant « les ministres, intendants ou financiers de la dernière espèce », n'est-ce pas eux? Le baron de Montesquieu ne le leur a pas pardonné!

Le préjugé n'est pas moins fort en lui contre les gens de lettres. On l'eût fâché, blessé même de le comparer à Fontenelle ou à Voltaire. Je ne dis rien des autres; — les Duclos, les Jean-Jacques, les Diderot, qui se glorifiaient volontiers de manquer de naissance ou d'éducation, et qui trop souvent croient faire acte de « citoyen » en le faisant de grossier personnage. Bien né, bien élevé, de bonne compagnie et de bon ton, —

sinon toujours de bon goût, — jusque dans la licence et le libertinage, Montesquieu est un homme du monde, qui a un état et une condition. Qu'est-ce que seraient Voltaire ou Fontenelle, s'ils n'étaient les auteurs de leurs œuvres? Un mince procureur, un petit avocat. Montesquieu, lui, serait encore et toujours *le Président*, comme on l'appelle dans les salons qu'il fréquente, c'est-à-dire un personnage; et il en respecte en lui la dignité sociale. Je trouve des marques de son mépris dans la manière dont il a parlé, non seulement des gens de lettres, mais encore de la matière de leurs occupations, du théâtre, du roman, de la poésie. Son mot d'ailleurs est assez connu : « J'ai la maladie de faire des livres, disait-il, et d'en être honteux quand je les ai faits; » et l'on sait qu'il n'a mis son nom ni aux *Lettres persanes*, ni aux *Considérations*, ni à l'*Esprit des lois*. La vocation était la plus forte, mais, en la déclarant publiquement, il eût cru déroger; et, ne pouvant se tenir d'écrire, il voulait avoir l'air au moins d'écrire en se jouant, de n'en pas faire métier ni marchandise, de s'y délasser d'occupations plus graves, plus convenables à son rang et aux fonctions qu'il avait traversées, ou plus utiles à la société; — comme de faire son vin, par exemple, et d'améliorer ses terres.

Ajoutons encore un ou deux traits à sa physionomie : il y a en lui du magistrat, avec sa morgue et ses hauteurs, avec cette manie aussi d'expliquer habituellement, par un long circuit de raisons très loin-

taines et très compliquées, les actions les plus simples. C'est ce que l'on a quelquefois appelé le machiavélisme de Montesquieu. Ce grand écrivain n'est pas simple, il le sait bien, mais il se pique de ne pas l'être. Dans ses *Considérations*, il aime à expliquer de grands succès par un mélange heureux de crimes ou de vices : ainsi ceux de Sylla, de César ou d'Octave ; et, dans l'*Esprit des lois*, il note, ici et là, des « qualités admirables », — dont il prétend montrer que les effets politiques sont très pernicieux à ceux qui les possèdent. Les magistrats, à leur manière, sont de grands réalistes, comme les médecins, et un peu pour les mêmes raisons, sans assez réfléchir peut-être qu'ils n'ont communément affaire, les uns qu'avec le vice et les autres qu'avec la maladie. Le président de Montesquieu, qui faisait en gros trop d'estime de l'espèce humaine, la méprise trop en détail.

Et c'est enfin un bel esprit, et, à de certains égards, si je l'ose dire tout bas, un bel esprit de province. Il a des goûts littéraires bizarres, des admirations capricieuses, très indépendantes, mais aussi très particulières, et assez peu justifiées. Parmi les anciens, ce n'est pas Salluste ni César, Tite-Live ni Tacite qu'il préfère, c'est Florus, et son *Abrégé* de l'histoire romaine, avec ses faux brillants. Ou bien encore, chez les modernes, l'*Inès de Castro*, de la Motte-Houdard, lui paraît un chef-d'œuvre ; et les tragédies du vieux Crébillon, son *Atrée*, son *Rhadamiste*, son *Catilina* même, le troublent, le ravissent, le font entrer, selon

son expression, « dans les transports des bacchantes ». En revanche, il a du regret à voir Tite-Live « jeter des fleurs sur les colosses de l'antiquité », — ce qui sans doute est dit d'une manière galante, — et il déclare que Voltaire ne fera jamais « une bonne histoire ». A-t-il écrit, comme on le veut, son *Temple de Gnide* pour faire sa cour à mademoiselle de Clermont ? Mais plutôt, c'est qu'il se complaît en ces sortes de pastiches; et jusque dans l'*Esprit des lois*, entre un livre sur les *Lois dans le rapport qu'elles ont avec le principe qui forme l'esprit général d'une nation*, et un livre sur *les Lois dans le rapport qu'elles ont avec le commerce*, nous le voyons introduire cette étrange *Invocation aux muses* : « Vierges du mont Piérie, entendez-vous le nom que je vous donne!... » Jacob Vernet, qui surveillait à Genève l'impression du livre de Montesquieu, lui fit sacrifier ce morceau. Le bon M. Laboulaye s'en indigne, et, s'il l'osait, il injurierait cet imprudent ami; M. Sorel ne laisse pas d'y trouver des traits d'une admiration profonde et sincère de l'antiquité; je n'y puis voir que l'affectation d'un bel esprit, et le pédantisme d'un magistrat lettré. Montesquieu a trop d'esprit, plus encore d'envie d'en avoir, et cet esprit n'est pas toujours du bon aloi ni du meilleur goût. C'est ainsi que, mêlés à des traits d'une ironie supérieure, le fameux chapitre sur l'*Esclavage des nègres* en contient quelques-uns qui ne sont guère que des plaisanteries de robin, ou qui sentent la province. Mais

n'est-ce pas se moquer du monde, et pas très plaisamment, que d'écrire le chapitre suivant?

CHAPITRE XV.

Moyens très efficaces pour la conservation des trois principes.

« Je ne pourrai me faire entendre que quand on aura lu les quatre chapitres suivants. »

Il y a un mot plus juste que celui de madame du Deffand pour caractériser ce genre d'esprit, avec la nuance propre de gravité qui persiste sous l'affectation; et ce mot est de Voltaire : « C'est faire le *goguenard*, disait-il, dans un livre de jurisprudence universelle. »

De tout cela cependant, de ces défauts et de ces qualités, dont les uns ne sont pas vulgaires et dont les autres sont rares, de ce souci de garder et de maintenir son rang, de cette gravité de magistrat et de cette impertinence d'homme du monde, de cette préoccupation de bien dire et surtout de dire autrement que les autres, s'est formé laborieusement ou forgé un style unique, d'une pénétration, d'une concentration, d'une densité, si je puis ainsi parler, et d'une hardiesse d'effet souvent admirables et toujours singulières. Fénelon disait de saint Augustin qu'il était touchant, même en faisant des pointes. On

pourrait dire de Montesquieu, qu'avec tous les défauts d'un bel esprit, on n'est pas, au fond, plus éloigné d'en être un. « Lorsque la vertu cesse dans le gouvernement populaire, l'ambition entre dans les cœurs qui peuvent la recevoir et l'avarice entre dans tous. Les désirs changent d'objets : ce qu'on aimait, on ne l'aime plus; on était libre avec les lois, on veut être libre contre elles; chaque citoyen est comme un esclave échappé de la maison de son maître : ce qui était maxime, on l'appelle rigueur; ce qui était règle, on l'appelle gêne; ce qui était attention, on l'appelle crainte. C'est la frugalité qui y est l'avarice et non pas le désir d'avoir. Autrefois le bien des particuliers faisait le trésor public, mais pour lors le trésor public devient le patrimoine des pariteuliers. La république est une dépouille, et sa force n'est plus que le pouvoir de quelques citoyens et la licence de tous. » Ce n'est pas ici le lieu de rechercher dans ce tableau ce qu'il pourrait y avoir d'applicable à des temps et des hommes pour lesquels Montesquieu ne l'avait pas tracé. Mais ce style haché et heurté, sentencieux et épigrammatique, qui procède par addition successive de traits également forts, ces antithèses qui expliquent les lois des choses en fixant le sens des mots, ces remarques de grammairien, qui sont en même temps les observations d'un moraliste et d'un homme d'État, une certaine fierté stoïque, je ne sais si je ne devrais dire une certaine tristesse, qui recouvre et enveloppe tout le reste, voilà

ce qui était sans modèles dans la langue française et dont nous n'avons revu depuis lors que de faibles imitations. C'est que précisément les particularités du caractère et de la condition de Montesquieu y concourent pour la meilleure part, et Bossuet seul peut-être ou Pascal ont écrit d'un style plus individuel, sous son apparente impersonnalité, plus original, et qui soit plus « l'homme » tout entier.

C'est pourquoi Montesquieu n'a point conformé son style à ses sujets, mais plutôt ses sujets à son style, et sa manière d'écrire lui a comme imposé sa manière de penser. Le titre importe à peine, et le cadre, et la nature des digressions. Sous le nom de *Lettres persanes*, de *Considérations sur la Grandeur et la décadence des Romains*, d'*Esprit des lois*, Montesquieu, en réalité, n'a jamais écrit qu'un seul ouvrage; et les huit ou dix volumes de ses œuvres sont huit ou dix volumes de *Considérations* sur les mêmes matières. C'est un homme qui lit, non pas à l'aventure, mais sans beaucoup de suite, qui médite sur ce qu'il a lu, qui le reprend à son compte, qui le plie aux exigences de sa propre personnalité, qui le transforme en se l'assimilant; — et qui ne réussit pas d'ailleurs à lui imposer une véritable unité. Car je veux bien, comme le dit M. Janet, au début de son *Introduction*, que « l'*Esprit des lois*, sans aucun doute, soit le plus grand livre du XVIIIe siècle »; — quoique pourtant l'*Essai sur les mœurs*, et *la Nouvelle Héloïse*, et l'*Histoire naturelle*, dans des genres assez différents,

comme l'on voit, soient d'assez grands livres aussi, — mais, il faut bien l'avouer, le désordre y est extrême et la lecture en est laborieuse. Bodin, au XVIe siècle, dans sa *République*, est beaucoup plus prolixe; il est à peine plus confus. Qui donc a dit que l'intelligence de Montesquieu était en quelque sorte *fragmentaire*, peu capable d'ordre, et tout à fait inhabile à la composition? On pourrait ajouter, quelque sujet dont il s'empare, que comme il le creuse très profondément, ses conclusions vont en s'éloignant, en divergeant les unes des autres à mesure même qu'il leur donne cette forme arrêtée et définitive qui est la sienne. Il ne perd pas sa matière de vue; mais elle lui échappe d'elle-même, et les « mains paternelles », selon son expression, lui en tombent de découragement : *Bis patriæ cecidere manus*. Il y a trop de choses dans l'*Esprit des lois*, trop diverses, et un plan trop vaste.

Plus j'ai lu l'*Esprit des lois*, et moins j'en ai discerné le véritable objet. Les analyses que l'on en a données ne m'ont pas éclairé davantage, et elles n'ont pas non plus éclairé les autres, puisque, autant que j'ai consulté de critiques ou de commentateurs de l'*Esprit des lois*, autant en ai-je trouvé d'interprètes. L'*Essai sur les mœurs*, ou le *Discours sur l'histoire universelle*, voilà qui est clair, qui est lumineux, dont l'objet et l'idée générale, faciles à saisir, faciles à retenir, n'ont jamais fait hésiter personne. Il n'en est pas de même de l'*Esprit des lois*.

« Ceux qui auront quelques lumières, disait Montesquieu dans sa *Défense de l'Esprit des lois*, verront du premier coup d'œil que cet ouvrage a pour objet les lois, les coutumes et les divers usages des peuples de la terre. » C'est à peu près comme s'il nous disait que son ouvrage a pour objet toute la jurisprudence et toute la politique, toute l'histoire et toute la morale. Il se moque de nous, et sa définition n'est qu'une gasconnade. Mais la vérité, c'est que deux ou trois principaux objets se disputent, dans l'*Esprit des lois*, la pensée de Montesquieu; qu'incertain lui-même entre eux, il va sans cesse de l'un à l'autre, non sans plier à chaque pas sous l'amoncellement de ses notes; et qu'en vain il affecte la décision et la sécurité, il manque du point fixe qui devrait servir de repère à ses excursions, de but à ses démarches, et de centre à son livre.

Si nous en voulions croire Laboulaye, dans son édition, — et M. Zévort, qui l'a suivi de trop près, à mon sens, — l'*Esprit des lois* ne serait qu'une continuation des *Lettres persanes* : j'entends une satire politique habilement voilée, un pamphlet allusif dans le goût du *Prince Caniche* ou de *Paris en Amérique*. Partout donc où Montesquieu parle de *Despotisme*, c'est la Perse antique, la Turquie moderne ou la régence d'Alger qu'il faudrait entendre; lorsqu'il écrit *Démocratie*, ce serait tantôt Rome et tantôt l'Angleterre; et enfin et surtout ce qu'il dit de la *Monarchie*, il faudrait constamment le prendre de la France

du XVIIIe siècle, la France du régent et celle de Louis XV. Comme *les Caractères* et comme *le Diable boiteux*, l'*Esprit des lois* deviendrait ainsi ce qu'on appelle un « livre à clef; » et, moins absolu qu'autrefois en ce point, je n'en repousse pas tout à fait l'idée. Car l'interprétation n'a peut-être pas l'avantage, comme le croyait Laboulaye, de « rajeunir Montesquieu », — elle l'envieillirait plutôt, — mais elle peut servir à le justifier, entre autres critiques, de celles que l'on adresse à sa théorie des « principes » des trois gouvernements. S'il fait de la *Vertu* le principe des gouvernements démocratiques, et de l'*Honneur* celui des monarchiques, ce n'est pas qu'un démocrate ne puisse aimer l'*Honneur*, ou que la *Vertu* soit exilée nécessairement des monarchies, c'est tout simplement que l'*Honneur*, c'est-à-dire le sentiment de la dignité personnelle, était, en son temps, le principal ressort de la noblesse française, et la *Vertu*, c'est-à-dire l'amour des institutions politiques de l'Angleterre, le principe effectif de la puissance britannique. Admettons donc, sans difficulté, qu'il se soit glissé dans l'*Esprit des lois* plus d'une intention de satire, et que non-seulement une cour ou un parlement, mais plus d'un ministre et plus d'un traitant aient « posé » devant Montesquieu. Le brillant auteur des *Lettres persanes* pouvait-il, en effet, renoncer à ces allusions malignes où il excellait? Pour ne pas découvrir, jusque dans les matières les plus graves, un peu de ridicule, n'était-il pas d'ailleurs un obser-

vateur trop attentif; un artiste aussi trop complaisant à lui-même pour ne pas s'en amuser? Et enfin, s'il faut tout dire, dans les salons qu'il fréquentait, chez madame du Deffand ou chez madame Geoffrin, pourquoi voudrions-nous qu'il eût compromis sa réputation d'homme d'esprit?

Il convient seulement de ne rien exagérer; et, à ce propos, pour la rendre acceptable, M. Sorel a très bien montré qu'il fallait aussitôt et rigoureusement limiter cette interprétation. Les procédés de Montesquieu, dit-il excellemment, ou sa méthode, si l'on veut, sont ceux des classiques. Comme à La Bruyère dans ses caractères, comme à Bourdaloue dans ses sermons, comme à Molière dans ses comédies, les réalités prochaines ou présentes ne lui servent que d'une occasion pour étudier en elles quelque chose de plus général et de plus permanent qu'elles-mêmes. Il est possible que Tartufe ait quelques traits de M. de Roquette; que la cour, en tremblant, ait reconnu le maître lui-même dans le fameux *Sermon sur l'Impureté;* qu'on doive mettre des noms propres, ceux de Brancas ou de Lauzun, sous les portraits de La Bruyère. Mais La Bruyère, Bourdaloue et Molière se flattent bien d'y avoir aussi insinué quelques traits qui soient de tous les temps comme de tous les lieux; et c'est même pour cela que leurs comédies, que leurs portraits, et que leurs sermons survivent à tant d'autres. Montesquieu tout de même. Il a Rome et l'antiquité dans sa bibliothèque; il a la Turquie, la France et

l'Angleterre sous les yeux; mais il a aussi les *Relations* des voyageurs, il a la collection des *Lettres édifiantes*, il voit les lois se faire et se défaire, les institutions changer avec les mœurs; et de tout cela il a bien la prétention de tirer des conséquences, d'induire des principes qui soient vrais de l'avenir comme du présent et comme du passé, de dégager enfin des rapports fondés sur la « nature des choses », et qui participent de sa nécessité. Cette interprétation de l'*Esprit des lois*, plus large, plus conforme aussi, je crois, à la pensée de l'auteur, ne détruit pas la première : elle la limite, comme nous disions; mais en la limitant elle s'y ajoute; et il n'est pas douteux qu'en s'y ajoutant, la confusion du livre s'en augmente.

En voici cependant une troisième; et, d'après Vinet, qui se rencontre ici, par hasard, avec Auguste Comte, l'idée maîtresse de Montesquieu, l'objet propre de *l'Esprit des lois*, ce serait ce qu'ils appellent « l'histoire naturelle des lois ». Observateur désintéressé du spectacle des choses humaines, les phénomènes de l'histoire, aux yeux de Montesquieu, ne se distingueraient qu'en apparence de ceux de la nature, mais en réalité seraient soumis comme eux à des lois invariables. La détermination de ces lois, comme aussi celle des rapports qu'elles soutiennent entre elles, de leur corrélation et leur solidarité, de leurs connexions et de leurs dépendances, tel serait le but de l'ouvrage. Et, au fait, il l'a dit lui même : « J'ai

d'abord examiné les hommes, et j'ai cru que, dans cette infinie diversité de lois et de mœurs, ils n'étaient pas uniquement conduits par leurs fantaisies. J'ai posé les principes, et j'ai vu les cas particuliers s'y plier comme d'eux-mêmes, les histoires de toutes les nations n'en être que les suites, et chaque loi particulière liée à une autre loi ou dépendre d'une autre plus générale. » On oublie seulement que, s'il l'a dit, c'est dans une *Préface*, dont la question est de savoir si son livre a tenu les promesses. Tout ce que l'on peut dire avec vérité, c'est que Montesquieu a bien eu le pressentiment de cette histoire naturelle des lois, qu'il en a même esquissé, si l'on veut, quelques chapitres, dans sa théorie des climats, par exemple; mais le fait est qu'il ne l'a point écrite; et, dans l'état de la science de son temps, quand les matériaux ne lui eussent pas manqué pour en remplir le plan, c'eût encore été la décision d'esprit, le parti pris philosophique, et la sévérité de composition qu'il lui fallait pour le tracer seulement.

Est-ce tout? Non pas encore, et s'il y a dans l'*Esprit des lois* des traces de fatalisme, les intentions révolutionnaires ou réformatrices y abondent, et d'Alembert, dans son *Éloge de Montesquieu*, n'y a guère vu que cela. C'est une autre manière de comprendre et d'interpréter le livre. « Pour Montesquieu, l'homme est de tous les pays et de toutes les nations;.. il s'occupe moins... des lois qu'on a faites que de celles qu'on a dû faire,.. des lois d'un peuple particulier

que des lois de tous les peuples. » Et il est évident, quand il fait la théorie de la séparation des pouvoirs ou l'apologie de la constitution anglaise, comme quand il plaide contre l'esclavage, que Montesquieu ne croit point l'esclavage nécessaire, ni le régime parlementaire ou les lois protectrices de la liberté civile tellement liés au sol, au climat, à l'histoire de l'Angleterre qu'on ne les puisse transplanter sur le continent Si ce beau système a été trouvé dans les bois, c'est dans les villes qu'il se pratique, et si l'on le voulait, ce serait à Paris tout aussi bien qu'à Londres. Montesquieu n'étudie donc point les lois pour elles-mêmes, ni surtout pour elles seules, mais pour les leçons ou les exemples qu'on en peut tirer, et pour les applications prochaines, quand il les trouve bonnes, que l'on en pourrait faire à sa propre patrie. C'est un *publiciste*, comme on dit aujourd'hui; c'est un *citoyen*, comme on disait au XVIIIe siècle; il travaille pour le bien public, et non pas seulement, comme Buffon, pour la science. L'histoire naturelle des lois l'intéresse, mais son pays autant ou davantage, et le progrès, et l'humanité. Citons encore d'Alembert, et passons lui son emphase habituelle toutes les fois qu'il parle d'un collaborateur de l'*Encyclopédie* : « L'amour du bien public, le désir de voir les hommes heureux, se montrent de toutes parts dans l'*Esprit des lois*, et n'eût-il que ce mérite si rare et si précieux, il serait digne par cet endroit seul d'être la lecture des peuples et des rois. »

D'Alembert est un contemporain; et je ne puis me faire à l'idée que, pour entendre un livre, il soit indispensable de n'avoir pas vécu soi-même parmi les préoccupations qui l'ont dictée à son auteur.

Sans doute, on dira que toutes ces intentions, non seulement se touchent, mais s'entretiennent; et je répondrai que c'est justement quand les matières se touchent qu'il est nécessaire de les bien distinguer, quand elles s'entretiennent qu'il importerait de nous en faire voir le lien. C'est ce lien que je ne vois pas dans l'*Esprit des lois*, et je crains qu'il n'y soit point. Faute de cela, l'*Esprit des lois* n'est pas un grand livre; mais seulement l'idée, ou encore mieux les fragments d'un grand livre; il y fait constamment penser, il ne l'est pas lui-même, il ne l'a jamais été. *Stat magni nominis umbra :* c'est le souvenir d'un grand monument; mais,... le monument n'a jamais existé. On a quelquefois accusé de sa ruine, comme de celle de l'*Histoire naturelle* de Buffon, le progrès même de la science; mais on n' a pas fait attention que l'érudition moderne avait renouvelé de fond en comble aussi l'histoire romaine, et qu'en dépit d'elle cependant, les *Considérations* demeuraient toujours debout. C'est que les *Considérations* font un ensemble, et qu'à défaut d'une idée maîtresse, la chronologie toute seule y mettrait encore cette unité qu'on exige d'un livre. L'*Esprit des lois* est à peine un livre; ni chronologie ni pers-

pective, comme le dit M. Sorel; tout y est au même plan, s'y éclaire de la même lumière; ce n'est pas seulement l'unité qu'on y regrette, c'est encore la suite, c'est surtout l'ordre et la clarté.

Y seraient-ils peut-être, si Montesquieu, dont il faut bien dire que la décision ne laisse pas de cacher souvent une certaine timidité, avait pris parti dans la première question, et la plus importante, que soulevait le dessein, quel qu'il fût, de son *Esprit des lois?* C'est la question de la liberté. Dans une monarchie, s'il ne dépend que de nous de pratiquer les vertus républicaines, quelles sont ces connexions que l'on veut établir? et à quoi bon tant d'esprit pour démontrer que tout différera nécessairement dans l'état, selon que la puissance publique est aux mains de plusieurs ou d'un seul? Mais pourquoi nous indignerons-nous contre l'esclavage ou contre l'Inquisition, si les phénomènes historiques et sociaux sont *conditionnés* eux-mêmes par d'autres phénomènes, sur lesquels nous ne pouvons rien de plus que sur la révolution de la terre autour de son axe ou sur le refroidissement du soleil? On voit aisément que, si l'auteur de l'*Esprit des lois* avait résolu la question, une moitié de son livre tombait, pour ainsi dire, cessait d'être, n'avait plus de raison d'exister. Et ce que l'on voit peut-être mieux encore, c'est ce qu'il eût dû sacrifier de ses lectures et de ses observations, et qu'en le lui demandant on ne lui eût demandé rien de moins quede changer sa méthode de travail ou de

transformer sa nature même d'esprit. Moins libre en son plan, moins capricieux en sa diversité, plus clair et mieux ordonné, l'*Esprit des lois* serait sans doute un livre mieux fait, qui donnerait moins de prise à la critique, il serait moins de Montesquieu, si l'on peut ainsi dire, image ou portrait moins fidèle de son génie *fragmentaire*. Et puisque enfin sa manière de penser procède elle-même de l'originalité de sa manière d'écrire, il serait impie de souhaiter qu'au lieu de Montesquieu il se fut appelé... Goguet.

Ce qu'en effet toutes ces remarques ne sauraient faire, c'est que Montesquieu ne soit lui-même un très grand esprit, et son livre un livre *essentiel* dans l'histoire de la littérature française. Il marque d'abord une date, une époque même de la prose classique. Toutes ces considérations de droit public et de jurisprudence, toutes ces matières de politique et d'économie, la théorie des gouvernements comme celle du change, ou l'interprétation des lois civiles comme celle des lois pénales, enfouies jusque-là dans les livres savants et spéciaux des Bartole ou des Cujas, des Grotius ou des Puffendorf, des Domat ou des Pithou, l'*Esprit des lois*, pour la première fois, les faisait sortir de l'enceinte étroite des écoles, de l'ombre des bibliothèques, et, les mettant à la portée de tous, accroissait ainsi le domaine de la littérature de toute une vaste province de celui de l'érudition. C'est ce que Descartes, avec son *Discours de la*

méthode, avait fait pour la philosophie, Pascal, pour la théologie, dans ses *Lettres provinciales ;* et c'est ce que faisaient, vers le même temps que Montesquieu, Voltaire, pour l'histoire, dans son *Essai sur les mœurs*, et pour la science, Buffon, avec son *Histoire naturelle*. Les hommes du monde dans les salons, les femmes elles-mêmes à leur toilette, s'étonnèrent de se trouver si savantes en politique, si avancées dans ces problèmes qu'on leur avait jusqu'alors enveloppés de tant de mystère, et comme défendus par tant de barrières. L'étonnement devint de l'admiration en devenant du plaisir. Et c'était justice, puisque aussi bien cette bonne fortune n'est jamais échue qu'à de très grands écrivains. Elle exige, en effet, pour être méritée, deux qualités voisines du génie : un sentiment très sûr, très profond, des ressources d'une langue; et un tact très subtil du point d'avancement de l'intelligence publique. Montesquieu, dès les *Lettres persanes*, eut ce sentiment et ce tact : l'un lui dicta le choix de son sujet, l'autre lui procura les moyens de le traiter; et c'est ainsi que, par l'*Esprit des lois*, la politique et la jurisprudence entrèrent dans la littérature. Elles en sont depuis quelquefois sorties.

Le livre eut un autre mérite : ce fut de donner aux études historiques une direction nouvelle. Apologétique ou érudite avec les Bénédictins, polémique avec Bossuet, narrative avec Voltaire, l'histoire, avec

l'*Esprit des lois*, devient philosophique, en ce sens qu'elle fait désormais consister son principal objet dans la recherche des causes. Je n'examine point à ce propos si Montesquieu lui-même a réussi dans cette recherche des causes, ni s'il n'en a point sacrifié quelques-unes, et des plus effectives, à son goût personnel d'expliquer les événements par les plus lointaines ou les plus générales. La philosophie de l'*Esprit des lois* a quelquefois besoin d'être corrigée par la philosophie de l'*Essai sur les mœurs*. Si ce n'est point « la fortune qui domine le monde », on peut douter pourtant que « tous les accidents soient soumis à des causes » qui en déterminent la forme : « Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé. » Mais, ce qui est certain, c'est l'influence de Montesquieu sur tous les historiens qui l'ont suivi, et sur la manière même de considérer, d'étudier, et d'écrire l'histoire. C'est l'*Esprit des lois* qui a dégagé les historiens de la superstition des modèles antiques, en leur proposant une autre ambition que d'imiter de loin César ou Tite-Live. Ce que l'on n'avait pas clairement discerné dans les *Considérations*, quoique la méthode y fût déjà tout entière, on le vit à plein dans l'*Esprit des lois ;* et, « comme un ouvrage original en fait toujours construire cinq ou six cents autres », quand on l'eut vu, on ne l'oublia plus. Voltaire même, autant qu'il le pouvait, se mit à l'école de Montesquieu, les Anglais suivirent, et, de nos jours encore, chez Guizot, chez Tocqueville, chez

M. Taine enfin, rien ne serait plus facile que de retrouver l'influence de l'*Esprit des lois*. « Si nous devons reprendre en sous-œuvre l'édifice du maître, a dit quelque part M. Taine, *c'est seulement* parce que l'érudition accrue a mis en nos mains des matériaux plus solides et plus nombreux. » Et c'est peut-être bien aussi qu'en donnant aux idées de Montesquieu plus d'extension et de portée qu'elles n'en avaient dans sa pensée même, nous les avons un peu dénaturées, mais enfin, ce sont bien les siennes, et celles que l'on en a tirées, elles y étaient contenues, après tout, comme la conséquence l'est dans son principe.

Enfin, — et peut-être est-ce là, de tous les services qu'il a rendus, le plus considérable et le plus oublié, — à cette société du XVIIIe siècle, envahie par le doute et l'incrédulité, Montesquieu vint enseigner la grandeur et, par conséquent, le respect de l'institution sociale. Quelques épigrammes que l'auteur des *Lettres persanes* ait dirigées contre les institutions de son temps et de son pays, quelques libertés qu'il ait prises, trop souvent, et jusque dans *l'Esprit des Lois*, avec la morale, Montesquieu n'en considère pas moins la société comme la plus belle invention des hommes, si l'on peut ainsi dire, puisque aussi bien elle est la condition, le *lieu* et la garantie enfin de toutes les autres. C'est pour cela qu'il a écarté de son *Esprit des lois* toutes recherches scientifiques et toute spéculation métaphysique sur l'origine et la

formation des sociétés. Il lui suffit qu'elles soient. « Je n'ai jamais ouï parler du droit public, a-t-il dit dans ses *Lettres persanes*, que l'on n'ait commencé par rechercher soigneusement quelle est l'origine des sociétés, — ce qui me paraît ridicule. » Il a raison ; qu'importe l'origine, si le droit public ne commence lui-même qu'avec la société formée ? Ne serait-ce pas aussi pour cela qu'il n'a pas cru devoir discuter plus à fond le problème de la liberté ? Libres ou non, esclaves de la fortune ou artisans de nos destinées, toute société des hommes n'est-elle pas effectivement fondée sur l'hypothèse, ou, comme disent les philosophes, sur le *postulat* de la liberté ? Quelle est la loi pénale qui ne suppose la liberté de celui qu'elle frappe ? la loi civile qui ne dérive du consentement ou du vœu des parties ? la loi politique dont un accord fictif ou réel des volontés ne soit l'origine, le principe, et la sanction ?

Et c'est encore pour cela qu'en dépit de beaucoup d'erreurs, qu'il ne pouvait guère éviter, et d'un peu d'utopie, sans laquelle il ne serait pas tout à fait de son siècle, Montesquieu est si modéré, et au fond si peu révolutionnaire. « Il est quelquefois nécessaire, a-t-il encore dit, de changer certaines lois. Mais le cas est rare, et, lorsqu'il arrive, il n'y faut toucher que d'une main tremblante : on y doit observer tant de solennités, et apporter tant de précautions, que le peuple en conclue naturellement que les lois sont bien saintes, puisqu'il faut tant de formalités pour les

abroger. » Bossuet lui-même a-t-il mieux parlé de ce « quelque chose d'inviolable sans lequel la loi n'est pas tout à fait loi » ?

Il y a toutefois une différence entre l'auteur de la *Politique tirée de l'Écriture sainte* et celui de *l'Esprit des lois :* il y en a même plusieurs, mais je n'en retiens ici qu'une seule. Tandis que Bossuet fait de la religion le fondement mystique de l'institution sociale, c'est le respect de l'institution sociale dont on peut dire qu'il fait lui seul toute la morale, toute la philosophie, toute la religion de Montesquieu. Nous sommes nés pour la société, pour en exercer les devoirs, sans en attendre, en les exerçant, d'autre récompense que d'en avoir, chacun pour notre part, entretenu le culte. Ou encore, quand la société n'aurait d'autre objet qu'elle-même, non seulement nous serions tenus de toutes nos obligations envers elle, mais c'est alors qu'il faudrait nous y attacher plus étroitement que jamais. Et ce dernier trait, si je ne me trompe, en achevant de caractériser l'homme, achève aussi de mesurer l'influence et de préciser la portée de l'œuvre. C'est par là, en effet, qu'il a surtout agi, que le publiciste a conquis, qu'il a gardé longtemps la confiance et l'autorité que nous ne reconnaissons plus aux théologiens. C'est par là que son œuvre, si quelques parties en ont peut-être vieilli, n'a pas péri tout entière, que la vie continue toujours de circuler sous ses rides, que sa bienfaisante influence n'a pas cessé d'opérer sur ceux mêmes qui

l'ignorent. Et c'est par là, enfin, que Montesquieu, si Français cependant, et voire même un peu Gascon, est presque un plus grand homme encore dans l'histoire de la pensée européenne que dans celle de la littérature française.

1er août 1887.

SUR NAPOLÉON[1]

Depuis tantôt cinq ou six mois que l'on savait qu'un prince, neveu, cousin et fils d'empereurs ou de rois autrefois très puissants, s'était proposé de répondre au libelle, — ainsi qu'il l'appelle, — de M. Taine sur Napoléon, nous attendions sa réplique avec une impatience ou une curiosité que justifiaient également, bien qu'à des titres différents, la réputation de M. Taine d'abord, le nom glorieux de son contradicteur, la grandeur et enfin l'intérêt national du sujet.

Le livre vient de paraître ; et, si nous pouvons dire sans flatterie qu'il nous a révélé dans le prince un écrivain que nous n'y connaissions pas, c'est que nous devons ajouter aussitôt que, ni dans la forme ni dans le fond, le livre lui-même n'est ce qu'il pouvait

1. *Napoléon et ses détracteurs*, par le prince Napoléon. Paris, 1887 ; Calmann Lévy.

être. Le prince Napoléon ne voulait point écrire une « Vie de Napoléon » ; et on ne le lui demandait pas, car, aussi bien, et pour vingt raisons, l'eût-il voulu, il ne le pouvait pas. Mais, au Napoléon de M. Taine, puisqu'il le trouvait faux, et aussi peu conforme à la nature qu'à l'histoire, il pouvait, et nous nous attendions qu'il opposât le sien. En regard des « inventions d'un écrivain dont la passion avait faussé le jugement et obscurci la conscience », — ainsi s'exprime-t-il, — il pouvait rétablir, comme il le promettait dans son *Introduction*, « l'homme et son œuvre dans leur réalité vivante ». Et dans nos imaginations, où la manière dure et chagrine de M. Taine avait gravé les traits d'un Malatesta ou d'un Sforza moderne, il pouvait enfin substituer, lui, l'héritier du nom et des prétentions dynastiques, la figure du fondateur de la France contemporaine et du dieu même de la guerre. Malheureusement, au lieu de cela, c'est à M. Taine lui-même, c'est à sa méthode analytique, c'est aux témoins dont s'autorisait M. Taine que le prince Napoléon a cru devoir s'en prendre, comme un savant dans une académie, qui discuterait sur la valeur ou l'authenticité d'un texte, mais, de plus, avec une liberté de langage et une vivacité de plume qu'en toute autre occasion j'oserais qualifier d'outrageuse.

C'est en effet une condition malheureuse des princes, quand ils nous font l'honneur de discuter avec nous, qu'ils y soient tenus d'une modération,

d'une réserve, et d'une courtoisie plus grandes encore que les nôtres. On pensera donc unanimement qu'il ne convenait pas au prince Napoléon de traiter M. Taine d'un ton sur lequel M. Taine ne voudrait pas lui répondre, par respect même pour le grand nom qu'on l'accuse d'avoir *diffamé*. On pensera également qu'il ne lui convenait pas, en parlant de Miot de Mélito, par exemple, ou de tant d'autres serviteurs de l'empire, de paraître ignorer que les princes, eux aussi, demeurent les obligés de ceux qui les ont bien servis. Peut-être même pensera-t-on qu'il ne lui convenait pas, en discutant ou en contredisant les *Mémoires* de madame de Rémusat, d'oublier sous quels auspices les cendres de l'Empereur son oncle sont rentrées autrefois dans sa ville de Paris. Mais ce que l'on pensera surtout, c'est qu'il avait autre chose à faire que d'épiloguer sur des témoignages, et beaucoup mieux à dire, quelque chose de plus péremptoire, de plus démonstratif, — et de plus littéraire par surcroît, — que d'appeler M. Taine des noms d' « Entomologiste », de « Matérialiste », de « Pessimiste », de « Démolisseur », d' « Iconoclaste », et de « Déboulonneur ».

Non pas, sans doute, que M. Taine, et nous l'avons dit nous-même plus d'une fois, avec une entière liberté, s'il a toujours mis beaucoup de patience et de conscience dans la recherche de ses documents, ait toujours mis autant de critique et de discernement dans l'emploi qu'il en faisait. On ne s'explique pas

plus qu il se soit servi dans son *Napoléon* du témoignage de Bourrienne, par exemple, que naguère, dans sa *Révolution*, de celui de George Duval, ou encore, dans son *Ancien régime*, de celui du fameux Soulavie. Les documents de M. Taine, en général, ne lui servent point à établir son raisonnement; mais il commence par faire son siége; et alors il consulte sa bibliothèque, ou il se rend aux Archives, pour y trouver des documents qui corroborent ses raisonnements. Mais, après cela, il faut bien convenir que, pour en différer, la critique historique du prince Napoléon ne vaut pas beaucoup mieux que celle de M. Taine, que, pour l'être d'une autre manière et dans un autre sens, elle n'est pas plus impartiale ni moins passionnée; — et en voici la preuve.

Le prince Napoléon reproche à M. Taine d'avoir cité « huit fois » les *Mémoires* de Bourrienne, et, donnant cours à sa rancune, il en prend occasion pour déshonorer cruellement Bourrienne. A-t-il tort? a-t-il raison au fond? Je n'en sais rien, je n'en veux rien savoir, je n'ai pas besoin de le savoir, puisque je sais d'ailleurs que les *Mémoires* de Bourrienne sont à peine moins apocryphes que les *Souvenirs de la marquise de Créqui*, par exemple, ou que les *Mémoires de M. d'Artagnan*. Mais, si ces prétendus *Mémoires* ne sont pas effectivement de lui, que vient donc faire ici la personne de Bourrienne? et quand l'ancien secrétaire du premier consul, au

lieu du concussionnaire éhonté que le prince Napoléon s'attarde inutilement à nous peindre, serait le plus honnête homme du monde, en serait-il plus digne de confiance, étant donné qu'il n'a rien écrit? Il suffisait de dire que les *Mémoires de Bourrienne* sont de Villemarest, comme les *Souvenirs de la marquise de Crèqui* sont de Courchamps, et comme les *Mémoires de M. d'Artagnan* sont de Courtilz de Sandras.

Après Bourrienne, c'est madame de Rémusat que le prince Napoléon reproche à M. Taine de n'avoir pas citée moins de vingt et une fois, — il les a comptées, — et il se donne, à ce propos, le malicieux et naturel plaisir d'en appeler de madame de Rémusat, dans ses *Lettres*, à madame de Rémusat, dans ses *Mémoires*. Le tour est de bonne guerre, peut-être; mais, quoi! la question n'en a pas fait un pas. Car elle est de savoir si la vérité se trouve dans les *Lettres*, ou dans les *Mémoires* de madame de Rémusat? Et il se peut qu'elle soit dans les *Lettres*, mais il se peut aussi qu'elle soit dans les *Mémoires*. Quand madame de Rémusat écrivait ses *Lettres*, de 1802 à 1808, elle était encore sous le charme; quand elle a rédigé ses *Mémoires*, en 1818, elle n'y était plus; mais quelques sceptiques ne pourront-ils pas dire que c'est alors qu'elle a dû mieux voir, quand les écailles étaient tombées de ses yeux, quand le prestige n'opérait plus, quand le rêve impérial était évanoui? Que madame de Rémusat eût changé de

sentiments, on le savait, et après tout, c'était son droit : l'empereur avait bien changé de conduite! Mais ce qu'il faudrait voir, c'est en quel temps les sentiments de madame de Rémusat furent le plus conformes à la vérité, et c'est ce que le prince Napoléon a oublié de rechercher.

Quant aux *Mémoires* de Miot de Mélito, que le prince Napoléon a compté que M. Taine citait « quatorze fois », sa grande raison pour en repousser le témoignage et en contester la valeur, c'est, dit-il, que la publication en est due au gendre de l'auteur, M. de Fleischmann, « général allemand très hostile à Napoléon, et qui s'est peut-être laissé dominer par le souvenir de sa conduite en 1813 ». On a déjà répondu, voilà vingt ans, au prince Napoléon, que M. de Fleischmann affirmait n'avoir pas mis un mot de lui dans les *Mémoires* de son beau-père, et, qu'en tout cas il n'appartenait guère de soupçonner la parole d'un officier wurtembergeois au fils d'une princesse de Wurtemberg et d'un ancien roi de Westphalie. Mais, d'ailleurs, où, en quel endroit des *Mémoires*, le général de Fleischmann a-t-il montré son « hostilité » contre Napoléon? sur quelles preuves insinue-t-on qu'il s'est « peut-être » laissé dominer par le souvenir de sa conduite en 1813? quelle fut sa conduite en 1813, sinon « peut-être » celle d'un Allemand? et de quel droit enfin l'accuse-t-on ainsi de falsification de textes historiques? C'est ce que ne nous dit point le prince Napoléon. Et, ne

attendant qu'il l'ait dit, c'est ce qui nous permet d'accorder aux *Mémoires* de Miot de Mélito la même confiance qu'à tous ceux que le prince Napoléon veut que nous consultions : Bignon, Gaudin, La Valette, Champagny, Caulaincourt ; — et sans en excepter ceux mêmes de M. X.., dont je ne puis croire qu'il ignore l'auteur.

On pourrait ajouter que, ces *Mémoires* ou ces écrits, dont le prince a si longuement discuté, non par l'*autorité*, mais uniquement les *auteurs*, — ce qui est fort loin d'être la même chose, — ne sont pas les seuls dont M. Taine ait invoqué le témoignage ; qu'il y en a vingt autres, ceux de Rœderer et ceux de Mollien, ceux de Ségur et ceux de Champagny, qu'il y a la *Correspondance de Napoléon* et le *Mémorial de Saint-Hélène ;* que tous ces documents concordent en plus de points qu'on ne le laisse entendre avec les *Mémoires* de madame de Rémusat et de Miot de Mélito, avec ceux de M. de Metternich et les pamphlets de l'abbé de Pradt... Mais, plutôt, laissons de côté ces questions de critique historique, bonnes à remuer dans les écoles ou dans les académies, et venons au fond du sujet.

Le prince Napoléon trouve-t-il qu'en anatomisant la *structure mentale* du grand homme, et en nous décrivant cet esprit qui, « par sa compréhension et sa plénitude, déborda au-delà de toutes les proportions connues ou même croyables », M. Taine ait diminué l'idée qu'on doit s'en faire et outragé

la mémoire de Napoléon? Où trouve-t-il vraiment qu'en faisant de Napoléon, « pour la cohérence et la logique interne de son rêve, pour la profondeur de sa méditation, pour la grandeur sur humaine de ses conceptions », un frère posthume de Michel-Ange et de Dante, et, avec eux, « l'un des trois esprits souverains de la Renaissance italienne », M. Taine ait méconnu l'un des plus rares exemplaires qu'il y ait eu de l'homme? Car enfin c'est à peine si M. Thiers en a fait un plus magnifique éloge; le prince Napoléon lui-même, quelque bonne volonté qu'il en eût, n'a rien dit qui mette plus haut le fondateur de sa race; et si l'on veut des expressions plus fortes, ce n'est pas aux historiens, c'est aux poètes qu'il faut les demander, à Chateaubriand, à Lamartine, à Victor Hugo. Mais une autre comparaison paraît avoir surtout blessé le prince Napoléon, et si nous ne saurions, évidemment, lui refuser le droit de s'en blesser, nous avons toutefois, nous, celui de n'y voir que ce que M. Taine y a mis.

« Extraordinaire et supérieur, disait donc M. Taine, fait pour le commandement et la conquête, singulier et d'espèce unique, il faut remonter pour le comprendre jusqu'aux Castruccio Castracani, aux Braccio de Mantoue, aux Piccinino, aux Malatesta de Rimini, aux Sforza de Milan. » Et la comparaison n'était point de lui, mais de Stendhal, — au commencement de son *Histoire de la peinture en Italie*, — et Stendhal est un contemporain que ses

fonctions, si je ne me trompe, ont plus d'une fois approché de l'Empereur. Veut-on faire là-dessus que les Bonaparte ne soient pas d'origine italienne? ou qu'il soit défendu d'étudier Napoléon dans ses origines? et de rechercher les commencements de son caractère dans celui de ses ancêtres? Le prince Napoléon n'y consentirait pas un instant, lui, qui nous a si bien montré tout ce que l'Empereur tenait de sa mère : « les traits de son visage, ses instincts religieux, sa résolution, ce calme d'âme dans les plus grands périls. » Et qu'est-ce qu'une telle comparaison enfin, résumant et illustrant une semblable recherche, peut avoir de blessant, lorsque l'on pense, comme M. Taine, et qu'on le dit, qu'en aucun temps ni en aucun pays « la plante humaine » n'a été plus forte ou plus belle, n'a poussé de plus vigoureuses ramures ou étendu de plus riches frondaisons, que dans l'Italie de Michel-Ange et de César Borgia, de Jules II et de Machiavel?

On peut ne pas aimer ce genre de comparaisons; on peut craindre, — et nous le craignons, — qu'elles n'embrouillent, en le compliquant de tout un appareil de lectures et d'érudition, ce qu'elles ont l'air d'expliquer. On peut ajouter qu'en général, comme Saint-Just est plus connu que « le calife Hakem », de même Napoléon l'est mieux que Castruccio Castracani. On ne peut pas dire que la comparaison rabaisse Napoléon, encore moins qu'elle lui soit injurieuse; et, si elle n'explique pas, elle éclaire du

moins certains côtés douteux ou obscurs de son génie.

Que manque-t-il donc au Napoléon de M. Taine? Évidemment, c'est ce que je ne saurais avoir la prétention de dire en quelques lignes, puisque le prince Napoléon, dans tout un livre, ne l'a pas pu. Je pense, toutefois, qu'il lui manque d'abord d'avoir été peint par une autre main que celle de M. Taine, et surtout dans un autre livre que les *Origines de la France contemporaine*. J'entends par là, qu'à mesure que M. Taine avançait dans ce grand ouvrage, la première violence de son style l'y engageait lui-même, de volume en volume, à de nouvelles violences. Ayant tracé de l'*Ancien régime* le tableau que l'on sait, — et dont il est bon, en passant, de noter que le prince Napoléon continue de trouver les exagérations parfaitement légitimes, — M. Taine, sans manquer à la plus simple équité, ne pouvait pas se montrer plus indulgent aux crimes de la révolution qu'aux sottises de la monarchie. Mais, après avoir peint la *Révolution* de la manière trop forte, et avec les couleurs crues et voyantes qu'il y avait employées, comment, sans rompre l'unité de son œuvre, eût-il pu nous représenter l'empire et l'empereur avec des traits plus adoucis et sous un jour plus favorable?

C'est pourquoi, si l'on veut avoir sa vraie pensée, il faut, en le lisant, commencer par rabattre la moitié des choses qu'il dit, ou de la manière dont il les dit. Supposé qu'il traitât Louis XV d'H[illegible], cela

signifierait seulement que le royal amant de la Pompadour et de la Du Barry n'a pas respecté la foi conjugale. Pareillement, en qualifiant naguère Danton de Cartouche et de Mandrin, M. Taine ne voulait parler que d'une certaine énergie dans le mal dont ces bandits fameux avaient fait preuve. Et pareillement aujourd'hui, quand il compare Napoléon à César Borgia, comptez que ce Borgia-là n'est dans sa pensée ni le ruffian, ni l'assassin, ni l'empoisonneur de la légende, mais le type accompli du prince de Machiavel, et de ce que les Italiens de la renaissance appelaient du nom étrangement appliqué de *Virtu*. Par malheur, il n'en est pas moins vrai que si ces gros mots, pour M. Taine, et à mesure qu'il en abusait, ont perdu de leur force, ils l'ont conservée tout entière dans la langue usuelle; qu'avec de pareils procédés, ce que l'on veut ou ce que l'on croit peindre, il nous paraît, à nous, lecteurs, qu'on le déforme; et que le *Napoléon* de M. Taine, après sa *Révolution*, et après son *Ancien régime*, en est un nouvel et non moins mémorable exemple.

C'est au surplus une idée chère à M. Taine, que le commencement de l'art consisterait, — et la formule est de lui, — « dans une altération systématique des rapports réels des choses »; et c'est encore par là que son Napoléon se distingue si profondément de la nature et de la vérité. M. Taine n'appuie que sur de certains caractères, auxquels il subordonne tous les autres d'une telle manière qu'ils en deviennent

imperceptibles. Par là, en la supprimant, il se tire de la principale difficulté du portrait historique : c'est de remettre à leur juste place, dans une physionomie, les mille et une contradictions qui en font l'originalité. Tout est plus simple, mais tout est moins vrai; tout est plus un, mais tout est moins réel; tout est plus *fort* enfin, mais tout est moins humain.

Où est, par exemple, dans son Napoléon, le donneur de batailles, l'homme né pour la guerre, le plus grand capitaine qui fut peut-être jamais, dont l'esprit n'était jamais plus lucide qu'au milieu des combats, l'imagination plus prompte, et l'invention plus féconde? Où est-il, ce vainqueur, dont les souvenirs de gloire, après avoir anéanti celui de ses propres défaites, nous servent encore aujourd'hui de consolation dans les nôtres? Où est encore ce charmeur, dont toute la France a subi quinze ans la séduction fascinatrice, débris de l'ancien régime et survivants de la Convention, les femmes de sa cour et les grenadiers de sa garde, l'archiduchesse Marie-Louise et le tsar Alexandre? Mais où est encore ce génie puissamment organisateur, dont la main a seule affermi sur ses fondements l'édifice social à l'abri duquel nous vivons toujours?

Oui, je le sais bien, tous ces traits, M. Taine les a indiqués, çà et là, d'un ou deux mots, pour n'y plus revenir, comme il avait fait des services rendus par la Constituante. Mais, par malheur, ils ne

frappent pas la vue; pour les trouver, il faut les chercher; et parce qu'ils sont ainsi repoussés ou noyés dans l'ombre, les autres en prennent un relief, un éclat, une importance démesurés. Des anecdotes à la Stendhal, une historiette, le récit d'une scène de cour, le dîner d'Alexandrie, le coup de pied de Volney, deviennent des événements considérables, qui ont l'air, aux yeux de M. Taine, de contrepeser Arcole ou le *Code civil*. Ou plutôt, ils font plus que de les contrepeser, puisque effectivement ils tiennent plus de place, et qu'ils font un plus grand étalage dans une *Étude* sur Napoléon.

Et il manque encore au Napoléon de M. Taine d'avoir vécu, si je puis ainsi dire, et, comme les autres hommes, d'être situé dans le temps et de s'y être développé. « Napoléon n'est point fait d'une seule pièce. Son caractère s'empreint des idées qu'il reçoit et du milieu dans lequel il vit; son génie natif s'adapte aux circonstances qui le favorisent; il grandit avec sa fortune... Vouloir le juger en bloc, apprécier son caractère en superposant, par un perpétuel anachronisme, ses opinions et ses actes aux diverses époques de sa vie, c'est méconnaître la réalité et c'est fausser l'histoire. » Si les princes pouvaient être sensibles à cette gloriole, je dirais volontiers que l'on ne saurait mieux dire, et le prince Napoléon, dans tout son livre, n'a certainement rien écrit de plus juste ni de plus décisif.

Tout ce qu'il est en effet, le Napoléon de M. Taine

l'est d'abord, il l'est constamment, il l'est toujours, et toujours le même. C'est en vain que, de Brienne à Waterloo, écolier, lieutenant d'artillerie, général d'armée, consul, empereur, il a vécu plusieurs existences d'homme, et c'est en vain que de l'une à l'autre des deux îles, de la Corse à Sainte-Hélène, ayant traversé tous les milieux, nul peut-être n'a vu plus de choses ni manié plus d'hommes; M. Taine, pour le mieux étudier, l'immobilise sur sa table, il l'abstrait de l'espace et du temps, il le ramasse tout entier comme en un point indivisible, et d'un être humain, réel et vivant, il finit par le transformer, si l'on peut ainsi dire, en une proposition ou en un théorème de psychologie physiologique. Mais je suis étonné qu'ayant tant fait jadis pour assimiler ou réduire la critique et l'histoire à l'histoire naturelle, et n'écrivant encore aujourd'hui que « pour les amateurs de zoologie morale et les naturalistes de l'esprit », M. Taine, dans son *Napoléon* comme dans sa *Révolution*, ait semblé faire si peu de cas de l'évolution, et qu'après Darwin et Hæckel il en demeure toujours à Geoffroy Saint-Hilaire et Cuvier. Car ici, par malheur, la conséquence en est que sa Révolution et son Napoléon, fussent-ils vrais à tous autres égards, seraient encore faux, pour n'être pas *successifs*. Ce que Napoléon pouvait être à seize ans, il ne l'était plus à trente ou quarante ans; mais, consul ou empereur, il était devenu ce que n'était point l'écolier de Brienne; et, pour montrer d'un seul mot l'im-

portance de la distinction, le Corse était devenu Français.

Ce n'est certes pas nous qui refuserons d'admettre avec M. Taine que nos rois « se sentaient chargés d'une vie plus longue et plus grande que leur propre vie »; qu'ils « regardaient au delà d'eux-mêmes aussi loin que leur vue pouvait porter »; qu'en dehors d'eux « il y avait pour eux une chose réelle solide et d'importance supérieure, à savoir l'État ». Nous ajouterons même qu'ils ne le sentaient jamais si bien, tout au rebours de ce que l'on croit, que lorsqu'ils identifiaient, comme Henri IV ou comme Louis XIV, cette « chose réelle » avec eux. Mais, ils l'eussent voulu, qu'ils n'eussent pas pu s'en détacher, et Napoléon, devenu chef d'État, ne l'a pas pu ni voulu plus qu'eux. S'il était Corse encore à Brienne, un étranger parmi ses camarades, et, dans la confusion révolutionnaire, à Toulon, à l'armée d'Italie, jusqu'en Égypte peut-être, s'il n'était « qu'un officier de fortune, qui ne songe qu'à son avancement », il est devenu Français en même temps que la France devenait sienne, et son ambition a fini par se confondre avec un intérêt ultérieur et supérieur à elle-même, comme son amour-propre et son orgueil avec la gloire de sa seconde patrie. Ni le sentiment populaire, ni l'histoire ne s'y étaient mépris, ni surtout l'étranger, l'Anglais ou l'Allemand, juge encore plus sûr de ce qu'un homme a fait pour la France, parce qu'il le mesure à la diminution de pouvoir que lui-même

en a ressentie dans sa gloire. Et comme l'étranger, comme l'histoire, comme le sentiment populaire, M. Taine aussi l'aurait vu, si, moins préoccupé de retrouver dans Napoléon ses Piccino et ses Malatesta, « aventuriers militaires, usurpateurs et fondateurs d'états viagers », il eût seulement distingué les époques avec plus d'exactitude, et, — puisqu'il faisait de l'histoire, — s'il eût un peu plus respecté la chronologie.

Faut-il aller plus loin? et, avec le prince Napoléon, faut-il aussi lui reprocher d'avoir méconnu le génie pacifique de l'empereur? Voilà bien au moins la découverte la plus étrange, — plus singulière elle toute seule que toutes celles de M. Taine, — et nous aurons besoin d'un peu de temps pour nous y faire. « La paix en 1805, dit le prince Napoléon, la paix en 1807, la paix en 1809, la paix en 1812, la paix en 1813, qui donc la désire plus que lui? » Qui? mais ses ennemis d'abord, puis ses peuples ensuite, et enfin ses maréchaux, — pour ne rien dire de ses frères. On « accepte » la paix quand on est chef d'empire; et on la propose au besoin, pour mieux se préparer à de nouvelles guerres. On ne la « désire » pas, quand on respire dans les combats comme dans son élément naturel. La guerre, qui fut pour de très grands peuples une industrie nationale, était pour un Napoléon le jeu normal et le fonctionnement naturel de son activité. Comment, d'ailleurs, en le dépouillant de « cette gigantesque ambition », et de « cette

soif de domination », dont la passion de la guerre était la cause bien plus que l'effet, le prince Napoléon ne s'est-il pas aperçu qu'il ôtait à son oncle les raisons même de vivre? Et comment n'a-t-il pas vu qu'à nous, qui ne sommes pas tellement dégénérés de nos pères, ce qu'il enlevait en même temps, c'était la raison des honneurs ou du culte national que nous rendons encore à la mémoire de Napoléon? Car les hommes sont ainsi faits, que ce que nous aimons en ces victoires dont le prince évoque le nom glorieux, Arcole, Rivoli, Marengo, Austerlitz, Iéna, Friedland, Burgos, Espinosa, Somo-Sierra, c'est le témoignage de notre ambition conquérante et des sacrifices que nous avons été capables de lui faire; ce sont ces syllabes étrangères dont le son caresse notre orgueil en flattant nos oreilles; c'est l'impérissable écho du bruit dont nos armes ont autrefois rempli et étonné le monde. — Mais le prince Napoléon le sait bien; seulement il avait ses raisons pour faire comme s'il l'ignorait; et c'est ici que son livre, dans le seul chapitre qui semblât répondre d'abord à ce que l'on attendait de lui, tourne court, et s'achève piteusement en manifeste..

Il ne nous appartient pas de le suivre sur ce terrain. Mais quand il s'efforce de confondre la cause de Napoléon avec la cause de la révolution même et de la France contemporaine, nous pouvons faire, au point de vue de l'histoire, deux remarques de quelque importance. La première, c'est que, les opinions de

M. Taine sur la révolution étant assez connues, vu qu'elles ont fait assez de bruit, on ne fait rien contre M. Taine, ou plutôt on fait pour lui, quand on confond la cause de l'empire et de l'empereur avec celle de de la révolution. Si M. Taine, selon le mot célèbre, n'a voulu voir dans Napoléon qu'un « Robespierre à cheval », ce n'est pas, comme fait le prince, en mettant ce Robespierre à pied, qu'on lui rendra M. Taine plus indulgent ou plus équitable. Ou, en d'autres termes, puisque la révolution, toujours d'après M. Taine, n'a causé que des maux à la France, quelle reconnaissance veut-on que M. Taine ait pour l'homme qui, d'inflammatoires qu'ils étaient, les auraient rendus chroniques, c'est-à-dire incurables ? Et, d'autant que l'on prouvera qu'en organisant ce désordre, Napoléon a seul eu la puissance de le faire durer, n'est-ce pas ainsi dans le sens même de M. Taine que l'on abondera?

Quant à la question maintenant de savoir en quelle mesure, et jusqu'à quel point M. Taine a tort ou raison dans son paradoxe, il convient peut-être d'attendre, et ce n'est pas sur un fragment de son livre que nous pouvons en décider. Sans doute, pour le moment, à nos yeux comme aux yeux de la plupart des Français, c'est de Napoléon que date la société contemporaine, et, si nous voulions faire une longue énumération de tout ce qu'elle lui doit d'institutions durables, nous le pourrions aussi bien qu'un autre. Nous tiendrions seulement à rappeler que, d'un

grand nombre d'elles, Napoléon n'est pas l'unique auteur, mais le plus récent organisateur, et que l'ancien régime, ainsi que la révolution, ne laissent pas d'y avoir une large part à revendiquer. C'est à la Constituante qu'il faut faire honneur, si l'on pense qu'il y en ait lieu, de la description administrative du sol national, et, conséquemment, de l'organisation à laquelle plus tard ce tracé même a servi de cadre. C'est à la Convention, on le sait, qu'il faut faire honneur d'avoir posé les principes et fixé les grandes lignes du *Code civil*, et les Berlier, les Thibaudeau, les Merlin, les Treilhard, les Cambacérès, avant d'être tribuns ou conseillers d'État, ont commencé par être autant de conventionnels. On sait moins que le *Code de procédure* contient encore aujourd'hui la substance de l'*Ordonnance de* 1670, et qu'il n'est pas jusqu'à la législation abhorrée de la Ferme dont les dispositions techniques ne régissent toujours notre matière des contributions indirectes. L'empire n'a pas tout fait, tout tiré du néant, et l'empereur, comme il avait trop de sens pratique et politique pour essayer de remonter le cours de la révolution, portait aussi trop haut le sentiment de la solidarité française pour ne pas utiliser tout ce que l'ancien régime, en tombant, léguait au nouveau. Ce sont deux choses dont la première fait un peu défaut à M. Taine, et la seconde au prince Napoléon. Mais, après tout cela, ce qu'il s'agit de savoir, c'est ce que ce nouveau régime contient lui-même en soi d'élé-

ments de durée; c'est là question que s'est posée M. Taine; et c'est la réponse que nous devons attendre de son dernier volume.

Il disait, en effet, dans son *Étude* sur Napoléon, et c'en étaient même les dernières lignes ou la conclusion : « Telle est l'œuvre de Napoléon : dans sa bâtisse européenne comme dans sa bâtisse française, l'égoïsme souverain a introduit un vice de construction. Dès les premiers jours, ce vice fondamental est manifeste dans l'édifice européen, et il y produit, au bout de quinze ans, l'effondrement brusque : dans l'édifice français, il est aussi grave, quoique moins visible; on ne le démêlera qu'au bout d'un demi-siècle ou même d'un siècle entier, mais ses effets graduels et lents ne seront pas moins pernicieux et ne sont pas moins sûrs. »

Cela veut dire que M. Taine, dans le dernier volume de ses *Origines*, s'engage à nous montrer, dans la société que nous sommes aujourd'hui, les effets inaperçus de ce vice fondamental. Et, en vérité, l'histoire de l'empire ou celle de la révolution sont-elles donc si complètement faites et parfaites, que M. Taine, avec sa ténacité d'observation et sa lenteur puissante, n'y puisse rien découvrir, rien ajouter ou changer à ce que nous en savons? Ou, d'autre part, la France contemporaine est-elle si sûre de son lendemain, les sociétés modernes tellement confiantes en leur propre durée, que l'on ne puisse pas se demander si les institutions qui les soutiennent depuis quatre vingts ans

ne vont pas s'usant, craquant, et s'effondrant lentement tous les jours. Dans un précédent volume, celui qu'il a intitulé *le Gouvernement révolutionnaire*, ce que M. Taine a dit du *Programme jacobin*, de ses lacunes, de ses vices, et de ses chimères, il ne l'aurait pas dit, comme on l'a vu depuis, s'il n'avait eu lui-même son programme plus pratique, plus honnête, et plus complet à y opposer. De même, s'il a parlé comme l'on sait de l'œuvre de Napoléon, c'est qu'il se forme une certaine idée de ce qu'elle eût pu ou de ce qu'elle eût dû être, et, dans le dernier volume dont cette *Étude* n'est qu'un fragment, il nous dira ce que le Consulat et l'Empire, au lieu de ce qu'ils en ont fait, pouvaient faire de la France du XIXe siècle.

Alors, et alors seulement, nous pourrons juger M. Taine à son tour. Car, et c'est ici que l'on n'est pas toujours juste envers lui, ce n'est pas, lui non plus, une *Vie de Napoléon*, ni une *Histoire de la révolution*, ni une *Histoire de l'ancien régime*, que M. Taine s'est proposé d'écrire; mais ce sont les *Origines de la France contemporaine* qu'il a voulu démêler dans l'histoire; et tout le reste n'est que les prémisses ou la préparation de cette conclusion. On ne saurait donc juger ses conclusions avant de les connaître, mais on ne saurait surtout l'enfermer, en quelque sorte malgré lui, dans ses prémisses. Il y a toute une part encore des jugements de M. Taine sur l'ancien régime, sur la révolution, et sur Napoléon,

non pas obscure, mais douteuse pourtant et relative, qui ne deviendra définitive et absolue qu'avec la dernière page du dernier volume de ce grand ouvrage.

On a seulement le droit de trouver que quatre ou cinq gros volumes font peut-être un bien gros appareil pour quelques pages de conclusion, et, sans insister autrement là-dessus, on peut penser, à un autre point de vue, que M. Taine, dans la mesure où il a traité Napoléon, la révolution, et l'ancien régime en eux-mêmes, a manqué de modération et d'impartialité. Car l'impartialité ne consiste pas, comme le semble croire M. Taine, quand on parle de l'ancien régime, à démontrer pourquoi la révolution était inévitable, et, quand on parle de la révolution, à démontrer comment on pouvait tout de même l'éviter. Elle ne consiste pas non plus, s'il est question de Louis XIV, à faire voir que la « vie de cour et de salons », en énervant l'ancienne France, l'a conduite insensiblement, par un chemin de fleurs, jusqu'aux abîmes; et, s'il est question de Napoléon, à lui reprocher d'avoir rejeté loin de lui cette « charte du savoir-vivre », et ce « code des bienséances », et « le plus intime vêtement de la nudité humaine»; et détruit ainsi « l'œuvre suprême de la civilisation ». Mais elle consiste peut-être, selon le mot d'un grand historien, à ne jamais oublier que les hommes extraordinaires, placés par la fortune dans des circonstances extraordinaires, ont droit à une mesure d'in-

dulgence extraordinaire. Elle consiste aussi à se rendre compte qu'en histoire comme ailleurs, il y a des valeurs qui se compensent ou qui s'équivalent, et non pas, assurément,

Qu'un pourceau secouru pèse un monde égorgé,

mais qu'un peu de domination paie un peu de servitude, un peu d'honneur beaucoup de misère, et un peu de gloire des flots de sang. Et elle consiste enfin, quoique « le bon historien ne doive être d'aucun temps ni d'aucun pays », à se rappeler qu'après tout, Louis XIV et Mirabeau, la Convention et Napoléon, tout cela, c'est ensemble la France, et que la France n'est même que cela. Voyez cependant la justice immanente et l'ironie intérieure des choses! Cette notion banale et vulgaire de l'impartialité, — à laquelle j'avoue qu'il est aussi difficile de se conformer qu'il est facile de la définir, — pour l'avoir oubliée, le plus froid de nos historiens, et celui qui s'est le plus piqué de science et de philosophie, en a paru, et en est devenu, sans le vouloir, le plus passionné.

Mais au moins ne voudrais-je pas terminer sans louer son courage, et, quand il a cru tenir la vérité, la tranquille et sereine audace avec laquelle il l'a toujours dite. Moins courageux ou plus habile, M. Taine, comme tous les historiens de l'ancien régime, de la révolution et de l'empire, pouvait s'ai-

der et s'appuyer d'une partie de l'opinion contre la colère et l'indignation des deux autres. Il ne l'a pas fait. Après s'être aliéné, — s'il en survit du moins quelqu'un, — les partisans de l'ancien régime, il n'a pas voulu flatter l'opinion révolutionnaire, et voici qu'après en avoir essuyé les fureurs, c'est à celles des bonapartistes qu'il ne craint pas de se dévouer aujourd'hui. S'il est encore permis de parler comme l'on pense, et de ne vouloir dépendre que de soi-même, sachons-lui en donc gré, comme d'une preuve ou d'un exemple de désintéressement, assez rare en tout temps, mais surtout de nos jours. Donnons-lui l'éloge, qui n'est pas médiocre, d'avoir toujours mis la sincérité de ses convictions et l'amour de *sa* vérité au-dessus des approbations populaires, du succès même, et plus d'une fois, peut-être, au-dessus de ses propres inclinations. Et, moins obstinés dans nos préjugés historiques, ajoutons enfin que, dans son *Napoléon*, comme dans sa *Révolution*, comme dans son *Ancien régime*, parmi les erreurs, il y a bien des vérités mêlées, des vérités fortes et neuves, et des vérités contre lesquelles on ne prévaudra pas.

Car j'admire l'air dont ses contradicteurs, et en particulier le prince Napoléon, veulent bien lui dire qu'il n'a pas ce qu'il faut pour parler de Napoléon ou de la révolution. Mais qui est-ce qui a ce qu'il faut, alors, pour juger de Napoléon? Frédéric ou Catherine, peut-être, ainsi que le demandait Napoleon lui-même, « ses pairs », ou, en d'autres termes,

ceux qui, nés comme lui pour la guerre et le commandement, ne peuvent que s'admirer eux-mêmes, se justifier, et se glorifier en lui? Et qui est-ce qui jugera de la révolution? Danton sans doute ou Robespierre, c'est-à-dire ceux qui furent la révolution même? Non; ce qui les jugera, c'est l'opinion moyenne; et ce qui fera, ce qui modifiera, ce qui corrigera l'opinion moyenne, ce seront les historiens; et parmi les historiens de ce temps, quoi qu'en ait le prince Napoléon, ce sera M. Taine, pour une large part. Il était bon, d'ailleurs, que le prince Napoléon, avec l'autorité qui lui appartient, essayât de montrer ce qui manquait au Napoléon de M. Taine. On a vu qu'en plus d'un point il l'avait fait avec force, mais en plus d'un point aussi avec moins de succès que de talent. Différent en ceci du Napoléon de M. Taine, le sien ressemble beaucoup à celui que nous connaissons tous. Mais ce n'est pas à dire qu'il soit le vrai; et, s'il y a quelques raisons, — dont nous avons tâché d'indiquer les principales, — pour que le Napoléon de M. Taine ne soit pas conforme à l'exacte vérité, il y en a quelques-unes aussi pour qu'un esprit de la probité, de la vigueur et de l'éclat de celui de M. Taine, ne se soit pas inutilement appliqué à nous donner un nouveau portrait de cet homme extraordinaire.

1er octobre 1887.

LA PHILOSOPHIE DE SCHOPENHAUER

Un amateur de philosophie, M. J.-A. Cantacuzène, à qui nous étions déjà redevables d'une traduction de *la Quadruple racine du principe de raison suffisante* et des *Aphorismes sur la sagesse dans la vie*, vient de publier à Leipsig, Paris et Bucharest, la première traduction française du *Monde comme volonté et comme représentation*. C'est le titre, personne aujourd'hui ne l'ignore, du grand ouvrage de Schopenhauer, l'ouvrage capital, — son *Discours de la méthode*, son *Éthique* à la fois et sa *Critique de la raison pure*, — le livre unique, dont ses autres écrits ne sont à vrai dire que le complément, le commentaire, ou le développement. L'occasion est donc favorable à reparler du philosophe. Puisqu'il se pourrait bien que Schopenhauer fût un jour, avec Darwin, l'homme dont les idées auront exercé sur cette fin de siècle la plus profonde influence, nous ne

saurions d'ailleurs être trop curieux de le bien connaître. Et, d'une manière générale, — c'est-à-dire en faisant les exceptions qu'il faut faire, — on l'a traité si légèrement en France que nous lui devons au moins quelque réparation.

C'est surtout comme pessimiste que Schopenhauer est connu parmi nous, c'est comme pessimiste que ses disciples le suivent ou que ses adversaires le combattent, et c'est au pessimisme que l'on croit adresser les coups que l'on lui porte. Cependant je ne parlerai ni principalement ni d'abord du pessimisme de Schopenhauer, et cela pour plusieurs raisons, dont voici les plus fortes.

En premier lieu, si Schopenhauer est un pessimiste, et un pessimiste sincère, il n'est ni le premier, ni le plus original, par conséquent, ni même le plus éloquent. Quelques accents qu'il ait trouvés pour maudire l'existence, de quelques traits forts et profonds qu'il ait marqué « les douleurs du monde » ou « la misère de l'homme », Leopardi, dans ce siècle même, Swift au XVIIIe, ou Pascal avant eux, sans remonter plus haut dans l'histoire, en ont trouvé bien d'autres que Schopenhauer. Et, ni dans *le Monde comme volonté et comme représentation*, ni dans les *Parerga et Paralipomema*, je ne vois rien, ou peu de chose, pour la sincérité de la plainte ou l'amertume de la dérision, pour la violence de l'invective ou l'âpreté de l'ironie, qui soit comparable à telles pages des *Voyages de Gulliver* ou à certains fragments des *Pensées*. En second lieu,

je n'admets pas, comme le veulent pour lui ses disciples, comme il en a lui-même plusieurs fois affecté la prétention, que Schopenhauer ait le premier systématisé le pessimisme, et encore bien moins qu'il lui ait donné ce que l'on appelle une base métaphysique. Dirai-je que son pessimisme est extérieur ou excentrique à sa métaphysique? trop facile à en détacher? entièrement et absolument indépendant de son système? On peut prouver du moins qu'il n'en fait pas partie constitutive. J'ajoute que, si peut-être, avant qu'on eût tracé de cercle, tous les rayons étaient égaux, avant qu'il y eût des hommes, il ne pouvait y avoir de jugement sur la vie. Elle n'était ni mauvaise ni bonne, elle *n'était* pas. Et ceci revient à dire que le pessimisme ne saurait avoir de base métaphysique, n'étant et ne pouvant être qu'une jugement sur la vie. Enfin, puisque l'on s'autorise du pessimisme de Schopenhauer pour refuser d'étudier de plus près son système, je tiens à montrer que son originalité véritable et durable est ailleurs. En même temps qu'un pessimiste, Schopenhauer est autre chose; son pessimisme, en servant sa fortune, a masqué sa valeur; et c'est pourquoi je ne prendrai point Schopenhauer par son pessimisme.

Ce que j'aime d'abord de sa philosophie, c'en est ce qu'il appelait lui-même le caractère *expérimental*. On dirait *réaliste*, et on dirait mieux, si ce malheureux mot, en philosophie comme ailleurs, ne prêtait trop à l'équivoque. Le système de Schopen-

hauer, en un certain sens, et par comparaison à ces « magnifiques palais d'idées » qu'aimait à construire l'ancienne métaphysique, est à peine un système : il est fait des morceaux, des débris de vingt autres ; on en donnerait volontiers le texte proprement dit ou le corps pour les *Appendices* et les *Compléments* ; mais il est avant tout et surtout d'un observateur des mœurs et de la vie.

La métaphysique s'égarait dans les espaces. Elle agitait avec Hegel des questions qui paraîtront un jour aussi ridicules à nos descendants que les problèmes accoutumés de l'ancienne scolastique : « *Utrum* la froidure hibernale des Antipodes, passant en ligne orthogonale par l'homogénée solidité du centre, pourrait, par une douce antipéristasie, échauffer la superficielle connexité de nos talons. » Elle faisait sa joie, son honneur et son orgueil de l'inutilité de ses spéculations. C'est le principe de la haine de Schopenhauer pour Hegel et l'hégélianisme, c'est le secret de ses invectives outrageuses contre les professeurs de philosophie. Considérant donc que la raison, dans sa marche, a constamment besoin d'être contrôlée par l'intuition, la dialectique par l'expérience ; qu'il est naturel à l'homme, étant homme, en toute occasion, de « tout rapporter à la nature humaine » ; et, qu'en somme, il n'y a pour nous qu'un problème, un seul, qui est celui de notre destinée, — il y réduisit ou il y ramena toute la métaphysique. En effet, la recherche de l'origine ou de la fin des

mondes n'a d'intérêt pour nous qu'autant que nous sentons bien que la connaissance de notre origine et de notre fin à nous-mêmes y est forcément impliquée ; nous ne sommes curieux de ce qui se passe au centre de la terre qu'autant que la vie de l'espèce est liée à celle de la planète ; et si nous pouvions penser sous la forme de l'éternité, c'est à dire si nous ne mourions pas, nous n'aurions souci ni cure des destins hypothétiques de Sirius ou d'Aldébaran.

C'est pourquoi Schopenhauer, après avoir procédé en 1818, dans le premier volume de son grand ouvrage, un peu encore à la façon de ceux dont il se séparait, a repris dans le second son système en sous-œuvre, pour en chercher la démonstration ou la confirmation *a posteriori* dans les écrits des philosophes eux-mêmes, qu'il a tous lus ; dans les vers des grands poètes, qu'il n'a pas moins bien connus, anciens et modernes, anglais et italiens, allemands et français ; dans les observations des moralistes ou des romanciers, et jusque dans les faits divers du *Journal des Débats* ou du *Galignani's Messenger*, des gazettes allemandes et des feuilles espagnoles.

A ce point de vue, sa méthode est déjà celle de Darwin, et le second volume au moins du *Monde comme volonté et comme représentation* ressemble, sous ce rapport, à la *Descendance de l'homme* ou à *l'Origine des espèces :* des faits, des faits réels, authentiquement établis, et leur loi dégagée de la comparaison d'eux-mêmes, pour être à son tour traitée comme un fait.

C'est la méthode qui, depuis vingt ans, en Allemagne, en Angleterre, en France, « a maintenu solidement la philosophie sur le terrain de l'observation », comme disait Schopenhauer. J'ajouterai que c'est la seule sur laquelle ou par laquelle on puisse espérer de fonder une métaphysique positive. Tout allemand qu'il soit, — et en raison, si l'on veut, de l'origine hollandaise qu'il se plaisait à s'attribuer, — nul philosophe plus que Schopenhauer, pas même Bacon, n'a eu le goût, l'instinct, et le sens du réel. D'aucuns voudraient pour lui qu'il ne l'eût pas poussé plus d'une fois jusqu'au cynisme.

Si ce goût du réel, si cette préoccupation des actions humaines et de leurs mobiles derniers n'avait inspiré à Schopenhauer que sa théorie de la volonté, c'en serait assez pour le mettre en un rang plus qu'éminent parmi les philosophes.

Presque tous les philosophes, avant Schopenhauer, mais surtout depuis Descartes, cet homme de si peu de corps, avaient fait de l'intelligence ou de l'entendement, de la faculté de connaître ou de concevoir, non pas même l'attribut essentiel, ce serait trop peu dire, mais véritablement le fond et le tout de l'homme. Le seul Pascal peut-être, — et il est important d'en faire ici la remarque, — tout en reconnaissant la « dignité de la pensée », semblerait avoir soupçonné qu'elle ne saurait suffire à rendre compte de notre nature, si du moins, comme je l'crois, on peut interpréter ainsi la parole célèbre : « que le

cœur a ses raisons que la raison ne connaît pas ». Schopenhauer renverse le rapport; il dépossède l'intelligence de la royauté qu'elle avait exercée jusqu'alors; et, du principal faisant désormais l'accessoire, il met la substance et l'essence de l'homme dans la volonté. Vouloir, c'est vivre, et vivre, c'est vouloir, non point par métaphore, mais proprement et absolument; l'équation est parfaite, ou plutôt l'identité; et les deux termes sont toujours et partout convertibles entre eux.

La preuve en est écrite au fond de notre conscience, ou plutôt, et à vrai dire, nous n'avons conscience en nous que de notre volonté. Lorsque nous percevons ou que nous croyons percevoir le monde extérieur dans la diversité de ses couleurs ou de ses formes, on peut nous démontrer que formes et couleurs ne sont pas dans les choses, mais uniquement en nous. Tout de même, quand nous connaissons ou que nous croyons connaître l'enchaînement des effets et des causes, on prouve, et l'on prouve aisément, que toute causalité n'est que dans l'entendement, pour et par l'entendement. Mais ce qui est réel, le seul réel et le seul objectif, dont l'existence nous est assurée en même temps et aussitôt que l'intuition nous en est donnée, qui ne subit pas d'éclipses et qui ne connaît pas de rémissions ni d'intermittences, c'est nous-mêmes, nous qui craignons et nous qui désirons, nous qui aimons et nous qui haïssons, et, d'un seul mot, c'est nous qui voulons.

Voilà le fond de l'homme et voilà le support du monde; disons mieux et disons davantage : voilà le monde même et voilà l'homme tout entier. A nous regarder du dedans, nous ne trouvons en nous, dans notre conscience, que notre volonté qui soit pour nous l'objet d'une connaissance immédiate et d'une certitude absolue. Si nous nous regardons du dehors, ce ne sont pas nos *perceptions* changeantes, nos *pensées* contradictoires, nos *conceptions* abstraites ou vides; ce sont nos *affections*, ce sont nos *désirs*, ce sont nos *passions* qui seules constituent notre *moi*, l'identité de notre personne, et la continuité de notre individu. Et, à tous les degrés de la nature enfin, ce que nous retrouvons, et ce que nous reconnaissons comme tel pour l'avoir éprouvé premièrement en nous, c'est la volonté, la volonté de vivre, « aussi inséparable de la vie que l'ombre l'est du corps », la volonté perpétuelle, constante, universelle, immuable, indestructible.

C'est à cette conclusion que Schopenhauer, d'une manière assez subtile, et d'ailleurs arbitraire, essaie de rattacher son pessimisme. La volonté, dit-il, étant l'essence de l'homme, le *vouloir-vivre* étant le principal ou l'unique mobile de la volonté, et le besoin ou le manque, la privation ou la souffrance étant l'âme du *vouloir-vivre*, il en résulte que la vie, à son tour n'étant qu'effort n'est que douleur, un mauvais rêve que nous faisons les yeux ouverts, dont les prétendues joies nous rengagent à de nouvelles occasions de

souffrir, et quelque chose enfin de si profondément misérable, que l'imagination échauffée des poètes ou l'enfer même des religions n'en a pas pu épuiser la notion.

Mais on voit le vice de son raisonnement. Le *vouloir-vivre*, comme il l'appelle, et conséquemment la volonté dans son essence, ne sont des causes de douleur qu'autant d'abord qu'ils ne peuvent pas atteindre leur objet, car, s'ils l'atteignent, le manque est réparé, le besoin est satisfait, la douleur est transmuée en plaisir; et, ensuite, qu'autant que cet objet lui-même, cessant d'être un bien du moment qu'on le possède, ne vaut pas la peine d'être poursuivi, — ce qui reste à prouver, et ce qui ne se prouve que par le témoignage ou l'expérience de la vie. L'artifice est donc manifeste. A un instant donné de son raisonnement, Schopenhauer introduit dans la notion du *vouloir-vivre* une ou plusieurs idées qui n'y sont pas implicitement, ni surtout nécessairement contenues; qu'il a lui-même tirées d'ailleurs, du spectacle du monde et de la connaissance de l'histoire; et que l'on peut, si l'on le veut, lui permettre d'y introduire, mais que l'on a le droit aussi d'en disjoindre, comme de refuser de les unir ensemble. Le pessimisme de Schopenhauer peut être celui de tout le monde, et sa théorie de la volonté n'est qu'à lui.

On a dit là-dessus, je le sais, qu'en donnant au mot de volonté cette étendue ou cette portée, Schopenhauer en avait méconnu la légitime et véritable

accepti . Ce qu'il appelle *Volonté*, l'usage, entre les philosophes, est en effet de le nommer *Force;* et même d'opposer la *Force* aveugle, inconsciente et fatale, à la *Volonté* libre, consciente et intelligente. Oserai-je dire que, si le reproche était juste, je louerais encore Schopenhauer, qui n'a pas négligé d'y répondre, de l'avoir tout de même encouru? Sous le nom de *Liberté,* comme cela s'est vu plusieurs fois dans l'histoire, les partis politiques ne réclament d'abord que le droit pour chacun d'eux d'imposer sa tyrannie aux autres; mais le mot emporte la chose; et, tôt ou tard, mais immanquablement, il faut bien qu'ils finissent par donner aux hommes ce que les hommes ont entendu qu'on leur promettait sous ce nom. Pareillement, il n'importe pas que la *Volonté* de Schopenhauer ne soit pas celle des philosophes; en fait, il a réintégré dans ses droits un pouvoir qui ne diffère pas entièrement d'elle, qui même n'en diffère que pour être plus étendu, comme le genre diffère de l'espèce, en l'enveloppant; c'est assez, le temps fera le reste, et l'auteur du *Monde comme volonté* demeurera dans l'histoire le théoricien de la volonté.

Est-ce bien lui qui d'ailleurs qui donne trop d'extension au mot de *Volonté*, ou ne serait-ce pas ses adversaires qui le prennent eux-mêmes dans un sens trop étroit? La distinction qu'il prétendent maintenir entre le *Désir* et la *Volonté* n'est-elle pas bien subtile, ou peut-être entièrement factice et arbi-

traire ? Peut-on nier que l'enfant, ou même l'animal *veuille* ce qu'il *désire* avec autant de suite, et de force, et de ténacité que l'homme ? Et qui des deux abuse vraiment des mots, Schopenhauer, quand il dit que le cerf *veut* se soustraire à la dent des chiens, ou celui qui dira qu'il le *désire* seulement ?

« De même que, selon les besoins de sa volonté, chaque espèce animale se montre à nous pourvue de sabots, de griffes, de cornes ou de dents ; de même elle est douée d'un certain cerveau, plus ou moins développé, dont la fonction est l'intelligence nécessaire à sa conservation. » Là, et non ailleurs, gît effectivement et uniquement toute la différence, dans l'entendement, qui, selon qu'il est plus ou moins développé, suggère à la volonté des motifs plus nombreux, et conséquemment plus divers, de faire ou de ne pas faire. Mais ni la diversité des motifs, ni leur nombre, s'ils peuvent bien modifier la nature, la direction ou le caractère de l'action, ne modifient ni n'altèrent surtout l'essence de la volonté. Le vouloir demeure toujours identique à lui-même, et, dans l'homme comme dans la nature, par des chemins plus ou moins détournés, il tend toujours au même but, qui est la protection, la conservation, et la continuation de la vie. Au surplus, et en nous conformant nous-mêmes à la méthode que recommande Schopenhauer, il suffirait, pour nous convaincre de la valeur de sa « découverte », de regarder aux faits jusqu'alors mystérieux qu'elle nous a expliqués pour la

première fois. On n'en demande pas davantage aux hypothèses scientifiques elles-mêmes; ou plutôt, c'est justement là, dans l'explication qu'elles donnent de l'inexpliqué, c'est là leur raison d'être et leur légitimation.

Je serais infini, si je voulais signaler toutes les applications qu'il en a faites lui-même à tant de problèmes que les philosophes ses prédécesseurs n'avaient pas habitué de traiter. Car, et précisément parce qu'ils avaient mis l'essence de l'homme dans l'intelligence, les actions humaines ne les intéressaient guère, et ils ne se servaient de la réalité que comme d'un prétexte à s'élancer dans la spéculation, quand encore ils daignaient autoriser leurs rêveries d'un prétexte. Mais, au moins, je veux dire quelques mots de sa *Métaphysique de l'Amour*, qu'il considérait comme « une perle », nous dit-on; — car il n'était pas modeste, et la justice que ses contemporains lui refusaient, il savait bien se la rendre lui-même. Déjà M. Ribot, dans sa *Philosophie de Schopenhauer*, avait donné de ces quelques pages une excellente analyse, et M. J. Bourdeau, depuis lors, dans ses *Opuscules, Fragments et Pensées de Schopenhauer*, les avait entièrement et élégamment traduites. Cependant, il ne semble pas qu'on les ait appréciées en France à leur juste prix, je veux dire, et je dis bien : comme la première et la seule théorie qu'il y ait, complète, cohérente, et ainsi vraiment philosophique des passions de l'amour.

Considérons, en effet, les autres passions, l'avarice ou l'ambition, par exemple. Elles s'expliquent, non pas entièrement, mais dans quelque mesure, par l'empire des motifs intellectuels sur la volonté. Comme le choix et le calcul s'y mêlent, nous pouvons entrer dans le secret de leurs résolutions ; elles sont intelligibles. En outre, leurs objets sont toujours identiques, et comme tels, susceptibles de connaissance abstraite. On n'est avare que de l'or, on n'est ambitieux que des honneurs, du pouvoir, ou de la gloire. Mais les passions de l'amour sont un mystère pour l'intelligence. Mystère, — l'attrait subit et indélibéré qui pousse les amants l'un vers l'autre, sans calcul et sans choix, Roméo vers Juliette ou des Grieux vers Manon Lescaut. Mystère, — cette consécration ou cette immolation de soi-même à un « unique objet », une seule Rachel, un seul Titus, une seul Charlotte, que l'on attend sept ans, ou toute la vie, ou que l'on meurt plutôt que d'en aimer un autre. Mystère, — ces amours disparates, « lui, vigoureux, ignorant et borné, elle, délicate, spirituelle et charmante » ou, inversement, Molière et sa Béjart, Jean-Jacques et sa Thérèse, Goethe et sa Christiane. Mystère, — cette importance tragique donnée, selon le mot célèbre, à « l'échange de deux fantaisies et au contact de deux épidermes », tant d'indignités pour si peu de chose, tant de crimes, tant de suicides! Et mystère encore, — mais non pas enfin, — l'impossibilité aux plus grands, aux meil-

leurs, à l'amour même d'éveiller dans le cœur d'une Agnès qui résiste, ou à la passion de ressusciter la passion de ses cendres. Tout est mystère dans les passions de l'amour, tout est brouillé pour l'intelligence, tout est confus pour la raison.

Mais au contraire, du point de vue du *vouloir-vivre* et de la volonté, voyez comme tout s'éclaire, se démêle, et s'ordonne! Supposez un instant que l'amour soit en nous la manifestation du génie de l'espèce, le *vouloir-vivre* de la race future, l'aspiration de la volonté à la continuation d'elle-même. Et cette seule formule, en changeant l'état de la question, a dissipé toutes les obscurités et résolu l'inquiétante énigme. Ni la fortune, ni le mérite, ni l'intelligence, ni la beauté même, et encore bien moins la tendresse ou le dévouement, ne touchent les Agnès, qu'autant qu'elles y trouvent joint ce qui leur manque à elles mêmes pour maintenir l'équilibre ou la moyenne de race. Pour la même raison, en tombant dans les bras du More, il n'importe à Desdémone que l'avenir lui réserve les plus cruelles souffrances, ou la mort même par les mains d'Othello : elle ne suit pas l'impulsion de son cœur, mais celle de la nature. Pareillement, et quoi qu'ils en pensent, de quelque égoïste illusion qu'ils se flattent ou se dupent eux-mêmes, ce n'est pas pour eux, pour être heureux, qu'ils aiment, les Roméo, les don Juan, les Lovelace; et leur félicité serait précisément de n'avoir jamais rencontré Clarisse ou Juliette. Sans le savoir, mais non

sans le vouloir, et au contraire, en le voulant de toutes leurs forces, il tendent, ou plutôt ils courent vers une fin qui n'est pas la leur. Et c'est ce qui explique l'indulgence que nous avons pour eux : la pitié que nous témoignons aux victimes, non seulement aux victimes, mais aux criminels d'amour; l'intérêt passionné que nous prenons, vraies ou fausses, aux récits de leurs aventures, dans le roman ou dans la vie. C'est ce qui explique aussi leur réelle grandeur et ce qui les consacre de tout temps aux chants des poètes : ils n'aiment pas *pour eux*, ils ne poursuivent pas la satisfaction d'un désir égoïste, et la vie même de l'humanité est en quelque sorte impliquée dans le succès de leurs entreprises. Irrationnelles et inintelligibles du point de vue de l'individu, les passions de l'amour cessent de l'être du point de vue de l'espèce. Même, on ne les entend que de ce point de vue. Et, si Schopenhauer a donné le premier la théorie des passions de l'amour, c'est que sa théorie du *Primat de la volonté*, substituée dans les droits de la théorie de l'homme-intelligence, pouvait seule et peut seule y conduire.

Le lecteur curieux de ce genre de sujets pourra comparer, s'il le veut, ces trente ou quarante pages de Schopenhauer au livre de Stendhal sur *l'Amour*, si décousu, si prétentieux surtout, avec cela si vide; au galimatias lyrique et amphigourique du professeur Mamegazza : *Fisiologia dell' amore;* ou encore aux chapitres de Darwin et d'Haeckel sur la même matière,

dans *la Descendance de l'homme* et dans l'*Histoire naturelle de la création*. S'il est frappé de quelques ressemblances, — attendu que l'on se tromperait sûrement en voulant être trop neuf sur le sujet de l'amour, — il le sera, je crois, bien plus encore des différences qui font la supériorité du philosophe sur ses rivaux.... Mais j'ai hâte maintenant de passer à la morale de Schopenhauer, combinaison singulière et puissante de son pessimisme avec sa théorie de la volonté. Il l'a exposée pour la première fois dans le quatrième livre du *Monde comme volonté et comme représentation;* il l'a reprise par la base dans ses Opuscules sur *le Libre arbitre* et sur *le Fondement de la morale;* enfin et non content de l'avoir complétée dans ses *Compléments*, il l'a encore perfectionnée dans ses *Parerga et Paralipomena*.

Dans son *Essai sur le Libre arbitre*, il nie le libre arbitre, et, dans son opuscule sur *le Fondement de la morale*, il nie que la morale ait pour objet de régler la conduite. En effet, puisque la volonté, comme il l'a démontré, n'est déterminée en toute occasion que par le *vouloir-vivre*, aucune règle, aucun précepte, aucun *impératif* n'en saurait changer la nature; et puisque, d'autre part, nous ne *pouvons* exactement que ce que nous *voulons*, l'idée seule du libre arbitre est une idée contradictoire. On ne se demande pas sans quelque inquiétude ce qu'il peut advenir d'une morale fondée sur de telles prémisses, et l'on s'étonne d'abord, qu'ayant débuté par ces deux asser-

tions, la morale ait tant exercé la pensée de Schopenhauer. Mais il faut creuser plus profondément, et voici ce que l'on discerne.

En premier lieu, et à prendre le mot dans son sens ordinaire, il est au moins une liberté dont le plus rigoureux déterminisme nous permet toujours l'usage: c'est celle qui consiste, en contraignant nos pensées par une certaine discipline, à purifier en quelque sorte d'avance les mobiles ou les motifs de nos déterminations futures : « La roue agitée par le cours d'une rivière, dit un illustre théologien, va toujours, mais elle n'emporte que les eaux qu'elle trouve en son chemin; si elles sont pures, elle ne portera rien que de pur... Ainsi, si notre mémoire se remplit de pures idées, la circonvolution, pour ainsi dire, de notre imagination agitée, ne puisera dans ce fonds et ne nous ramènera que des idées saintes. » Je suis bien aise, comme j'appelais tout-à-l'heure Pascal au secours de Schaupenhauer, de pouvoir ici lui prêter l'appui de Bossuet. Nous ne sommes pas libres, dans un cas donné, de prendre indifféremment l'un ou l'autre parti, mais nous étions libres, par une longue accoutumance, de substituer en nous les motifs qui nous eussent décidé pour le bon au lieu de ceux qui nous ont incliné vers le pire. En d'autres termes encore, il ne dépend pas de nous, au moment où je parle, d'être autres que nous ne sommes, et différents de nous mêmes, mais nous l'eussions pu, si, connaissant plus tôt la nature de la vraie liberté, laquelle consiste uniquement à réaliser

la justice, et non pas à nous « promener d'une passion à l'autre », nous y eussions travaillé constamment.

Cette considération nous élève à une plus haute. Ce qui *détermine* en effet ou ce qui *nécessite* la volonté, c'est qu'elle est engagée dans le monde, c'est que ses actes sont eux-mêmes autant de *phénomènes* et, comme tous les phénomènes, puisque c'en est ici la définition même, rigoureusement *conditionnés*. Mais diminuons, retranchons, anéantissons en nous le *vouloir-vivre*, supprimons les *passions*, mortifions les *désirs* et, sans tomber pour cela dans les pratiques de l'ascétisme, tirons-nous hors de la nature, et voilà qu'insensiblement la volonté, dégagée des liens qui la captivaient, revient à son essence ; et la justice, la charité, l'esprit de sacrifice triomphent de l'égoïsme ; et, en « mourant au monde », nous naissons à un nouvel être. Ainsi s'établit une morale supérieure sur les ruines de la morale vulgaire, infectée d'*eudémonisme* ou d'*utilitarisme*, et dont tout l'édifice, quand on en sonde les derniers fondements, se trouve reposer sur cette illusion que nous serions placés ici-bas pour être heureux. Aucune religion ne l'a jamais admis, ne l'admettra jamais.

Je crois devoir insister à ce propos sur une particularité remarquable, et qui prouverait une fois de plus, s'il le fallait, combien est courte la logique des hommes. Tandis que l'on reproche au pessimisme, en prêchant sa doctrine, d'énerver les courages

et de briser les volontés, c'est lui justement, en tout temps et presque en tous lieux, qui a fait en réalité l'éducation du caractère et du vouloir humains. « Or, quel mal vous arrivera-t-il en prenant ce parti? disait encore Pascal. Vous serez fidèle, honnête, humble, reconnaissant, bienfaisant, ami sincère et véritable. » En effet, l'anéantissement de la volonté n'en est que le suprême effort, et ce n'est qu'à force de l'exercer qu'on arrive à la vaincre. Mais, en attendant, et tandis que l'on travaille à gagner cette suprême victoire, on pratique justement les vertus que les hommes aiment tant (et avec raison) à rencontrer, — dans les autres. On comprend que son bien, quel qu'il soit, ne vaut pas la peine d'être poursuivi au prix d'une injustice; et l'on quitte à de moins pessimistes sa part de plaisirs, d'honneurs et de pouvoir. On comprend qu'étant déjà mauvaise, il ne faut pas ajouter aux misères de la vie en rejetant son fardeau sur les épaules des autres; et on le porte soi-même avec plus de résignation ou de véritable vaillance. Et quelques-uns, plus courageux encore, parce qu'ils sont encore plus convaincus de la vanité de l'existence, non contents de leurs douleurs, prennent encore pour eux ce qu'ils peuvent de celles des autres. Que voit-on là qui justifie les invectives que l'on lance contre le pessimisme? Ce que le pessimisme enseigne, avec le détachement de la vie, c'est l'abnégation de soi-même, et il n'y a pas de vertu plus haute, parce qu'effectivement il n'y en a ni

de plus rare, ni de plus féconde, ni de plus bienfaisante.

Et que l'on ne dise pas que nous exagérons, que nous prêtons à Schopenhauer des conclusions qu'il n'aurait pas souscrites, ou que nous composons à l'usage des bonnes âmes, en nous aidant des débris du sien, un pessimisme hétérodoxe. Il nous serait facile de prouver le contraire. Lisez seulement le quatrième livre du *Monde comme volonté et comme représentation;* lisez, dans les *Compléments,* son quarante-huitième et son quarante-neuvième chapitre : *la Négation du vouloir-vivre* et *la Voie du salut;* ou lisez encore cette seule page que je n'ai pas vu souvent citer, sans doute parce qu'elle dérangerait l'image conventionnelle que l'on a résolu de se faire de Schopenhauer et du pessimisme : « De même que des torches et des feux d'artifice pâlissent et s'éclipsent à l'apparition du soleil; ainsi l'esprit, comme le génie, et comme la beauté même, sont rejetés dans l'ombre et éclipsés par la bonté du cœur. L'intelligence la plus bornée ou la laideur la plus grotesque, dès que la bonté les accompagne et parle en elles, en sont transfigurées; le rayonnement d'une beauté de nature plus élevée les enveloppe et elles expriment une sagesse devant laquelle toute autre sagesse doit se taire. *Car la bonté du cœur est une propriété transcendante, elle appartient à un ordre de choses qui aboutit plus loin que cette vie, et elle est incommensurable par rapport*

à n'importe quelle perfection. Quand elle habite un cœur, elle l'ouvre si largement qu'il embrasse le monde, tout y pénètre et rien n'en est exclu, car il identifie tous les êtres avec le sien et il communique envers les autres cette indulgence intime dont chacun n'use habituellement qu'envers soi-même. — Auprès de cela, que pèsent esprit et génie, que vaut un Bacon de Verulam? »

Qu'il y ait un autre Schopenhauer, je le veux bien; mordant et cynique, je l'ai déjà dit, celui de l'*Essai sur les femmes*, par exemple, et celui de la petite dissertation sur *l'Honneur féminin*, j'y consens bien encore ; mais celui-ci aussi existe qui a écrit cette page, et, pour n'être pas le Schopenhauer de tous les jours, il n'en est pas cependant moins vrai. Car je me suis efforcé de le montrer un peu plus haut, comme cette belle page résume l'enseignement moral de tout pessimisme, de même elle est la conclusion nécessaire du système de Schopenhauer. Et je ne disconviens pas qu'il y manque peut-être quelques traits de l'homme, et des plus accentués, mais le philosophe y est assurément tout entier. En connaissez-vous beaucoup dont la morale soit plus pure et qui, sur une vue plus originale du monde, ait fondé un plus sévère, et, pour tout dire, un plus noble enseignement?

Il y aurait encore bien des choses à signaler dans ces deux gros volumes. Mais la place dont je dispose n'y saurait aujourd'hui suffire, et plutôt que d'abréger,

j'aime mieux terminer par une ou deux observations plus générales.

Le succès quasi posthume de la philosophie de Schopenhauer a donné le signal en Allemagne d'une renaissance de l'idéalisme. Le caractère essentiel et nouveau de cet idéalisme, on l'a vu, c'est d'être pour la première fois, dans l'histoire, appuyé sur l'expérience ou, pour mieux dire encore, d'en être sorti tout entier. Ce que n'avaient pu faire Auguste Comte en France, ni Stuart Mill en Angleterre, Schopenhauer l'a fait : il a rompu les dernières attaches qui retenaient encore la métaphyique dans les régions du *transcendantalisme*. Mais, de plus, et ce que personne avant lui n'eût cru possible sans dépasser la sphère de l'expérience, il a remis la métaphysique en honneur, et cette métaphysique est une métaphysique idéaliste. Cependant, et dans un temps où les progrès du matérialisme devraient alarmer tous les philosophes, et d'autres hommes aussi peut-être que les philosophes, comme si l'on ne voyait pas l'originalité du système, on a préféré s'égayer, dans Schopenhauer, aux dépens du pessimiste et prendre parti contre lui pour le matérialisme, en essayant de prouver qu'il est bon d'être au monde et meilleur d'y rester.

Mais, laissant de côté le pessimiste, n'aurait-on pas pu lui savoir quelque gré d'avoir fortifié, si je puis ainsi dire, les positions de l'idéalisme, en le distinguant à jamais du scepticisme de Hume et de Kant,

du panthéisme de Schelling et Hegel, et du matérialisme? Dans sa *Critique de la philosophie de Kant*, qui sert à la fois d'introduction et de supplément à son *Monde comme volonté et comme représentation*, il a rétabli contre Kant la possibilité de la métaphysique; et quoique son système, au fond, soit peut-être une morale plutôt qu'une métaphysique, il a démontré cette possibilité de la meilleure manière, en faisant œuvre de métaphysique. Dans les quelques pages qui forment la conclusion de son grand ouvrage, et qu'il a intitulées *Épiphilosophie*, il a encore mieux établi la faiblesse de tout panthéisme, et surtout la profondeur de son immoralité. De toutes les formes de l'optimisme, celle-ci, comme l'on sait, est sans doute la plus dangereuse, parce qu'elle ne se contente pas d'applaudir au succès et de le justifier, mais elle fait du succès la mesure de la justice. Et enfin, quant au matérialisme, en réduisant la matière à n'être, comme il dit, qu'une manifestation de la volonté, si l'on a certainement quelque peine à le bien entendre, toutefois, en rétablissant le *volontaire* dans ses droits, il a fait plus, lui tout seul, qu'aucun démonstrateur de l'immortalité de l'âme ou de l'existence de Dieu. Car Dieu est bien loin; l'immortalité de l'âme se sent ou ne se sent pas, mais ne se démontre point; mais la volonté « est de toutes les choses que nous pouvons connaître la plus connue et la seule qui nous soit immédiatement connue ». Ne sont-ce pas là ce que l'on appelle de

bons et loyaux services, et parce que Schopenhauer fut Allemand, refuserons-nous de les reconnaître?

Et j'ajoute enfin que, son pessimisme ne concluant pas comme on l'a généralement prétendu, on pourrait l'avoir critiqué sur des opinions qui ne sont pas les siennes.

Il s'était pourtant expliqué sur ce point. Il avait déjà dit, au quatrième livre du *Monde comme volonté et comme représentation :* « Je fais observer que la notion du *Néant* est toujours relative, qu'elle se rapporte toujours à un sujet déterminé qu'il s'agit de nier. » Et, précisant davantage encore dans son *Épiphilosophie*, il s'était exprimé de la manière suivante : « *Le monde pour moi n'exclut pas la possibilité d'une autre existence;* il y reste encore beaucoup de marge pour ce que nous ne désignons que négativement par négation du vouloir vivre. » Qu'est-ce à dire, sinon qu'*Anéantissement*, dans sa langue, et faute d'autre terme, est uniquement synonyme de *Libération* de l'existence actuelle, mais nullement de *Non-être* absolu? C'est même pour cela qu'il condamne formellement le suicide, parce que, n'étant pas sûr, n'ayant même aucune raison de croire que tout finisse pour nous avec la vie de ce monde, et plutôt en ayant de contraires, le suicide, si cette vie se prolonge ou se renouvelle ailleurs, n'est qu'un leurre et qu'une duperie. Quand on croit faire merveille contre les pessimistes, en les sommant *hic et nunc* de se brûler la cervelle, on

oublie, en effet, qu'il faudrait tout d'abord leur prouver qu'il n'y a rien d'ultérieur à la vie dont ils vont sortir.

Or, pour eux, comme pour Schopenhauer, la question est toujours pendante, et c'est pourquoi, partant ensemble de cette affirmation « que la vie est mauvaise », on les voit tous, en un point de leur raisonnement, se séparer pour aboutir à des solutions différentes. Celle du bouddhisme n'est pas celle du christianisme, ou, pour ne pas nous engager dans ces difficultés d'exégèse, celle de Swift n'est pas celle de Pascal, celle de Schopenhauer n'est pas celle de Leopardi, celle enfin de M. Taine n'est pas celle du comte Tolstoï. — Je ne parle pas de ceux qui, comme Rousseau, déclamant contre l'institution sociale bien plutôt que contre la vie, croient avoir en eux, si l'on les laissait faire, les moyens de la rendre, non seulement meilleure, mais bonne. Ce ne sont pas des pessimistes, mais au contraire les plus fougueux des optimistes et quelquefois les pires. — C'est qu'aussi bien une seule affirmation fonde le pessimisme : il suffit de trouver que la vie est mauvaise, mais il y a vingt manières de le démontrer; et une seule affirmation le résout : à savoir que la vie ne saurait être son but ou sa fin à elle-même, mais il y vingt manières de concevoir ce but ou d'imaginer cette fin.

Et c'est pour cette raison, on le comprendra mieux maintenant, — parce qu'il n'est pas plus diffi-

cile et qu'il est tout aussi logique, plus logique même de tirer du pessimisme la *Béatitude* chétienne que la *Nirvana* bouddhique, la continuation de la vie que son anéantissement, — c'est pour cette raison qu'en faisant sa place au pessimisme dans la philosophie de Schopenhauer, nous n'avons pas cru qu'il y eût avantage ni pour l'un ni pour l'autre à les rendre solidaires l'un de l'autre.

Il convenait d'ailleurs de rappeler, puisqu'on n'en parle pas beaucoup, à l'occasion d'une traduction de son principal ouvrage, les titres philosophiques de Schopenhauer. C'est l'écrivain que l'on loue et la qualité de son style, dont j'avoue humblement que je ne saurais me porter juge ; c'est le moraliste et l'acuité de son observation, qu'en effet il y a lieu d'admirer; c'est l'humoriste et la vivacité de ses boutades, qui peut-être sont plus spirituelles en allemand qu'en français; mais l'on oublie un peu le philosophe, ou du moins on n'en fait pas tout le cas qu'il faudrait. Or, son système, assurément, passera, comme tous les systèmes; on peut même dire qu'en tant que système il a déjà passé, mais non pas sans avoir exercé une grande influence, plus grande peut-être qu'on ne le croit; et, du milieu de tout cela, il restera l'honneur à Schopenhauer d'avoir, aussi lui, prononcé dans l'histoire de la philosophie une parole qui ne s'oubliera pas. Que reste-t-il davantage à Hegel ou à Kant?

1er octobre 1886.

LE *CODE CIVIL* ET LE THÉATRE[1]

On a fait des brochures sur *la Langue* et sur *la Science du droit dans les comédies de Molière*, et, à peine ai-je besoin de le dire, on y prouvait que Molière, éminent sans doute comme auteur dramatique, ne le fut guère moins comme jurisconsulte et comme praticien. Encouragé par cet exemple, un jeune agrégé de la faculté de droit d'Aix, M. Félix Moreau, qui s'excuse modestement de n'avoir encore « qu'une douzaine d'années d'études juridiques », vient d'écrire, lui, tout un volume, de près de trois cents pages, sur l'*Ignorance de la loi dans le théâtre de M. Dumas fils*. A la vérité, ce n'est pas le titre de son livre, et, en le précisant, nous le paraphrasons, mais c'en est bien l'esprit et c'en est le fidèle

1. *Le Code civil et le Théâtre contemporain*, par M. Félix Moreau, agrégé à la faculté de droit d'Aix. Paris, 1887; Larose et Forcel.

résume. « J'ai voulu rechercher, nous dit-il, quel emploi M. Dumas a fait de nos Codes, ou plus exactement de notre Code civil, et s'il n'a pas commis d'erreurs juridiques. » Voilà la préface et le dessin de M. Moreau; et voici ses conclusions : « J'ai montré que M. Alexandre Dumas n'a que *les apparences d'un jurisconsulte*,... que *l'austère science du droit ne se laisse pas conquérir d'emblée par les intelligences les plus brillantes*,.. et que l'on ne peut accorder aucun crédit à un législateur *dont la passion va jusqu'à modifier et altérer les textes de la loi pour les besoins de sa critique.* »

Les trois premiers chapitres du livre de M. Moreau en sont peut-être les meilleurs et les plus amusants. Il y étudie, non sans esprit ni malice : premièrement, dans le style de M. Dumas, les « plaisanteries et les métaphores » tirées de la langue du droit; dans le dialogue de ses comédies, les « allusions à la loi »; et dans ses intrigues, enfin, « les choses et les personnes du monde juridique ». On n'en a pas fait plus ni même autant pour Molière; on ne ferait pas mieux pour un ancien, pour Plaute ou pour Aristophane.

Parmi les personnes du monde juridique, il semble donc que M. Dumas ait fait un grand emploi des *notaires*, emploi neuf, au surplus, et flatteur pour la corporation; un emploi qui vengerait les notaires, s'ils en avaient besoin, des mauvaises plaisanteries de l'ancien répertoire. Incarnation vivante de la loi, graves,

impassibles, inflexibles comme elle, les notaires de M. Dumas s'étonnent d'eux-mêmes quand par hasard ils se dérident ou qu'ils s'attendrissent. « Un ancien notaire et les larmes, ça a l'air de ne pas aller ensemble », dit Cantagnac dans *la Femme de Claude*. Dépositaires, non seulement des fortunes, mais aussi des secrets des familles, hommes d'expérience et de bon conseil, « méthodiques » et « prosaïques », plus boutonnés qu'un diplomate, et plus discrets qu'un confesseur, on comprend aisément que les notaires de M. Dumas, appelés, consultés et crus en toute occasion, fassent toujours dans son théâtre des personnages considérables, et même quelquefois ceux qui tiennent, si l'on peut ainsi dire, les ficelles des autres. Les plus achevés en ce genre sont le notaire Galanson, dans *la Princesse Georges*, et, dans *le Fils naturel*, Aristide Fressard. Mais le rôle que M. Dumas préfère encore pour eux, c'est celui de raisonneur ou de moraliste. Le notaire est décidément le Cléante ou l'Ariste de son répertoire; et il arrive bien, dans quelques pièces, comme dans *la Princesse de Bagdad*, que l'*avoué* le remplace, ou le professeur du Collège de France, comme dans *l'Étrangère*; mais ce n'est plus la même chose, et ces titres, évidemment, n'inspirent point à M. Dumas le même respect et la même confiance.

Quant aux *avocats*, dans le théâtre de M. Dumas, presque en toute occasion, ils ne sont guère « envisagés, nous dit M. Moreau, que comme faisant métier

de dire des choses désagréables à la partie adverse », ou de rendre à la société les fripons qu'une méprise de la justice nous avait momentanément enlevés. Plaisanteries « un peu vieillotes », imputations banales et quasi calomnieuses, — qu'il n'eût tenu qu'à M. Félix Moreau de réduire à néant. Les avocats, tout le monde le sait, ne font pas métier « de dire des choses désagréables » à la partie adverse; ils en font seulement quelquefois marchandise.

De la présence de tant d'avoués et de tant de notaires dans les comédies de M. Dumas, de tous ces habits noirs et de toutes ces cravates blanches, il « appert », comme on dit en style de palais, que M. Dumas aime à mettre au théâtre les questions où se trouvent communément mêlés ces officiers ministériels ; et c'est ce que confirme l'examen du détail de son style. Pour avoir employé correctement quelques termes de droit, — dans *Pourceaugnac* ou dans le *Malade imaginaire*, par exemple, — si l'on a donc pu prétendre que Molière devait être avocat, c'est au moins un Domat ou un Pothier parmi nous, c'est un Demolombe ou un Toullier que l'auteur du *Demi-Monde*, vu l'abondance des métaphores, des comparaisons et des images qu'il tire du vocabulaire de la procédure et de la jurisprudence. M. Félix Moreau s'est complu à en rassembler dans son livre de nombreux exemples ; et nous y renvoyons.

L'un des plus curieux est sans doute ce passage de la *Préface* de *la Femme de Claude*, où M. Dumas inter-

prête à sa façon, qui n'est point celle de M. Renan, la parabole de la femme adultère. « On déclare que Jésus a pardonné à la femme adultère, ce qui est absolument faux... ce n'est pas un pardon, ce n'est pas même un *acquittement*, ce n'est qu'une *ordonnance de non-lieu*, motivée par l'*incompétence du tribunal* qui s'était cru en droit de *juger et de condamner* cette femme. » Il est vrai qu'ici, à en croire du moins M. Félix Moreau, cette apparente précision de termes ne dissimulerait qu'aux seuls yeux des profanes une grande ignorance des usages de l'instruction et de la procédure criminelles. Mais il ne s'agit pour le moment que de l'obsession, de la monomanie, de la hantise juridique, — je me sers des mots de M. Moreau, — dont M. Dumas serait victime. Et quoique ce soient là de gros mots, ou de grands mots, il faut bien accorder que M. Dumas en tient. De certaines de ses pages, il se dégage comme « une vague odeur de papier timbré » ; cela sent l'étude ou le greffe ; et, dans quelques deux ou trois cents ans de nous, si les commentateurs en tirent cette conséquence que M. Dumas avait, aussi lui, fait son droit, comme Molière, ils se tromperont, mais non pas s'ils supposent que certaines questions de droit ont de tout temps et vivement intéressé l'auteur du *Fils naturel* et de *la Femme de Claude*.

C'est précisément là ce qui choque M. Moreau, avec « ses douze années d'études juridiques ». — « Je ne sais, dit-il, tout au début de son livre, s'il y eut, s'il y aura jamais époque mieux pourvue que

la nôtre en critiques ès lois et fabricants en législation, *ne tenant les uns et les autres leur mandat que d'eux-mêmes.* » Et cela lui déplait que, sans en avoir seulement sollicité la licence, on critique, on enseigne, que l'on patrocine, mais encore bien plus, si l'on croit avoir découvert dans le Code civil une disposition fâcheuse, que l'on prenne sur soi de la dénoncer et d'en proposer le remède, puisque, en effet, plusieurs sortes d'hommes sont diplômés, qualifiés et même appointés pour cela.

Oh! sans doute, il distingue, ou du moins il s'en donne l'air. Critique impartial, et même libéral, il n'en a pas aux sujets ordinaires ou favoris de M. Dumas, mais à ses « erreurs juridiques » seulement, et il essaie de nous prouver qu'elles seraient en effet de la dernière conséquence. C'est à cette science ou demi-science, puisée « dans la lecture superficielle d'un Code *bon garçon* », qu'il fait ou qu'il voudrait bien avoir l'air de faire uniquement le procès. Et il ne reproche pas enfin « le « manque de titres » à M. Dumas, mais « le manque de connaissances », et cette présomption commune que, puisque nul en France n'est censé ignorer la loi, c'est exactement comme si tout le monde la connaissait. Mais au fond, et en réalité, sous toutes ces précautions, et au travers de tous ces déguisements, c'est à M. Dumas lui-même, c'est au théâtre contemporain qu'il s'en prend, c'est à leur prétention de traiter au grand jour des sujets qui ne se traiteraient convenablement

et utilement, d'après lui, que dans les cabinets des jurisconsultes ou dans les amphithéâtres des professeurs de droit.

« Nos auteurs dramatiques semblent s'être proposé un but plus pratique, donné une mission plus sociale que l'analyse des caractères et la peintures des passions, *qui, jusqu'à nos jours, avaient fait à peu près tous les frais du théâtre.* » Voilà le vrai point du débat, et j'ajoute : voilà le véritable intérêt du livre de M. Félix Moreau. C'est la question de la thèse au théâtre, ou plus généralement dans l'art, qu'il nous invite à examiner de nouveau. En montrant que M. Dumas « avait rarement emprunté au Code, sans en dénaturer, sciemment ou inconsciemment, les dispositions », il a voulu montrer qu'il n'appartenait pas à l'auteur dramatique de discuter les questions de droit. Et, ne demandant lui-même au théâtre que « les plus agréables émotions et les plus vives jouissances de l'esprit », M. Félix Moreau, semblable à beaucoup de professeurs en ce point, n'est pas content, le soir, quand il ouvre le *Théâtre complet* de M. Dumas, d'y retrouver la matière de sa leçon du matin.

N'est-ce pas le moment de se souvenir qu'il y a tantôt une quinzaine d'années, l'honorable M. Cuvillier-Fleury, dans le *Journal des Débats*, et à propos de *la Femme de Claude*, avait fait déjà le même procès ou suscité la même querelle à M. Alexandre Dumas? « A-t-il droit au crédit dans l'ordre philo-

sophique ? — demandait-il, aussi lui, comme M. Félix Moreau ; — le crédit du prédicateur public, du législateur à mandat, du magistrat sur son siège, de tous ceux, en un mot, qui ont reçu de la Société mission de l'édifier, de régler sa vie, et d'apprécier ses actes ? » et, lui aussi, il concluait que non. Mais il était trop facile à M. Dumas de répondre que ni les Voltaire ni les Rousseau non plus n'avaient reçu mission d'écrire *le Contrat social* ou le *Dictionnaire philosophique;* et qu'ils l'ont écrit tout de même ; et que les prédicateurs publics, les législateurs à mandat, les magistrats sur leur siège en avaient été renversés,... et leur Société avec eux.

Et, en effet, la vérité, c'est que nous avons tous reçu « mandat » ou « mission », comme l'on voudra, nous tous qui tenons une plume, de nous en servir pour écrire, à nos risques et périls, ce qui nous paraît utile, juste et bon. S'il plaît à l'auteur dramatique ou au romancier d'agiter des questions « juridiques » ou « sociales », ils en ont aussi bien le droit qu'un procureur-général celui d'écrire des romans ou des drames. A moins cependant que l'on ne déclare que l'opinion de M. Dumas sur les hommes et les choses de son temps ne saurait valoir *a priori* celle d'un père dominicain ou d'un député, voire d'un sénateur. Peut-être était-ce bien l'idée de M. Cuvillier-Fleury. C'est celle aussi malheureusement de beaucoup d'honnêtes gens en France, qui ne regardent guère à la valeur des choses que l'on leur dit, mais à la

qualité, ou plutôt à l'estampille de celui qui les dit. Je crains un peu, pour lui, que ce ne soit celle aussi de M. Félix Moreau.

Je ne doute pas, en effet, qu'en demandant au théâtre « les plus agréables émotions et les plus vives jouissances de l'esprit », M. Félix Moreau ne croie lui faire encore beaucoup d'honneur. Mais s'est-il aperçu qu'en lui refusant le droit de poser seulement certaines questions, il demandait au théâtre en général, — et à M. Dumas particulièrement, — pour le mieux amuser, lui, Félix Moreau, de se bien garder de le faire penser ? Car, de quelles « émotions » parle-t-il ? et quelles sont ses « jouissances d'esprit » ? celles du mélodrame ou celles du vaudeville ? les « émotions » que M. Dennery nous procure ? ou les « jouissances d'esprit » que nous devons à M. Valabrègue ? Mais, en littérature, comme en droit, j'ose l'assurer à M. Moreau, la parole n'est qu'un badinage quand elle ne sert pas à l'expression de la pensée; et la pensée, au théâtre comme dans le roman, c'est une certaine conception de la vie, de l'homme et de la société, qui implique nécessairement l'obligation d'y avoir réfléchi. Sans la pensée, il n'y a pas de poésie, si « plastique » soit-elle, qui vaille un marbre pour parler aux yeux, pas de description qui vaille un paysage, pas de cadence ou d'harmonie qui procure à l'oreille les sensations de la musique, et généralement, sans la pensée, il n'y a pas d'art dont les effets sensibles ou sensuels ne

soient supérieurs à ceux de la parole, les jouissances plus vives, et les émotions plus intenses. Les théoriciens de l'art pour l'art, en notre temps, ne l'ont-ils pas trop oublié? et, au-dessous d'eux, cette foule confuse, dans laquelle je suis fâché de ranger M. Moreau, qui ne demande à l'écrivain que de la divertir ou de la délasser de ses occupations importantes et graves, comme de faire de la politique ou d'approfondir les *Pandectes*? Le théâtre les aide à digérer; et, quand ils n'ont rien de mieux ni de plus urgent à faire, qu'il pleut et qu'ils n'ont pas de visites à rendre, pas de lettres à écrire ou de procès à solliciter, ils ouvrent volontiers un roman.

Mais, au contraire, et non seulement dans l'histoire ou dans la critique, cela va s'en dire, mais dans la poésie même peut-être, mais dans le roman, et surtout au théâtre, je ne connais pas d'écrivain vraiment digne de ce nom qui ne se soit plus ou moins proposé de « prouver » quelque chose, et qui n'ait soutenu, par conséquent, avec une fortune plus ou moins heureuse, ce que l'on appelle une « thèse ». Laissez de côté la tragédie, si vous le voulez, quoique sans doute l'auteur d'*Horace*, et celui de *Mahomet*, et celui de *Ruy Blas*, — que je nomme ici sans les comparer et surtout sans les égaler, — aient voulu plus d'une fois démontrer, eux aussi, quelque chose. Et si l'auteur d'*Andromaque* et de *Britannicus* a l'air d'abord de faire exception, c'est que l'aventure tragique, empruntée à l'histoire, et forte, si l'on peut

ainsi dire, d'être effectivement arrivée, enveloppe en soi, comme l'histoire même, sa moralité, son conseil et son enseignement. Mais *l'École des femmes* est une thèse, mais *Tartufe* est une thèse, mais *le Misanthrope* est une thèse, mais *les Femmes savantes* sont une thèse, et, — à moins de trouver Molière plus grand dans *l'Amour médecin* ou dans *Monsieur de Pourceaugnac*, — il faut bien convenir qu'il n'a pas nui à sa gloire d'avoir discuté sur la scène la délicate question da l'éducation des filles ou celle plus délicate encore des dangers de la dévotion. Mieux que cela : de ces intrigues, si adroitement conduites, mais si négligemment nouées et plus négligemment dénouées, par des « moyens de comédie » s'il en fut; de ce style dont on a pu faire et dont on a fait depuis Boileau jusqu'à nos jours tant et de si justes critiques, on pourrait presque prétendre que la thèse est le support même, et que, moins *amusantes* que celles de Scarron, moins *bien écrites* que celles de Regnard, c'est la thèse ou la pensée qui mettent si haut au dessus des leurs les grandes comédies de Molière.

Car inversement, voyez ce même Regnard, ou, de nos jours, voyez Scribe. En vers, et dans le goût classique, on n'a pas mieux écrit que Regnard, on n'a pas eu plus d'esprit, ni plus d'aisance, plus d'agilité ni de belle humeur; et qui a mieux connu « le théâtre » que Scribe? C'est un honneur que M. Dumas lui-même n'a pas revendiqué sur l'auteur du *Verre d'eau* ou d'*Adrienne Lecouvreur* pour celui

de *la Tour de Nesles*, — dont on sait s'il défend filialement la mémoire. Faute cependant d'avoir soutenu des thèses, c'est-à-dire, en bon français, d'avoir eu des idées ou de les avoir montrées; faute d'avoir agité des questions; et, contents de nous faire rire, faute d'avoir essayé de nous faire penser, comptez ce qui survit aujourd'hui du premier, et voyez en quelle petite estime les gens même de théâtre tiennent déjà le second. S'il ne suffit sans doute pas d'introduire une thèse dans une comédie pour que la comédie soit bonne, je ne crois pas, d'autre part, que l'on trouvât une seule grande comédie qui ne contienne au moins une thèse. Et comment, à vrai dire, la comédie pourrait-elle aller autrement à son but, en admettant qu'il fût, non pas même de *corriger*, mais seulement de *peindre* les mœurs? si les mœurs ne sont en effet que la perpétuelle et changeante accommodation de la faiblesse humaine aux nécessités de la vie sociale et aux prescriptions de la morale théorique? c'est-à-dire l'occasion, ou la matière même de tous les cas de conscience et de tous les conflits juridiques.

Ce qui était vrai déjà du temps de Molière l'est bien plus encore de nos jours; et nous ne sommes pas devenus plus sérieux, mais plus curieux, et pour cause, de beaucoup de questions dont nos pères ne se souciaient guère. Nous n'admettons pas encore que le théâtre soit une école, une tribune, une chaire. Si nous n'avons que des notions vagues sur les droits du conjoint survivant ou sur la réserve de

l'enfant naturel, nous ne louons pas, pour nous en éclaircir, un fauteuil d'orchestre. Et, au théâtre comme dans le roman, nous voulons toujours que la leçon ne se sépare pas du divertissement. Il n'est pas moins certain que, si les romanciers et les auteurs dramatiques ont pu jadis demeurer étrangers à tout ce qui n'était pas leur art, ils ne le peuvent plus désormais, et que leur art même s'en est corrompu, ou altéré, si l'on veut, mais aussi élargi d'autant. Cette belle indifférence, dont on a tant loué le malheureux Flaubert, est d'un sot, en trois lettres, et nous ne la permettons plus qu'aux artistes dont nous savons bien que tout le talent se réduit à enfiler des mots. Nous aimons que l'on nous irrite, et au besoin que l'on nous exaspère, en nous inquiétant sur les opinions que nous croyons avoir : nous nous sentons vivre en effet alors d'une vie moins égoïste que la vie quotidienne. Nous demandons encore que l'on fasse pour nous, qui n'en avons pas le loisir, cette espèce d'enquête sociale dont nous éprouvons l'intérêt et l'utilité tous les jours, s'il est vrai, comme on l'a dit, qu'il n'y ait rien de plus important pour l'homme que de connaître l'homme. Nous voulons enfin qu'en nous divertissant, ou quelquefois en nous attristant, l'art achève et complète en nous l'éducation commencée par l'expérience et par la vie. Et c'est une autre manière d'aimer ou de comprendre l'art, c'en est une pourtant ; et c'est un autre art, plus utilitaire, en un certain sens, et moins pur, moins élevé comme tel,

mais c'est toujours de l'art; et plus nous irons, plus on peut croire que, si l'art de l'auteur dramatique et du romancier continuent de se modifier, ce sera dans ce sens.

Que pensera-t-on alors du théâtre de M. Dumas? de *l'Étrangère* et de *la Femme de Claude?* ou de *l'Ami des femmes* et du *Fils naturel?* Peut-être le contraire de ce que l'on en pense aujourd'hui, quand on en loue, je ne dis pas plus que de raison, mais non pas sans quelque perfidie, les rares qualités dramatiques; — pour en attaquer d'autant plus vivement l'esprit et les tendances.

Assurément, M. Dumas est un « auteur dramatique » et un « homme de théâtre ». Il l'a prouvé de plusieurs manières : en rendant dramatiques des sujets qui ne l'étaient pas avant lui, comme son *Fils naturel* ou comme sa *Question d'argent;* et surtout en nous donnant ce qui nous manquait depuis si longtemps : un théâtre émancipé de l'imitation des modèles, un théâtre tout neuf et complètement original, dans la forme comme dans le fond, un théâtre où tout est invention, innovation, création, les sujets d'abord et les moyens ensuite. Mais, quand les parties de métier, dans ce théâtre, seraient supérieures encore à ce qu'elles y sont, le mérite éminent de M. Dumas, et sa plus durable originalité, ce sera toujours, comme il le dit lui-même, « d'avoir rendu par le théâtre plus que la peinture des mœurs, des caractères, des ridicules et des passions ». Même s'il vient un temps où l'on ne

jouera plus que deux ou trois de ses comédies, on le louera encore de ne pas s'être borné au rôle d'amuseur public, et, puisqu'il avait quelque chose à dire, de l'avoir dit. En le lisant, on admirera qu'ayant mis tant de questions à la scène, il ait trouvé si souvent le moyen de les traduire en action, de les faire débattre entre tant de personnages si vivants et si contemporains. Mais ce que sûrement on lui reprochera le moins, ce sera de n'avoir pas toujours donné « son sens exact à maint article du Code »; et ce qu'on ne lui reprochera pas du tout, ce sera d'avoir attiré l'attention publique sur ce qu'il croyait lire dans la loi de fâcheux, d'inhumain et d'inique.

Parce qu'ils tiennent un bout de certaines questions, les jurisconsultes s'imaginent assez volontiers qu'elles leur appartiennent tout entières; et ils parlent couramment de « leur science », comme fait de la sienne un physiologiste ou un astronome. Il y a toutefois une différence, et elle n'est pas petite. Si j'ignore les éléments mêmes de l'astronomie où de la physiologie, c'est avec raison que l'on me dénie le droit d'en parler, attendu qu'après tout, ni mon état, ni ma fortune ou ma sécurité, ni mon honneur ne dépendent de connaître la théorie de la circulation, et bien moins encore, je pense, de la conjonction de Vénus avec le Soleil. Mais si je me trompe sur la matière du droit, on me le prouve, en fait, chèrement ou durement; il y va de tous mes intérêts, voilà pour la pratique; et, en théorie, conséquemment, tout ce

que l'on peut faire, c'est de me montrer mon erreur, et de ruiner du même coup ma critique, mais non pas simplement et dédaigneusement me renvoyer à l'école.

Formalistes qu'ils sont, par étude et par profession, on ne saurait trop rappeler aux jurisconsultes que les formes n'existent pas en elles-mêmes ni pour elles-mêmes, mais seulement, et à la manière des cérémonies ou des observances du culte, comme conservatoires du fond. « Comment prendre au sérieux les doléances de M. Dumas sur la condition des enfants naturels, s'écrient-ils très éloquemment, après avoir constaté qu'il ne sait pas ce qu'il faut entendre par des *aliments*, qu'il ignore les règles de la recherche de la paternité, enfin qu'il applique aux enfants naturels des textes qui s'occupent expressément des enfants incestueux ou adultérins ! » Mais quelles vétilles ! ô grands jurisconsultes ! et de quel intérêt sont-elles à la question capitale, à la seule que M. Dumas ait jamais discutée, qui est de savoir, oui ou non, s'il y a lieu d'inscrire dans nos lois la recherche de la paternité ?

Voilà le motif et la raison des « doléances » de M. Dumas sur la condition des enfants naturels. Il lui paraît inique, et en tout cas fâcheux, que l'enfant soit châtié d'une faute qui n'a jamais été la sienne. Qu'importe à cela qu'il se trompe sur un détail, et même qu'il confonde l'enfant de l'inceste ou de l'adultère avec celui du hasard ou de la séduction ?

Par-delà la question juridique, dont ses contradicteurs s'occupent seule, il y a une question sociale, et il y a une question d'humanité. Dans la question d'humanité, tout le monde, j'ose le dire, est plus compétent qu'un vieux juge ou qu'un jurisconsulte. Sur la question sociale, on ne saurait répondre à M. Dumas qu'en montrant, si l'on le peut, que la recherche de la paternité, pour un intérêt social qu'elle garantirait peut-être, en compromettrait plusieurs autres et de plus graves. Mais pour la question juridique, je ne doute pas qu'il l'abandonnât de grand cœur aux cavillations des jurisconsultes. Elle n'a pas d'importance à ses yeux, et elle n'en a guère davantage aux yeux de ceux qui croient avec lui que les lois positives ou même les coutumes sont ou doivent être censées avoir l'équité naturelle pour base, pour mesure, et pour justification.

Ou plutôt, si! elle a son importance, mais cette importance est autre, et d'une autre nature que ne le croient peut-être les jurisconsultes. Puisque nous les voyons disputer entre eux de leur science, elle est donc moins sûre, moins faite, moins réelle qu'ils ne le disent, elle est donc plus conjecturale, plus incertaine, ou plus verbale, elle est surtout plus arbitraire. « Les bévues de M. Dumas, nous dit en effet M. Moreau, dans sa *Conclusion*, seraient, si les jurisconsultes se vengeaient, la vengeance, — non pas de l'auteur obscur de ces pages qui ne compte guère que douze années d'études juridiques, — mais des maîtres

de la science du droit, qui, après une vie tout entière consacrée à ce labeur sans fin, après une carrière marquée par tous les succès et couronnée par tous les lauriers, constatent modestement leur *ignorance*, et n'osent qu'à peine et à regret formuler des critiques, proposer des réformes, que d'autres proposent et formulent avec la belle ardeur de l'ignorance qui ose tout, parce qu'elle ne sait rien. »

Quoi ! vraiment, nous en serions là ! Le Code, ce monument auquel on n'oserait toucher que d'une main pieuse et tremblante, les dédales en seraient si tortueux que, pour apprendre seulement à ne s'y pas égarer, ce serait trop peu qu'une « vie toute entière » ! Ces textes de loi, — qui pénètrent et qui enveloppent la vie tout entière, qui régissent l'organisation de la famille et de la propriété, la matière du mariage et celle de la filiation, qui déterminent la forme et qui sont le lien de la société civile, qui font eux seuls toute la validité des contrats et des obligations qui nous saisissent à la naissance, et qui même à la mort ne nous lâchent pas encore tout à fait, — ils seraient si obscurs, ou plutôt si douteux, que les « intelligences les plus brillantes », sans une longue initiation, n'en sauraient d'elles-mêmes entendre le sens et pénétrer la profondeur cachée ! Tant pis alors pour le Code, et tant pis pour la loi ! Car ce serait avouer que ce qui nous importe le plus, nous est le plus difficile à comprendre, et par suite nous doit demeurer le plus étranger. Ce serait donner raison à tous ceux qui se

plaignent qu'au lieu que les jurisconsultes aient été inventés pour interpréter les lois, ce sont les lois qu'il semble que l'on ait inventées pour « ouvrir une carrière » à l'esprit subtil et contentieux de nos jurisconsultes. Ce serait enfin nous rendre, si jamais nous l'avions abdiqué ou perdu, le droit d'y vouloir voir clair, et, du milieu de cette végétation parasite qui les enlace et qui les étouffe, le droit de dégager, chacun pour notre part, la justice et l'humanité.

Je sais ce que l'on peut répondre : qu'il en est du droit comme de la morale même ; que les prescriptions n'en ont pu tout prévoir et régler par avance ; que la jurisprudence, ayant une même origine, a le même fondement que la casuistique.

Oui, la réalité, féconde en combinaisons imprévues, crée tous les jours, pour ainsi dire, de nouvelles *espèces*, auxquelles il faut bien, si l'on ne veut pas laisser l'arbitraire s'introduire dans la loi, que l'on applique, en les combinant eux-mêmes d'une manière nouvelle et adroite, les principes anciens. Je sais également que, si la loi morale n'est pas toujours très claire, à plus forte raison le doit-on avouer de la loi positive. Comme il y a d'ailleurs des devoirs mêmes qui se combattent, et dont on se demande lequel doit l'emporter sur l'autre, il y a des lois aussi qui se rencontrent, il y a des textes qui se heurtent, il y a des dispositions qui s'opposent et qui se contredisent. Dans une société un peu civilisée, où les relations se compliquent à mesure qu'elles s'étendent, et où les inté-

rêts ne se superposent pas, mais s'entrecroisent, la science du jurisconsulte est donc aussi nécessaire que l'est celle du casuiste aux âmes délicates, qui voudraient concilier des obligations également impératives, quoique d'ailleurs contradictoires.

Mais, comme il y a toujours quelques principes de morale dont la casuistique, sous peine de mériter tout le mal que l'on en a dit, doit avoir le plus grand soin de ne pas obscurcir la naturelle et simple clarté, de même, il faut qu'il y ait quelques principes d'équité qui subsistent, universels et inébranlables, sous tous les raffinements de la jurisprudence. On peut donc admettre, à la rigueur, que les jurisconsultes soient les seuls compétents, en matière de contrats ou d'obligations, de commodat et d'antichrèse : on ne peut pas admettre que la matière du mariage ou celle de la filiation échappe à l'intelligence d'un homme de bonne volonté. Là est le point. Avant d'appartenir à l'austère science du droit, il y a des questions qui relèvent de tous ceux qui y ont intérêt, comme avant de dépendre de Sanchez ou d'Escobar, il y a des cas de conscience, au moins depuis Pascal, qu'un honnête homme a tout ce qu'il faut de lumières pour examiner et résoudre.

Est-ce peut-être pour cette raison que toutes les réformes, ou presque toutes, si l'on ne peut pas dire précisément qu'elles se soient faites contre les jurisconsultes, se sont faites ou se font tous les jours en dépit et comme en dehors d'eux? Institués pour con-

server le dépôt de la tradition et pour maintenir à la loi ce caractère d'immutabilité « sans lequel la loi ne serait pas tout à fait loi », ils ont rarement osé critiquer les textes dont ils sont les respectueux et dévots interprètes. Mais si les lois ne sont pas parfaites, ne descendant plus aujourd'hui du ciel, il faut bien que ces écrivains, dont ils récusent l'incompétence, prennent quelquefois sur eux d'en demander la réforme ou l'amélioration. Les exemples fameux qu'on en pourrait citer, M. Moreau les connaît mieux que nous. Il en est un pourtant qu'il nous permettra de lui rappeler parmi les plus mémorables, — et dont les jurisconsultes ne sauraient trop méditer la leçon.

En 1780, après Voltaire et après Rousseau, sous le règne humain de Louis XVI, et à dix ans de la Révolution, un conseiller au grand conseil, qui s'appelait Muyart de Vouglans, publiait sur les *Lois criminelles de France dans leur ordre naturel* un long et remarquable traité, dans lequel, contre les philosophes de son temps, et particulièrement contre l'auteur du *Traité des délits et des peines*, il défendait, soutenait et justifiait toute la barbarie de l'ancien droit. Dirai-je que M. Félix Moreau contre M. Dumas m'a fait quelquefois songer à Muyart de Vouglans contre Beccaria? Lui aussi, tout comme l'agrégé de la faculté d'Aix, il reprochait à Beccaria son ignorance du droit, le conseiller au grand conseil! Que l'on osât attaquer la *confiscation* et la *torture*, il

s'en étonnait, ou plutôt il s'en indignait comme d'une déclamation sacrilège, et, triomphalement, il montrait au publiciste italien la *torture* et la *confiscation* également approuvées des plus savants criminalistes et des meilleurs auteurs. « On pourrait écarter d'un seul mot tout ce que dit l'auteur sur ce sujet de la torture, disait-il, en observant qu'il ne fait que répéter ce qui a été dit par plusieurs autres auteurs qui se sont déchaînés comme lui contre cet usage, *sans avoir pu empêcher qu'il ne soit perpétué jusqu'à nos jours.* » Il daignait toutefois entrer en discussion, il apprenait à cet ignorant l'utilité de la torture, il en énumérait les nombreux avantages, et il finissait par ce trait inoubliable, qu'à défaut de tout autre, c'était encore assez pour « justifier » la torture, de « l'intérêt particulier qu'y avait l'accusé lui-même ». Je le demande à M. Moreau : si nous n'avions eu, pour améliorer la matière de l'instruction criminelle, que des Muyart de Vouglans, oserait-il m'assurer que la torture n'existerait pas encore? Mais, d'autre part, qui ne voit que ce conseiller n'aurait jamais songé seulement à en « justifier l'utilité », si quelques auteurs « ne s'étaient *déchaînés* contre cet usage »? et qui ne saura gré à ces publicistes ignorants et incompétents de l'y avoir obligé? Quand « l'omniscience présomptueuse » de nos auteurs dramatiques ne ferait ainsi qu'inquiéter nos jurisconsultes sur la solidité de leurs positions, ce serait bien quelque chose, et dont il faudrait leur avoir déjà quelque re-

connaissance. Mais elle fait mieux encore que cela, en reprenant à sa manière, qui est quelquefois la bonne, quelques-unes de ces mêmes questions qu'ils ne savent, eux, traiter qu'avec leur méthode et leur esprit juridique. Elle les renouvelle, en effet, en remontant, à travers les commentaires et par-delà les traditions, jusqu'à l'origine même et à la source du droit; et puisqu'il lui est arrivé de rendre à l'humanité quelques services, — d'une autre nature, à la vérité, mais non pas moins utiles que ceux des jurisconsultes, — on peut espérer qu'elle en rendra d'autres encore.

1er novembre 1887.

THÉOPHILE GAUTIER[1]

Il y a deux opinions sur Théophile Gautier. La première, — qui était la sienne, selon toute apparence, — est celle de sa famille et de ses amis, de ses disciples et de ses biographes. C'est aussi celle des *artistes*, ainsi qu'ils s'appellent volontiers eux-mêmes, race pour laquelle, vous et moi, si nous existons, nous ne sommes guère que la matière de leurs observations, l'objet de leurs dédains, et l'occasion de leurs triomphes Et, généralement, c'est l'opinion de tous ceux qui professent qu'en littérature le fond n'importe guère, mais seulement et uniquement la forme; le style et non pas la pensée; la manière enfin dont on dit les choses, et non point les choses que l'on dit. Pour M. Émile Bergerat, l'un de ses disciples et même de

1. *Histoire des œuvres de Théophile Gautier*, par le vicomte de Spœlberch de Lovenjoul, 2 vol. in-8°. Paris, 1887; Charpentier.

ses gendres, la gloire de Gautier est donc, « *de toutes les contemporaines*, celle qui est appelée à grandir le plus dans l'avenir ». De même, pour M. Charles de Lovenjoul, — le curieux, patient et heureux chercheur à qui nous devions déjà l'*Histoire des œuvres de Balzac*, et qui vient de passer trente-quatre ans à réunir les matériaux épars d'une *Histoire des œuvres de Théophile Gautier*, en deux volumes in-octavo, — Gautier, s'il n'est pas le plus grand écrivain de son siècle, est du moins « *le plus parfait styliste français de son temps*, et peut-être de tous les temps »; c'est-à-dire l'homme qui a le mieux connu, depuis qu'il y en a une, les ressources, les richesses, les secrets de la langue française. Et il le serait enfin pour M. Edmond de Goncourt, — ainsi qu'on le voit dans son *Journal*, récemment publié, — si lui-même, l'auteur de *la Faustin* et des *Frères Zemganno*, sans l'oser dire en propres termes, ne se croyait autant ou plus de droits à ce titre.

D'autres, cependant, pensent tout autrement. Styliste, si l'on veut, et le « plus parfait de tous les temps », pour peu que l'on y tienne, ils le veulent encore, des temps qui furent et des temps qui seront; car l'éloge est mince à leurs yeux. Il leur paraît seulement qu'en vérité, sous prétexte de style, Gautier a trop manqué d'idées; et, sous ces formes, admirables d'ailleurs, cherchant le fond et ne le trouvant pas, ils ne reconnaissent dans ce « fier génie » qu'une espèce de peintre ou d'aquafortiste, — n'ont-ils pas

dit d'émailleur? — égaré dans la littérature. Bien loin de croire que la gloire de Gautier doive aller toujours grandissant, son œuvre même est pour eux destinée à périr promptement tout entière. Car, disent-ils, « il ne part de rien, et c'est aussi là qu'il arrive; et, chemin faisant, il n'y a pour nous ni instruction, ni émotion, ni intérêt, même de curiosité; rien que de la fantaisie vagabonde, des descriptions et du style riche qui se promène capricieusement autour de rien ». Et c'est assez pour des artistes, mais c'est trop peu pour les bourgeois, qui composent la postérité. Telle est entre autres l'opinion qu'exprimait il n'y a pas longtemps M. Émile Faguet, dans un chapitre de ses pénétrantes et remarquables *Études littéraires sur le XIX*e *siècle*. Et M. Scherer, plus sévère encore, ou moins sensible peut-être aux séductions du style riche, des arabesques, et des astragales, n'avait pas craint, avant M. Faguet, d'appeler quelque part Théophile Gautier « l'écrivain le plus étranger qui fut jamais à toute conception élevée de l'art, aussi bien qu'à tout emploi viril de la plume ». Il fit beau voir, à cette occasion, dans *le Figaro*, la grande colère de M. Bergerat, sous le nom de Caliban, qu'il portait alors; — et qu'il n'a pas fait servir sans doute à de plus pieux, mais tout de même, quelquefois, à de meilleurs usages.

Pour nous, s'il faut choisir, l'une et l'autre opinion nous semble également excessive, et la seconde est peut-être moins juste, mais la première, en revanche,

est plus fausse. En effet, quand on a écrit, comme Gautier, selon le calcul approximatif de M. Bergerat, deux cent cinquante ou trois cents volumes, dont pas un d'ailleurs n'a fait époque ou date, ni marqué dans l'histoire littéraire d'un temps la fin ou le commencement de quelque chose, on n'est pas un grand écrivain, ni même une « gloire » de ce temps. Or, vers ou prose, il faut bien l'avouer, on pourrait, dans une histoire de la littérature contemporaine, oublier ou négliger, sans qu'il y parût seulement, l'œuvre presque entière de Théophile Gautier. Si Lamartine n'avait pas écrit les *Méditations*, ou Hugo *les Orientales*, je vois ou je crois voir assez clairement ce qui nous manquerait, et, si je puis ainsi parler, je vois le trou que cela ferait; mais *Albertus*, mais *la Comédie de la mort*, mais *España*, mais *Émaux et Camées*, si nous ne les avions pas, que dira-t-on bien qu'il nous manquerait? Quelques pièces, peut-être, ornements et joyaux de nos *Anthologies*, admirables, sans doute, quoique non pas incomparables, comme on s'est plu trop souvent à le dire, mais rien de vraiment important ou même de très original; — si l'on veut bien considérer les imitations que l'on a faites, et qu'il leur est arrivé quelquefois de passer leurs modèles. Quant à *Fortunio*, *Mademoiselle de Maupin*, *le Capitaine Fracasse*, quelques qualités de style que l'on y vante, et en consentant qu'elles y soient, *les Trois Mousquetaires* du vieux Dumas, les romans d'Eugène Suë ou de Frédéric Soulié, *les*

Mystères de Paris ou *les Mémoires du Diable*, ne tiennent pas seulement plus de place dans les bibliothèques, ils en occupent une plus importante aussi dans l'histoire du roman contemporain. A moins que ce ne soit donc dans le feuilleton dramatique ou dans le compte-rendu des *Salons* de peinture, Gautier n'a rien laissé qui paraisse assuré de survivre. Et c'est pourquoi, dans le siècle où nous sommes, de bien moindres stylistes, mais qui ont écrit parce qu'ils avaient quelque chose à dire, — ce qui est après tout l'une des fins de l'art d'écrire, — ou qui l'ont dit sans presque y songer, sont de bien autres écrivains que lui.

Mais, en le remettant à sa vraie place, fort au-dessous de Lamartine, d'Hugo, de ce Musset dont il rêvait, nous dit-on, de refaire les poèmes avec des « rimes plus soignées », fort au-dessous de Vigny même, — quels que soient, j'en conviens, chez le noble auteur de *Moïse* et d'*Éloa* les défaillances ou les manques de l'exécution, — je voudrais que l'on eût rendu plus de justice, d'abord, et une justice plus exacte, à de très réelles et assez rares qualités de poète, et non pas seulement de styliste, qui furent bien celles de Théophile Gautier.

Telle est d'abord, sinon peut-être cette incuriosité du présent et ce détachement de la chose publique, où je veux bien qu'il se mêlât un peu d'affectation et d'ostentation, et un vif désir d'irriter le « bourgeois », mais au moins, selon son expression, telle est cette « nos-

talgie », très sincère, d'un autre ciel et d'une autre temps, d'une autre vie, moins uniforme et moins civilisée, moins rectiligne et plus libre, plus pittoresque et plus magnifique. Les louangeurs du passé ne sont pas tous autant de poètes; il y en aurait trop; mais il n'y a pas non plus de vrai poète, sans cette « nostalgie » de ce qui fut et qui n'est plus.

Tel est encore ce don de voir, de montrer et de peindre, cette imagination « plastique », ainsi qu'on l'a très bien nommée, qui est d'un peintre, si l'on veut, ou d'un sculpteur, non moins nécessaire, cependant, ou même essentielle au poète, que ne l'est à l'orateur une imagination « musicale », en quelque sorte, et le don de satisfaire, de séduire, d'enchanter l'oreille. Une poésie vague, avec du sentiment et même du mouvement, mais sans contours ni couleurs, n'est en vérité qu'une espèce de métaphysique, un peu plus prétentieuse que l'autre.

Et telle est enfin cette faculté ou fécondité d'invention verbale, ce sens de l'épithète ou de l'adjectif, divers et nuancé, qu'il aimait lui-même à vanter en lui, et qu'en effet de plus grands que lui n'ont pas eu comme lui. Tout est bleu dans Lamartine, tout est « fauve » dans Hugo. D'ailleurs, les qualités qui manquent à Gautier sont assez nombreuses, et d'assez de prix, — mouvement et sentiment, éloquence et passion, harmonie et pensée, je n'en rappelle ici que quelques-unes, — pour qu'on ne lui marchande point celles qu'il eût d'un vrai poète, je le répète, et

non pas seulement d'un artiste. C'est un poète fort incomplet, qui, connaissant lui-même les bornes de son propre talent, a eu la sagesse de ne les point passer, en même temps que l'habileté de faire croire aux siens qu'elles étaient les bornes de l'art, — mais c'est un poète, et il faudra lui en garder le nom.

Quoi que l'on pense, au surplus, de son œuvre elle-même, et quand elle serait destinée, comme je le crois, à périr prochainement tout entière, je voudrais encore et surtout que l'on eût reconnu, sur toute une direction, si je puis ainsi dire, de la littérature contemporaine, l'influence considérable des exemples, des conseils et des paradoxes de Gautier. « Je m'entourerai de jeunes gens, disait-il un jour à M. Émile Bergerat, et les initierai aux secrets de la forme et aux mystères de l'art » ; et, en effet, c'était là sa vraie vocation. Mais, ce rôle de maître ou d'initiateur dont il rêvait en souriant de faire l'occupation de sa vieillesse, il oubliait qu'il l'avait tenu, sans presque s'en douter lui-même, dans les premières années du second empire ; — et nous le voyons aujourd'hui. Favorisé par les circonstances, Lamartine étant presque oublié tout vivant, Hugo retiré là-bas dans son île, Vigny toujours enfermé dans sa « tour d'ivoire », Musset déjà plus qu'à demi mort, et Sainte-Beuve, enfin, « rangé » dans la critique, l'auteur de *Mademoiselle de Maupin* s'est ainsi trouvé, pour toute une génération de jeunes gens, l'unique représentant du romantisme, et je dirais volontiers, si je ne crai-

gnais, en le disant, de soulever ses os dans sa tombe, qu'il en est devenu le Malherbe ou le Boileau. Parmi les poètes qui se sont fait connaître depuis 1848, combien en pourrait-on citer, et lesquels, qui n'aient plus ou moins subi l'influence de Théophile Gautier, ou encore, et plus exactement, par l'intermédiaire de Théophile Gautier, l'influence de Victor Hugo? Seulement, sans vouloir ici préciser une comparaison qui, comme toutes les comparaisons de ce genre, n'a de valeur ou d'intérêt qu'autant qu'elle demeure un peu vague, ce que Malherbe a fait *contre* Ronsard, et avec colère, Gautier, lui, l'a fait *pour* Hugo, avec respect et avec amour. En l'imitant, il l'a expurgé; il le châtiait en le couronnant de fleurs; il obligeait le torrent romantique à rentrer dans ses rives; il en réparait les ravages; et, en en régularisant les conquêtes, il en assurait la durée.

On dit à ce propos, et nous-même nous l'avons rappelé tout à l'heure, sans y souscrire, mais sans y contredire, que Gautier a manqué d'idées : ce n'est toutefois qu'une manière de parler, et sur laquelle il est bon de s'entendre. Non, Gautier n'a point d'idées, cela est vrai, sur les rapports de l'exécutif avec le judiciaire; il n'en a pas non plus sur la question du libre arbitre ou sur le mystère de la grâce; il en a moins encore, — et quoi que son gendre ait pu dire de l'*omniscience* de son beau-père, — sur la variabilité des espèces et sur la conservation de la force. Mais, un poète a-t-il besoin d'en

avoir? Et, quand il en a, — j'entends sur de pareilles matières, — ne lui sont-elles pas plutôt un embarras qu'un secours? C'est une question que l'on peut poser. On aimerait d'ailleurs que Gautier, pour sa gloire ou son honneur même, eût quelquefois été plus riche de son fonds; et, beaucoup de choses qu'il ne comprenait guère, qu'il avait le droit de ne pas les comprendre, on aimerait qu'au moins il eût évité d'en parler comme il fait, par exemple, dans le *Journal* de M. de Goncourt. Mais s'il suffit qu'un poète ait ses idées sur son art, nul n'en a eu de plus précises, de plus personnelles, et souvent aussi de plus intolérantes que Théophile Gautier. On en trouvera l'expression, étrangement grossie par la liberté d'une conversation entre hommes, dans ce même *Journal* de M. de Goncourt; on la retrouvera, déjà plus décente et plus raisonnable, dans le livre de M. Émile Bergerat; et Gautier lui-même, enfin, nous l'a donnée dans les deux morceaux qui contiennent toute sa poétique : la *Notice sur Charles Baudelaire*, écrite en 1868, pour servir d'introduction à l'édition « définitive » des *Fleurs du mal*, et le *Rapport*, daté de la même année, sur *les Progrès de la poésie française depuis* 1830. Sous l'abondance, la richesse, l'étrangeté même des métaphores dont il aime à se servir, qu'il faut connaître pour l'entendre et savoir ce qu'il veut dire, les idées de Gautier ne sont pas seulement plus nettes qu'on ne l'a bien voulu dire, elles sont plus profondes. Et, — j'irai jusque-

là, — quoique poète aussi lui, je ne sais vraiment si Sainte-Beuve, écrivant ce *Rapport*, y eût mis plus de choses. Mais Sainte-Beuve lui-même n'a jamais ni nulle part mieux parlé de certains « secrets » ou « mystères » de l'art que Gautier ne l'a fait dans sa *Notice sur Charles Baudelaire*.

Ce que cette poétique a de plus curieux et d'assez inattendu, étant celle de l'homme dont le « gilet rouge » ou le « pourpoint rose » de la première d'*Hernani* a fait, dans l'histoire littéraire du temps, le type du romantique chevelu, c'est de procéder point par point de la poétique d'Hugo, et cependant, point par point aussi, d'en être le contrepied. Par exemple, ce que le romantisme avait proclamé, si l'on peut ainsi dire, de toute la force de la voix du maître, c'était le principe de l'individualisme dans l'art, ou le droit, pour le poète, et pour chacun de nous, de se mettre lui-même en scène, et de remplir les oreilles des hommes du bruit harmonieux de ses lamentations. Confessez-vous les uns aux autres, et confessez surtout les autres avec vous. Après les *Méditations*, les *Feuilles d'automne*, et après les *Feuilles d'automne*, les *Nuits*, c'est-à-dire les chefs-d'œuvre, peut-être, du lyrisme moderne. Mais, après eux, ou après elles, que de *Nuits*, que de *Feuilles*, que de *Méditations* qui n'avaient servi qu'à montrer combien peu d'hommes ou même de poètes ont ainsi le droit de nous occuper d'eux-mêmes! C'est pourquoi, tout ce que la langue, le

rythme et la rime avaient réalisé de conquêtes sur la timidité classique ou pseudo-classique, en osant traiter pour la première fois ces sujets si longtemps interdits au poète, Gautier n'avait garde de ne pas l'accepter; il s'en empare et se l'approprie. Mais c'est pour poser aussitôt le principe contradictoire, et pour faire de l'*impersonnalité* de l'œuvre d'art la mesure même de sa perfection. On ne doit mettre de soi dans son œuvre que son talent ou son génie, si les dieux vous en ont donné, mais non pas son histoire, celle de ses amours ou des amours de ses amis. « Le poète doit voir les choses humaines comme les verrait un dieu du haut de son Olympe, les réfléchir dans ses vagues prunelles et leur donner, avec un détachement parfait, la vie supérieure de la forme. » Et, à la vérité, quoique ce soient ses propres paroles, ce n'était pas en son nom qu'il exprimait cette doctrine, ce n'était que comme étant celle de l'auteur des *Poèmes antiques* et des *Poèmes barbares*, M. Leconte de Lisle. Trop romantique encore pour s'élever jusqu'à cette hauteur d'impassibilité, Gautier se contentait de ne pas se mêler lui-même, sa famille et ses amis, à sa prose ou dans ses vers. Mais c'est bien là qu'il tendait; et, pour en donner une preuve en passant, c'est à cette faculté de se distinguer de son œuvre, de se dédoubler, de revivre par l'imagination les siècles disparus et les civilisations éteintes, qu'il a dû quelques-unes de ses meilleures inspirations : *Une Nuit de*

Cléopâtre, Arria Marcella, le Roman de la momie.

Un autre principe encore du romantisme, c'était celui de la liberté dans l'art; et par ces mots magiques, en 1850, on était édifié, depuis près de vingt ans, sur ce qu'il fallait entendre. Plus d'entraves, plus de règles, plus de critiques surtout; mais à chacun le droit d'écrire mal, si c'était sa manière; et nul, dit-on, sur ce chapitre, n'était plus amusant à entendre que Gautier lui-même. Il a d'ailleurs écrit tout un livre, et l'un de ses meilleurs, sur les *Grotesques* du temps de Louis XIII, Théophile, Saint-Amant, Scarron, pour les venger à la fois des règles et des dédains de Boileau. Ce n'en est pourtant pas moins lui, nouveau tyran des mots et des syllabes, — et je ne le dis pas pour l'en reprendre, mais au contraire pour l'en louer, — c'est lui, l'auteur d'*Émaux et Camées*, qui a réintégré dans l'art, avec le respect et le souci de la forme, des règles nouvelles, si l'on veut, mais guère moins étroites que les anciennes. « Tout s'apprend en ce monde, répétait-il volontiers, et l'art comme le reste. En résumé, qu'est-ce que l'art? Une science aussi, la science du charme et de la beauté. » Cette science du charme et de la beauté, nos pères, moins prétentieux, l'appelaient tout simplement le style, mais c'était bien la même science, au moins dans son principe, sinon dans ses moyens et dans ses procédés. Et je m'étonne, sans doute, que Gautier, — dont après tout ce n'était point l'affaire, — n'ait point vu qu'en

donnant des leçons de son art, il en revenait tout bonnement à ce Boileau qu'en toute autre occasion il maltraitait si fort. Mais je m'étonne encore bien plus que de très honnêtes gens, qui jurent volontiers par Boileau, se soient moqués si souvent, et d'ailleurs agréablement, des Parnassiens, de Gautier, de leur préoccupation de la rime rare ou riche, et généralement de l'importance qu'ils attachent à une question de langue, de grammaire, ou de métrique. C'est comme ceux qui reprochent au Jésus-Christ de M. Zola ce qu'ils ne pardonnent pas seulement, mais encore ce qu'ils admirent chez le Panurge de Rabelais.

On ne saurait pourtant trop le redire : les vers ne sont pas de la prose, et la prose n'est pas des vers. Secondaire peut-être en prose, — et encore ceci vaudrait-il bien la peine d'être longuement discuté, — la question de forme est capitale en vers. Elle l'est surtout dans une langue telle que la nôtre, peu sonore d'elle-même, où peu de mots font naturellement image, où le vocabulaire habituel du poète ne diffère qu'à peine de celui du philosophe ou de l'historien. C'est là, pour écrire en vers, qu'il faut avoir appris et compris « le pouvoir d'un mot mis en sa place » ; là, qu'il faut savoir trouver, dans la difficulté même de la rime, une source, comme disait autrefois Malherbe, de « nouvelles pensées » ; là surtout, qu'il ne faut jamais prendre une licence, ou seulement une liberté que ne souffrirait pas la prose ; là, enfin, qu'il

faut se rappeler qu'une « belle pensée » ou un « cri du cœur », ne se séparent pas des mots qui les traduisent. « Vouloir séparer le vers de la poésie, dit à ce propos Théophile Gautier, c'est une folie moderne qui ne tend à rien moins que l'anéantissement de l'art lui-même. » Il a raison ! Mais il s'ensuit qu'en poésie comme en peinture, si le « métier » se distingue de « l'art », il ne s'en distingue guère. Bien moins encore se distinguent-ils l'un de l'autre, et tous les deux de la poésie même, depuis que l'invention d'une prose prétendue poétique n'a laissé subsister de différence entre le prosateur et le poète que celle de la facture. Et, dans un temps où tout ce qui se dit en vers pourrait aussi bien se dire en prose, il fallait donner à la forme plus d'importance encore qu'elle n'en avait jamais eue... ou supprimer les vers.

Au lieu donc de reprocher à Gautier cette superstition de la forme, il convient au contraire de lui en savoir autant de gré que l'on en saurait peu à un savant ou à un érudit, à un philologue, ou à un métaphysicien. Trop forts de leur génie, Lamartine et Musset, par exemple, avaient écrit et surtout rimé trop négligemment; Hugo lui-même, quoique plus *artiste* ou plus habile artisan de mots, prodigieux inventeur de rythmes et merveilleux assembleur de rimes, trop souvent emporté par son mouvement même, s'était donné trop de libertés. Ils pouvaient être, ils étaient même déjà devenus d'un dangereux

exemple. D'ailleurs, parmi leurs inventions, si la plupart étaient singulièrement heureuses, il y en avait de moins bonnes, et, si l'on ne voulait pas qu'on les imitât précisement par leurs mauvais côtés, le temps, — après *les Burgraves* et après *la Chute d'un ange*, — était sans doute venu d'y pourvoir. Ce fut l'œuvre propre de Théophile Gautier, le rôle qu'il joua, comme nous disions, sans presque le savoir lui-même. Et si quelques écrivains, depuis tantôt un demi-siècle, non seulement en vers, mais en prose, sont devenus plus scrupuleux que personne peut-être ne l'avait été de 1830 à 1850, ils le doivent en partie à Théophile Gautier. L'invention manque, aujourd'hui, mais non pas l'habileté ou l'adresse, ni même, parmi les jeunes gens, une aptitude générale à revêtir d'une forme « impeccable » les idées qu'ils n'ont point, mais qu'ils auront peut-être un jour. Ils savent qu'il y a un art d'écrire; ils l'apprennent à tout événement, par provision, en quelque manière; et lorsque, par hasard, ils ont un commencement d'idée, si l'on peut leur faire une critique, c'est d'être, en l'exprimant, presque trop esclaves des règles les plus extérieures de cet art.

Enfin, au droit que le romantisme réclamait encore pour le poète, en imitant la nature même, de la refaire à son image, c'est bien encore Gautier qui a opposé le premier le principe ou l'obligation contradictoire : celle de la soumission absolue du poète, comme du peintre, à l'objet qu'il imite. Le commen-

cement et la fin de l'art, pour Gautier, c'est l'imitation, et la première loi de l'imitation, pour l'auteur du *Voyage en Espagne*, c'est l'exactitude. Son cerveau, comme il aimait à le dire lui-même, faisait métier de « chambre noire », et son art n'intervenait dans sa sensation que pour en fixer plus profondément l'image. Les romantiques choisissaient, et, après l'avoir choisi, transformaient, de parti pris et de propos délibéré, l'objet de leur imitation ; Gautier choisit encore le sien, mais dès qu'il l'a choisi, son unique souci n'est plus que de le reproduire. Par là, c'est encore lui que nous retrouvons aux origines du naturalisme contemporain. Romantique dans le choix du sujet, ne prenant d'ailleurs qu'un intérêt médiocre au spectacle de la vie de son temps, ses procédés ou ses moyens sont cependant déjà ceux du naturalisme. Sans doute, il se retient sur la pente ; et cette faculté qu'il a de tout décrire, l'artiste et le poète qui sont en lui l'empêcheraient encore de l'appliquer à tous les objets indistinctement, si d'ailleurs la laideur et la vulgarité n'offensaient son dilettantisme, n'échappaient d'elles-mêmes à son attention, n'étaient pour lui comme inexistantes. Il n'aimait vraiment à travailler que dans une matière aussi précieuse et aussi rare que son art ; et plutôt que d'écrire *Madame Bovary*, par exemple, ou l'*Éducation sentimentale*, il fût allé jusqu'aux Indes chercher ses sujets de tableaux. Mais si les procédés de l'*Éducation sentimentale* ou de *Madame Bovary* sont bien ceux de *Salammbô*,

ceux de *Salammbô* sont ceux aussi du *Roman de la momie*. Et je dis qu'en les introduisant dans l'art, Gautier d abord, et les naturalistes à sa suite, y ont introduit des scrupules tout nouveaux d'exactitude et de précision. Sont-ils peut-être quelquefois pédantesques? et répondra-t-on qu'un peu moins de style, un peu plus d'émotion, feraient beaucoup mieux notre affaire. Mais ce n'en sont pas moins de louables scrupules, et on n'y pourrait désormais renoncer qu'au grand dommage de la sincérité, de la vérité, de la probité de l'art.

Si nous voulions maintenant poursuivre, il nous serait aisé de retrouver bien d'autres traces encore de cette influence de Gautier jusque sur nos contemporains. Lorsque, par exemple, de nos jours mêmes, nos petits poètes et nos jeunes romanciers affectent de considérer le théâtre comme un « art inférieur », ce n'est sans doute pas de l'auteur du *Chandelier*, ni de celui de *Ruy Blas*, qu'ils ont hérité cette belle maxime; c'est de Flaubert, dont le rêve eût été pourtant de se voir applaudir sur la scène; et, par Flaubert, c'est de Gautier, qui n'était lui-même qu'à moitié convaincu de sa propre opinion, mais qui se revanchait ainsi de l'ennui de son feuilleton dramatique. De même, quand ils se désintéressent de la vie de leur temps, — ce qui est une manière de ne s'intéresser qu'à eux, — c'est de Gautier qu'ils tiennent encore cette leçon, car ce n'est pas de Lamartine ou de Victor Hugo, lesquels même eussent été bien ins-

pirés, pour leur repos et pour leur gloire, de se mêler moins à la politique. Ce n'est pas non plus de Balzac ou de George Sand, ni de Sainte-Beuve ou de Michelet. Et quand ils professent enfin superbement la doctrine de l'art pour l'art, ou de « l'autonomie de l'art », ainsi que disait Gautier, quel est donc l'homme, dans ce siècle agité que nous vivons, qui en aura été le vrai représentant? Flaubert, si l'on veut, mais avant Flaubert, encore Gautier, dont ce ne sera pas le titre le moins sûr à l'attention de la postérité.

Il est dans la nature, il est de belles choses :
Des rossignols oisifs, de paresseuses roses;
Des poètes rêveurs, et des musiciens
Qui s'inquiètent peu d'être bons citoyens,
Qui vivent au hasard, et n'ont d'autre maxime,
Sinon que tout est bien, pourvu qu'on ait la rime.
. . . . . .
Il est de ces esprits qu'une façon de phrase,
Un certain choix de mots tient un jour en extase.
. . . . . .
D'autres seront épris de la beauté du monde,
Et du rayonnement de la lumière blonde.
Ils resteront des mois assis devant des fleurs,
Tâchant de s'imprégner de leurs vives couleurs.

Ces vers ne sont peut-être pas des meilleurs qu'il ait faits, et le prosaïsme en est même surprenant, mais le sens en est clair, et ils peuvent passer pour significatifs. C'est Gautier qui a incarné de notre temps la doctrine de l'art pour l'art; et, d'avoir incarné une doctrine, dans l'histoire de l'art, c'est tou-

jours quelque chose. On pourrait ajouter qu'il importe peu qu'elle soit fausse, ou même qu'il n'y a rien de plus avantageux pour une doctrine d'art. En art, comme en science, et autre part encore, la vérité, une fois trouvée, devient vite anonyme, et c'est l'erreur, assez souvent, qui perpétue dans la mémoire des hommes le renom de ses inventeurs.

Là-dessus, il serait un peu long de traiter la question de l'art pour l'art, et, d'ailleurs, pour y revenir aujourd'hui, nous y touchions trop récemment encore[1]. Bornons-nous donc à dire qu'elle est moins difficile, et surtout moins embrouillée qu'on ne voudrait nous le faire croire, et qu'il suffirait presque à la trancher d'une distinction, la plus simple du monde. Elle ne se pose point en sculpture, en peinture, en musique. On n'a jamais débattu s'il était possible ou permis de démontrer une thèse en couleurs; on n'a jamais douté qu'il fût dangereux de vouloir traiter en musique un problème social; en un mot, on n'a jamais nié sérieusement que l'art de peindre ou celui de faire des bruits harmonieux fussent à eux-mêmes leur raison d'être et leur unique but. On demande maintenant s'il en est de même de l'art d'écrire; et la réponse est facile. Oui, pour les poètes, l'art peut être son propre but à lui-même, et si

Les quatrains de Pibrac et les doctes tablettes
Du conseiller Matthieu

1. Voyez le chapitre précédent : *Le Code Civil et le Théâtre.*

sont en vers, tablettes et quatrains, ils ont tort. Qu'on les remette en prose! Mais pour tous les autres écrivains, et dans tous les autres genres, — non pas même pour les romanciers ou les auteurs dramatiques, et à moins qu'ils ne se veuillent eux-mêmes condamner d'infériorité, — l'art ne peut être à lui-même son but. Ici, comme dans cette question de forme, dont nous avons dit quelques mots plus haut, on a eu le tort de vouloir appliquer les mêmes principes à la prose et aux vers, et l'erreur est presque de même nature que si l'on voulait constamment appliquer les mêmes principes de critique à la peinture et à la musique. Les vers sont faits pour le « divertissement »; prenez le mot dans son sens le plus noble et le plus élevé : la prose est faite pour « l'action »; et je prends le mot, comme on l'entend bien, dans son sens le plus étendu. Un discours est un acte, une histoire est un acte, un jugement est un acte, *la Nouvelle Héloïse* est un acte, *le Mariage de Figaro* est un acte.

En sa qualité de poète, je ne saurais donc m'étonner de trouver en Gautier un représentant de l'art pour l'art. C'est à peine même si je regretterai qu'il ne se soit pas fait de son art une conception plus élevée : c'est-à-dire, qu'étant capable d'écrire *Émaux et Camées*, il n'ait pas essayé d'écrire *Jocelyn* ou *la Légende des siècles*. Au contraire, et, si nous sommes juste, il faut l'admirer de n'avoir rien tenté au-delà de ses forces. Car, enfin, admirons-nous

Voltaire pour avoir écrit la *Henriade*, ou Diderot pour être l'auteur du *Père de famille?* et n'eussent-ils pas été mieux avisés ou plus prudents, se connaissant mieux l'un et l'autre, de ne point forcer leur talent? N'ayant point le souffle lyrique, et s'en étant de bonne heure aperçu, mais doué d'un talent descriptif singulier, Gautier s'est contenté de décrire. Encore bien moins puis-je m'indigner, qu'au risque de s'entendre accuser de paresse ou de coupable indifférence, n'étant qu'un artiste, il ait voulu vivre uniquement pour son art. Car, ce ne serait point une bonne chose que ce désintéressement, s'il gagnait tout le monde, et il ne faut pas le prêcher; mais ce n'est pas non plus une mauvaise chose qu'il y ait des écrivains, ou des poètes au moins, qui ne se soucient que de leur poésie, ou, comme ils disent maintenant, que de leur « écriture »; et leur exemple a son prix, aussi lui. On peut d'ailleurs être bien assuré qu'il ne sera pas contagieux; et, pour quelques hommes de lettres qui se feront des lettres un but, il n'en manquera jamais qui ne s'en feront qu'un moyen. Les lettres n'auront été qu'un but pour Gautier, et je ne puis le lui reprocher, et, si l'on me pousse trop, je suis homme à l'en féliciter.

Il a, d'ailleurs, — et j'en reviens à son vrai titre d'honneur, — exercé une influence considérable, et pour cette raison, comme nous avons essayé de le montrer, son nom vivra, et son souvenir. Il ne grandira point, quoi qu'en puissent penser M. Émile Ber-

gerat et M. Charles de Lovenjoul, mais je ne crois pas qu'il tombe non plus dans l'oubli profond que lui prédisait M. Émile Faguet. Non seulement, dans l'histoire de la poésie française contemporaine, mais encore dans ce que l'on pourrait appeler l'histoire des idées littéraires du siècle, il nous semble en effet que sa place est dès à présent marquée. Laissons de côté la question de l'art pour l'art, et supposons qu'*Émaux et Camées* ou le *Roman de la momie* ne soient plus lus un jour que des curieux de lettres: mais comment le *naturalisme* est-il sorti du *romantisme?* — car il en est sorti, et ce père a beau maudire ce fils, ce fils a beau manquer de respect à ce père, ils n'en sont pas moins le père et le fils, le fils et le père; — c'est ce que l'on ne peut comprendre qu'en étudiant l'influence de Théophile Gautier. Là est sa véritable originalité, et là sa sûreté contre les changements de la mode et du goût. Si les lecteurs l'oublient ou le négligent, les historiens de la littérature le leur rappelleront. Et, quand ils ne pourront, comme nous-même, qu'indiquer d'un seul trait la transition, et l'étudier que dans un seul personnage, ils préféreront Théophile Gautier à Sainte-Beuve et à Mérimée, qui ont joué un peu le même rôle, romantiques devenus, eux aussi, naturalistes sur leurs vieux jours.

1er décembre 1887.

LA LITTÉRATURE PERSONNELLE

I

Les questions naissent les unes des autres, et s'enchaînent d'elles-mêmes entre elles, pour ainsi dire, sans qu'on y pense. Invité par l'occasion, nous examinions naguère, ou nous effleurions du moins, si les lecteurs veulent bien se le rappeler, la question de la « Thèse » au théâtre ou dans le roman; et c'était à propos d'un livre sur *le Code civil et le théâtre contemporain.* Plus récemment encore, *l'Histoire des œuvres de Théophile Gautier*, de M. Charles de Lovenjoul, nous offrait un prétexte à toucher, sinon à traiter la question, non seulement voisine, mais en quelque façon réciproque et inverse, de « l'art pour l'art ». Et c'est aujourd'hui cette question qui nous engage à son tour dans une autre, moins souvent agitée peut-être, quoique non pas moins intéressante

ni moins importante : celle de savoir en quelle mesure et jusqu'à quel point l'écrivain doit laisser paraître sa personne dans son œuvre, s'y mettre lui-même avec les siens en scène, faire des vers avec ses amours ou des romans avec ses aventures, de la critique avec son « tempérament », — ce qui veut dire avec ses nerfs ou avec ses humeurs, — et de l'histoire enfin, comme quelques historiens, ou comme la plupart des auteurs de *Mémoires*, avec le ressentiment de ses ambitions déçues, de ses haines exaspérées par les souffrances de son orgueil et de sa vie manquée.

Que si, d'ailleurs, pour nous justifier de traiter cette question, nous avions besoin d'un prétexte, ou même de raisons et de très bonnes raisons, de raisons très « actuelles », nous n'en manquerions point. Tout le monde sait en effet que, depuis quelque temps, il n'est bruit partout autour de nous que de *Mémoires*, de *Journaux* et de *Correspondances*. On dirait que nos auteurs, après avoir parcouru le monde, n'y ayant rien trouvé de plus intéressant qu'eux-mêmes, n'imaginent pas aussi qu'il y ait rien de plus curieux pour nous. Et, à la vérité, ç'a été de tout temps un vice bien français que cette manie de faire figure, de prétendre pour sa personne une estime ou une sympathie que nos contemporains ont eu parfois le mauvais goût de refuser à nos œuvres ou à nos actes. Nous nous complaisons naturellement en nous-mêmes, aussi fiers, ou davantage, de nos défauts que

de nos qualités; nous aimons qu'on sache qui nous fûmes, d'où nous venions, ce que nous pouvions, de quoi nous eussions été dignes en un siècle moins ingrat, et ce que le monde, en nous perdant, ne se douterait pas qu'il eût perdu, si nous n'eussions nous-mêmes pris le soin de l'en instruire. C'est pourquoi, moderne ou ancienne, pas une littérature n'est plus riche en *Correspondances*, *Mémoires* et *Journaux*, — Correspondances un peu de toute sorte, Mémoires de toute condition, si je puis ainsi dire, puisque enfin les plus spirituels peut-être que nous ayons sont d'une femme de chambre, Mademoiselle Delaunay, et les plus éloquents du plus éloquent des laquais : c'est Rousseau. Que dis-je? toutes les autres littératures ensemble sont moins riches en confessions que la nôtre à elle toute seule; et l'on voit que les étrangers, quand ils veulent ainsi faire à la postérité les honneurs de leur personne, c'est notre langue encore qu'ils choisissent, comme si la vanité de parler de soi s'y déguisait peut-être sous des dehors plus aimables, et que les tours de l'amour-propre, plus variés, y fussent plus délicats qu'en russe, ou moins apparents qu'en allemand. Mais il faut convenir que jamais, à aucune époque, de ces *Journaux* ou de ces *Mémoires*, on n'en avait tant vu paraître que dans ces dernières années ou dans ces derniers mois, depuis le *Journal intime* d'Henri-Frédéric Amiel jusqu'aux *Mémoires* de cette petite peintresse de Marie Baskircheff, ou depuis les confessions du trop fa-

meux Jules Vallès jusqu'au *Journal* de MM. Edmond et Jules de Goncourt. Ceux-ci ont payé pour les autres.

Quelles sont les causes de ce développement maladif et monstrueux du *Moi?* La recherche en serait assurément curieuse ; mais, aujourd'hui, la question que j'examine est autre, et uniquement littéraire : il s'agit de savoir si ce *Moi* qui jadis passait, selon le mot de Pascal, pour « haïssable », et qu'il fallait absolument « couvrir », comme il disait encore, a conquis désormais parmi nous le droit de s'étaler dans sa gloire et de se carrer dans son insolence? Quand nous ouvrirons un livre, sera-ce pour y apprendre, comme si nous étions, nous, des enfants trouvés, que l'auteur a eu un père, des frères, une famille; ou l'âge auquel il fit ses dents, combien de temps dura sa coqueluche, les maîtres qu'il eut au collège, et comment il passa son baccalauréat? Convierons-nous nos romanciers, comme on faisait naguère nos peintres, à se mirer eux-mêmes dans leurs œuvres, ou à s'y dépeindre avec exactitude, pour l'instruction de la postérité? Et est-ce une tendance enfin que l'on doive encourager chez eux, que cette complaisance infinie pour leur notable personne, — sans faire attention qu'elle n'est qu'une forme aussi du plus impertinent dédain pour tout ce qui n'est pas eux.

Si en effet, comme je le disais, nous n'avons, grâce à Dieu, manqué en aucun temps d'épistoliers pour tirer soigneusement copie de leurs lettres, ou d'au-

teurs de *Mémoires* pour hypothéquer aux générations le récit de leur vie, il était toutefois entendu jadis que, bien loin d'exposer dans ses œuvres sa personne et sa condition, ses particularités ou ses humeurs, — dans celles du moins de ses œuvres que l'on destinait au public, — on devait les dissimuler pour n'y mettre de soi que son talent et ses idées. Même au célèbre auteur des *Essais*, ni Pascal, ni Bossuet, ni Malebranche ne pouvaient pardonner d'avoir rempli de lui les deux tiers de son livre, et, tout chrétiens qu'ils fussent, je ne sais s'ils n'en étaient pas presque plus choqués que de son scepticisme et de sa railleuse incrédulité. Cela leur paraissait inexplicable, encore plus incivil, et je dirais volontiers inhumain, tandis qu'il y avait tant de choses à connaître, de problèmes à étudier, de questions à éclaircir, d'erreurs à combattre ou de vérités à défendre, qu'un tel homme, dans l'un des temps les plus troublés de l'histoire, eût pu vivre ainsi claquemuré dans la contemplation de soi-même, uniquement soucieux de ses affaires, de ses maladies, et de son repos. « Le sot projet qu'il a eu de se peindre », disait énergiquement Pascal, et l'excellent Malebranche ajoutait : « Si c'est un défaut de parler souvent de soi, c'est une effronterie, ou plutôt une espèce de folie que de se louer à tous moments comme fait Montaigne : car ce n'est pas seulement pécher contre l'humilité chrétienne, mais c'est encore choquer la raison. » On sait, d'ailleurs, que, pour les poètes mêmes, c'était alors si peu leur

intention de se dépeindre dans leurs œuvres que, la plupart, on est assuré de se tromper si l'on va chercher leur personne dans leurs écrits, et je dis même dans leur *Correspondance*. Non seulement on ne trouve rien dans *Andromaque* ou dans *Bérénice* de la vie ni du caractère de Racine, rien du caractère ni de la vie de Molière dans *Tartuffe* ou dans *le Misanthrope*, mais leurs œuvres, — si d'ailleurs nous ne connaissions leur personne, — seraient faites pour nous donner d'eux l'idée peut-être la moins exacte et la moins conforme à la réalité. Qui se douterait, s'il ne le savait, que l'auteur de *l'Amour médecin*, de *M. de Pourceaugnac*, ou du *Bourgeois gentilhomme* vécut triste et mourut hypocondriaque? qui reconnaîtrait un janséniste dans l'auteur d'*Andromaque*, et qui verrait dans celui de *Bérénice* ou d'*Esther* l'un des railleurs les plus piquants et les plus imprudents de la cour de Louis XIV?

Nous, cependant, nous sommes en train de changer tout cela. Cette tendance de nos auteurs à se mettre eux en scène, la critique l'approuve et l'encourage; ils n'ont pas plutôt laissé, par mégarde sans doute, échapper un aveu, qu'on les invite à faire une confession générale; et, après nous avoir raconté leurs amours, ce ne sera pas la faute de leurs admirateurs s'ils n'écrivent bientôt aussi les *Mémoires* de leur pituite ou le *Journal* de leur hydropisie. Montaigne, encore, leur a donné l'exemple, et, depuis lui, Jean-Jacques. N'est-ce pas, d'ailleurs, une dis-

tinction que d'avoir la gravelle, et tout le monde est-il apoplectique?

« Et ce sera bien fait, disent les critiques, puisque enfin nous ne savons rien, si ce n'est que nous ne savons rien, ou, si l'on aime mieux, puisque le monde n'est qu'une apparence, la réalité qu'une ombre, et la vie que l'illusion suprême. Il n'y a rien : « quelque terme où nous pensions nous attacher, il » branle, et nous quitte, et nous fuit d'une fuite » éternelle »; la vérité n'est qu'un mot; la justice n'est qu'un leurre; la beauté surtout n'est qu'un fantôme. Chacun de nous fait à son tour, au même titre, avec les mêmes droits, l'autorité de ce qu'il dit et la vraisemblance de ce qu'il imagine; il fait la beauté de ce qu'il admire ou de ce qu'il aime. L'individu n'est pas seulement à soi-même son tout, il est un univers et un monde en soi.

» A quoi donc voulez-vous que nous nous intéressions dans une œuvre? Ce ne sera pas au fond, nous n'en avons que faire, puisqu'il n'y a pas une conception de la vie à laquelle nous ne puissions en opposer une autre, — qui la vaut, — ni seulement une idée dont l'expression, pour être intelligible, ne doive envelopper l'idée contradictoire. Ce ne sera pas davantage à la composition, puisque, supposé qu'il y eût une vérité, la composition, que serait-elle, sinon l'art, en arrangeant cette vérité même, de l'altérer pour en faire une séduisante erreur? Ce ne sera pas non plus à la forme ou au style, puisque, indépendamment

de l'espèce de déformation ou de mutilation d'elle-même qu'exige toujours une idée pour être traduite par des mots, nous connaissons aujourd'hui le secret de tous les styles, et, pour preuve, au besoin, nous les reproduisons. Vous plaît-il du Victor Hugo? nous en tenons boutique; du Lamartine? du Vigny? du Musset? tout de même, avec la différence que nous rimons mieux qu'eux.

» Ce sera donc uniquement à l'auteur que nous prendrons intérêt dans son œuvre; à l'image de lui-même empreinte, et momentanément réalisée dans son œuvre; à « l'état d'âme », — c'est le mot à la mode, — que sa façon d'écrire ou de penser nous révèle, à l'exemplaire enfin plus ou moins original qu'il nous offre en sa personne de cette mobile, complexe et ondoyante humanité. Dans cet océan d'incertitude, où nous ne flottons qu'un jour, que faut-il davantage? Quoi de plus amusant? ou de plus propre à nous distraire du mal ou de l'ennui de vivre? et puisqu'enfin nos plaisirs sont la seule certitude que nous ayons en notre pouvoir, en est-il de moins grossiers, de plus détachés de la matière, et, conséquemment, de plus nobles? »

On conçoit aisément que ces doctrines aient fait fortune; car elles sont si commodes! Ceux qui font métier d'écrire, avez-vous remarqué qu'elles les dispensent d'abord d'étude et de travail? En effet, quoi qu'ils écrivent et quelque sujet qu'ils traitent, ce qu'ils sont, ils le seront toujours, mais jamais autant

que s'ils ne tirent que d'eux-mêmes tout ce que l'on demandait jadis à la science ou à l'érudition. Les voilà tels qu'ils sont, et ils se trouvent bien comme ils sont ! S'ils ont une opinion, elle est bonne, puisqu'il l'ont; et d'autant qu'elle diffère de l'opinion commune, d'autant plus y tiennent-ils, sans avoir besoin d'examiner si ce qu'ils prennent pour le signe de leur originalité ne serait pas peut-être aussi souvent en eux l'effet de l'ignorance ou de l'inexpérience. Ayant le crâne fait d'une certaine manière, pourquoi tâcheraient-ils à se le refaire d'une autre? Comme d'ailleurs leurs défauts leur sont chers, en ce qu'ils les distinguent de ceux qui ne les ont pas ou qui en ont d'autres, il suffit de les leur signaler pour qu'ils y persévèrent, et même qu'ils se fassent non seulement un point d'honneur, mais une habitude ou une attitude littéraire de les exagérer. Et il n'est pas jusqu'à leurs plaisirs qui ne leur deviennent enfin une obligation professionnelle, puisque aussi bien leurs sensations sont la matière de leurs œuvres, et qu'on ne leur demande qu'à se laisser vivre, ou plutôt encore qu'à se procurer des sensations qu'ils notent, pour l'instruction de ceux que l'insuffisance de leurs moyens, ou les occupations de la vie quotidienne, ou les devoirs dont ils sont tenus empêchent de se les procurer. Nous peinons pour eux, et il jouissent pour nous.

Quant à ceux qui les jugent, ils trouvent, eux aussi, dans le livre qu'ils jugent, tout ce qu'il faut pour le

juger. C'est tant mieux s'il leur plaît, et, s'il ne leur plaît pas, c'est tant pis. Car un jugement n'est qu'une opinion, ou, moins encore que cela, une façon de penser ou de sentir, qui varie selon leur humeur même ou la couleur du temps. Ces vers sont-ils bons ? Il se pourrait. Ce drame en est-il un ? Peut-être. Ce roman, qu'en pensez-vous ? C'est à savoir. Mais tout ce qu'ils accordent, c'est que ce roman leur a plu ou que ces vers les ont ennuyés. Que voulez-vous de plus ? et si, par hasard, ils approfondissaient les raisons de leur plaisir ou les causes de leur ennui, lesquelles en trouveraient-ils qui ne fussent encore et toujours l'expression de leur tempérament ou de leurs préjugés? Et de là, dans les genres mêmes qui jadis l'eussent le moins permis, cet étalage naïf du *Moi;* de là, dans la critique, cette substitution du goût de l'écrivain à la recherche de la valeur des œuvres ou de la loi des genres; de là enfin ce caractère *personnel* ou *subjectif* qui tend à devenir bientôt celui de toutes les formes de la littérature; et de là, — pour en revenir à notre point de départ, — cette abondance de *Journaux*, de *Mémoires* et de *Confessions*.

II

S'il ne s'agissait que de noter les défauts de ce genre de littérature, il n'y aurait rien de plus facile. Elle a d'abord quelque chose d'incivil; et par là je veux dire qui ne va pas seulement contre l'objet de la littérature, mais contre celui même de la société. « Les hommes sont faits pour vivre ensemble, a dit un bon auteur, et pour former des corps et des sociétés civiles. » J'ajouterais volontiers que c'est même le seul moyen qu'ils aient de se consoler du mal de vivre, et que, pour soulager leur misère, il leur faut la mettre en commun. « Mais il faut remarquer, continue Malebranche, que tous les particuliers qui composent les sociétés ne veulent point que l'on les regarde comme la dernière partie du corps duquel ils sont. Ainsi, ceux qui se louent se mettant au-dessus des autres, les regardant comme les dernières parties de leur société, et se considérant

eux-mêmes comme les principales et les plus honorables, ils se rendent eux-mêmes odieux à tout le monde. » C'est de Montaigne qu'il parlait en ces termes, ou à propos de Montaigne, qui a cependant bien des excuses; quand ce ne serait que celle d'avoir vécu, lui, dans un temps où chaque pas que l'on faisait dans la connaissance de soi-même, on le faisait pour ainsi dire dans la découverte de l'homme. Qu'eût-il donc dit, s'il eût pu lire, comme nous, les *Mémoires* de Saint-Simon, les *Confessions* de Rousseau, les *Mémoires* de Chateaubriand! Je choisis, on le voit, mes exemples. Mais les *Mémoires* eux-mêmes de quelques hommes qui, maîtres un moment des affaires, ont pu se dire avec raison que leur témoignage importerait un jour à l'histoire, ne seraient pas tout à fait exempts de ce genre de reproches : tels sont entre autres les *Mémoires* de Sully, ceux de Richelieu, ceux du cardinal de Retz ou du maréchal de Villars.

C'est toutefois et surtout des *Journaux* et des *Confessions* que l'observation de Malebranche est vraie. Passe encore, si l'on veut, pour l'auteur d'*Émile* et de la *Nouvelle Héloïse*, ou pour celui d'*Atala*, de *René*, du *Génie du christianisme* : ils avaient fait assez de bruit dans le monde; l'admiration publique leur avait donné d'assez singuliers témoignages de leur valeur, et d'assez significatifs; ils n'étaient pas tenus, après tout, de penser d'eux-mêmes moins de bien que n'en avaient écrit leurs

contemporains; ils pouvaient croire, ils avaient le droit de croire que leurs *Mémoires* ou leurs *Confessions* éclairaient, expliquaient, et complétaient leurs œuvres. Mais, l'auteur des *Grains de mil* ou celui des *Réfractaires*, mais mademoiselle Baskircheff ou MM. de Goncourt, vraiment, quels titres avaient-ils à nous parler d'eux-mêmes? quelles explications leur demandait-on? quel besoin avions-nous de connaître leurs petites histoires?

Il est un « état d'âme » ou une disposition d'esprit que je n'ai jamais pu comprendre, pour ma part, ou seulement me représenter : c'est celle de l'homme qui écrit son *Journal intime*, le soir, loin des regards curieux, et lui-même l'enferme sous une triple clef, pour ne paraître qu'après sa mort, comme s'il avait vaguement conscience, quelques raisons dont il se paie, qu'il fait une laide besogne. Eh oui ! sans doute, j'entends bien le cri de la vanité blessée, et, comme un autre, j'entends le gémissement de l'orgueil. Moi aussi,

> Des protégés si bas, des protecteurs si bêtes,

j'en ai connu, comme tout le monde. Je fais d'ailleurs la part de cette émulation naturelle, qu'on peut reprocher aux gens de lettres avec quelque raison, mais qui n'en est pas moins, dans un temps comme le nôtre, dans tous les temps, l'un des ressorts au moins de leur activité d'esprit. Et je veux bien enfin que

leur sensibilité, plus délicate ou plus irritable, soit offensée, soit blessée, soit exaspérée de ce qui n'effleure qu'à peine l'épiderme d'un langueyeur de porcs ou d'un toucheur de bœufs. Mais, tous les jours, sans en manquer pas un ! mais, ne rien excuser des autres ! mais, en secret, leur faire payer jusqu'aux politesses qu'on leur a rendues ! non, voilà ce que je ne comprends pas, ni seulement que l'ayant essayé, on n'en ait pas rougi dès la deuxième page. Car, soyons justes, ou de bon compte : c'est attacher trop d'importance à sa personne que de se faire ainsi soi-même le centre du monde; pour prétendre intéresser les autres aux souffrances de notre amour propre, il faut être vraiment bien peu ménager du leur; il faut avoir aussi les yeux bien fermés à de bien autres misères que la chute d'*Henriette Maréchal*, ou le refus d'une toile médiocre par le jury d'un salon de peinture. Mais surtout, pour oser nous entretenir publiquement de pareilles vétilles, outre qu'il faut avoir bien peu de philosophie dans l'âme, une conception bien mesquine de l'homme et de la vie, il faut être bien sûr aussi de la singularité de ses aventures, de la rareté de ses sensations, et de la distinction, ou, comme ils disent aujourd'hui, de l'exquisité de sa nature.

Malheureusement pour eux, — et pour nous aussi qui les lisons, — ce que tous les *Journaux* et *Confessions* de ce genre ont de plus insoutenable encore que leur fatuité, c'est leur insignifiance. Enfermés et

comme emprisonnés dans le cercle étroit de leur égoïsme, on dirait, à les lire, que ceux qui les écrivent ont presque tout ignoré des hommes et de la vie. Dans le *Journal des Goncourt*, il n'y a de curieux ou d'original que ce que les autres y disent. Mais, pour eux, les deux frères, ils n'y font sur eux-mêmes que des observations d'une banalité tout à fait singulière, et dont ils sauraient qu'elles traînent un peu partout, s'ils ne croyaient pas que la « psychologie » a daté, dans l'histoire de l'humanité, de l'apparition des Goncourt, et que personne avant eux ne s'était regardé soi-même. Ils croient aussi qu'ils ont les premiers empruntés leurs modèles à la réalité, et ils remplissent le tiers d'un volume avec l'histoire de la vieille bonne qui a posé pour eux Germinie Lacerteux. Mais ce que l'on peut pardonner à une jeune fille comme Marie Baskircheff, — son étonnement en présence d'elle-même, et sa surprise de découvrir en elle des traits qui sont de toutes les jeunes filles, — on le pardonne moins aisément à des auteurs de profession qui ont tout essayé, le roman et le théâtre, la critique et l'histoire, sans réussir nulle part, il est vrai, qu'à se mettre en chaque genre au-dessous des vrais maîtres. On est confus pour eux de tant d'inexpérience jointe à tant de prétention, et qu'en irritant notre amour-propre, ils n'aient pas eu l'art d'amuser seulement notre curiosité.

Et que dirai-je enfin de la grande duperie de ces livres de « bonne foi », lesquels ne manquent, pour

la plupart, de rien tant que de sincérité ? Car, j'y consens, dans l'ignorance habituelle où nous vivons les uns des autres, ce pourrait être une chose curieuse, un « document » précieux qu'une confession sincère, véridique et sincère. Mais où est-elle, cette confession ? et qui l'a jamais faite ? et qui jamais ira la faire ? Sans compter, en effet, qu'il y aura toujours une partie de nous-mêmes qui nous échappera, et, comme disent les philosophes, sans compter que l'effort même que nous faisons pour nous observer détruit en nous ce que nous observons, ou tout au moins le déforme, on ne se peindra jamais qu'en buste, c'est-à-dire on ne se confessera jamais publiquement que des défauts ou des vices qu'il est presque glorieux d'avoir, et dont l'usage du monde, s'il ne fait pas proprement des vertus, fait au moins des qualités. Qui s'est jamais vanté d'être fourbe, hypocrite ou lâche ? qui s'est jamais publiquement accusé d'avoir eu l'âme basse et cupide ? ou seulement de n'avoir eu dans la vie que son amour-propre pour loi, son intérêt pour guide, et sa fortune pour but ? De sorte que c'est précisément ce qu'il nous serait instructif de savoir que les auteurs de *Mémoires* nous cachent ; ils ne nous parlent que de ce qui, les relevant eux-mêmes à leurs yeux, peut, à ce qu'ils croient du moins, les relever également aux nôtres, jamais de ce qui les rabaisserait ; et les rares aveux qu'ils ont laissé parfois échapper, c'est en dépit d'eux, sans le savoir eux-mêmes, et parce que, quelque apprêt que l'on mette à écrire son *Journal*, la nature,

plus forte, finit par l'emporter sur le calcul et sur l'art.

C'est toujours le cas de Rousseau. Si Rousseau ne s'était pas senti coupable de beaucoup de choses qu'on lui reprochait, il n'aurait pas écrit ses *Confessions*, qui n'ont eu pour objet que de le disculper, en transportant la cause de ses fautes aux autres. Mécontent de lui-même, cela lui déplaisait qu'on le vît tel qu'il était. En nous faisant ses *Confessions*, il voulait nous donner le change, et, après tout, le calcul n'a pas été mauvais, puisqu'on dispute encore de ce qu'il fut. Mais alors, qui trompe-t-on ici, quand on parle de sincérité ? Car, à vrai dire, s'il s'est confessé, c'est pour arranger la vérité selon ses convenances, en bon français pour la défigurer. Il a craint qu'on ne la découvrît, s'il ne laissait après lui parler pour lui que ses œuvres et ses actes, et, entre eux et elle, il a interposé, si je puis ainsi dire, le mensonge de ses *Confessions*. Ce n'est pas un aveu qu'il a fait, c'est une précaution qu'il a prise contre la postérité. Ses *Mémoires* ne sont pas ceux de l'homme qu'il fut effectivement, ni même de l'homme qu'il eût voulu être, c'est tout simplement le roman de ce qu'il a voulu qu'on le crût.

Je ne craindrai pas d'ajouter que, si l'histoire est si difficile à débrouiller, c'est qu'il en est de la plupart des *Mémoires* comme des *Confessions* de Rousseau. Ce n'est pas le lieu de parler des erreurs de perspective coutumières aux contemporains sur les faits dont ils

sont dupes, en général, autant que témoins ou qu'acteurs. Mais, en général aussi, pour écrire leurs *Mémoires*, ils ont leurs raisons, dont la principale n'est que bien rarement de nous aider à la connaissance de la vérité. Ils se défient du jugement de l'histoire, et ils sont bien aises, comme Sully, comme Richelieu, comme Retz, comme Frédéric, de préparer à loisir l'opinion de la postérité. Ils aiment surtout à imputer aux calculs de leur génie des succès qui souvent n'ont été pour eux que l'effet du hasard. A moins encore, comme Saint-Simon, qu'ils n'aient une longue humiliation à venger, des rancunes à satisfaire, un flot de bile à décharger. Mais ni dans l'un ni dans l'autre cas, leur sincérité n'est entière. Eux aussi, ce qu'ils s'efforcent le plus de nous dissimuler, c'est ce que nous aurions le plus d'intérêt à connaître : non pas leurs actes, qui sont au grand jour, ni les causes publiques de leurs résolutions, qu'on retrouve dans les archives, mais les causes cachées, mais les mobiles secrets, mais les motifs intérieurs. Si bien, en vérité, qu à de certains égards, prendre la plume pour écrire ses *Mémoires*, cela équivaut, dans la plupart des cas, à une déclaration, si je puis ainsi dire, d'insincérité. C'est un acteur qui compose prudemment son personnage, c'est un plaideur qui prend la parole dans son propre procès, c'est un prévenu qui ne donne pas les choses qu'il dit pour vraies, mais pour utiles à sa cause. Et c'est ainsi que, au veci d'impertinence ou d'insignifiance, la littérature per-

sonnelle joint souvent encore celui de manquer de sincérité. Elle n'a de justification ou d'excuse que sa valeur documentaire, et neuf fois sur dix, ou davantage, le document est falsifié!

III

C'est précisément ici que la question devient intéressante. Car, voilà tous les défauts de la littérature personnelle; et cependant elle a sa raison d'être; et si l'on prétendait la condamner en des termes trop absolus, la moitié des chefs-d'œuvre de la littérature contemporaine y périrait. Il est vrai : ni Corneille, ni Racine, ni Molière, ni La Fontaine, ne nous ont parlé d'eux-mêmes dans leurs vers, et non seulement leur personne n'y paraît point, mais il n'est pas toujours facile de dire ce qu'ils pensent eux-mêmes de leurs personnages : si Molière se moque d'Alceste ou s'il l'approuve, si Racine est du côté de Bérénice ou de celui de Titus. Peut-être La Fontaine est-il en général du côté du succès : avec le renard, avec le loup, avec le lion. Les autres, leur habitude est d'être au-dessus de leurs créations, et s'ils affectaient quelque chose, on pourrait dire que c'est de n'avoir

eux-mêmes rien de commun avec leur héros. Est-ce là peut-être une obligation du drame? et le genre est-il de ceux où, pour y réussir, il faut commencer par s'oublier soi-même, et comme s'aliéner de sa propre personnalité? Je le crois; mais avant tout et surtout c'est leur manière d'être, telle qu'elle est, et telle aussi qu'elle leur est imposée par leur temps.

Au XVIIe siècle, on écrit parce que l'on a quelque chose à dire qui intéresse, ou qui doit intéresser tout le monde, mais non pas pour intéresser tout le monde à ses affaires, et bien moins encore à soi-même. La littérature est impersonnelle; et ce qui est personnel n'est pas encore devenu littéraire. Un homme est peu de chose, et on ne s'intéresse en lui qu'à ce qu'il a de commun avec les autres hommes. La définition même des classes ou des catégories sociales, du grand seigneur ou du magistrat, de l'homme de guerre ou de l'homme de lettres, du bourgeois ou du paysan, est presque indifférente; il n'est question que de types ou de caractères : le héros, l'amante, le jaloux, l'hypocrite, l'avare, la prude, le misanthrope. C'est ce qui donne à la tragédie de Racine ou à la comédie de Molière, à la fable de La Fontaine, ou aux portraits de La Bruyère, aux *Pensées* de Pascal ou aux *Sermons* de Bossuet, leur caractère d'éternité. Ajoutons que, jusque vers le milieu du XVIIIe siècle, l'auteur de l'*Esprit des lois* et celui de l'*Essai sur les mœurs* appartiennent encore à cette école : ils n'écrivent pas d'eux, ni pour eux, mais pour le *public*,

constamment attentifs à ne pas choquer ses habitudes, respectueux de l'opinion moyenne, qu'ils ne contredisent jamais qu'avec mesure, et profondément convaincus enfin de l'existence d'une vérité générale, impersonnelle et universelle, dont ils ne sont que les interprètes.

Mais tout d'un coup la scène change, et l'éloquence d'un seul homme opère brusquement une revolution. Déjà les romanciers, Le Sage lui-même, Marivaux, Prévost, Crébillon, comme si l'on connaissait de l'homme universel à peu près tout ce qu'on en pouvait connaître, s'étaient attachés, dans *Gil Blas*, dans *Manon Lescaut*, dans *Marianne*, à noter l'accident et la particularité, ce qui distingue un homme d'un autre homme, le trait individuel et caractéristique, ce que c'est ou ce que devient, selon l'expression de l'un d'eux, « la femme dans une petite lingère et l'homme dans un cocher de fiacre ». Chose curieuse, d'ailleurs ! et qui vaut la peine, en passant, d'être notée : tous ces romans étaient autant de récits personnels, de Mémoires ou de Confessions. On ne sait ce qui leur avait manqué pour faire école. Mais, où ils avaient échoué, l'auteur de la *Nouvelle Héloïse*, de l'*Émile* et des *Confessions* allait réussir, et, en réussissant, accomplir l'une des plus grandes révolutions littéraires qu'il y ait dans l'histoire.

Si je voulais définir d'un mot Jean-Jacques Rousseau presque tout entier, je dirais qu'il me représente, à lui tout seul, l'invasion du *plébéien* dans la littéra-

ture. C'est comme tel qu'il part en guerre contre une société dont il n'est point, dont il ne veut pas être, dans laquelle il ne réclame point sa place (qu'on s'empresserait de lui faire), mais dont le principe aristocratique répugne à ses instincts de Genevois démocrate autant qu'à son humeur paradoxale et farouche. Comme tel, ignorant l'art des convenances mondaines, méprisant la politesse discrète et raffinée des salons et des cours, incapable d'ailleurs de se contenir, et confondant volontiers la franchise avec la grossièreté, il n'a point peur de hausser la voix, d'être ridicule en étant éloquent, de déclamer au besoin, de faire passer dans sa prose la mimique entraînante du geste populaire. Comme tel encore, il ne se croit tenu d'aucune tradition. Pas plus que les usages, les modèles ne sont faits pour lui ; n'ayant pas eu de « maîtres », il ne veut point de « règles » ; et c'est ainsi qu'à l'imitation du passé, dont la littérature de son temps est en train de périr, il substitue l'imitation de la nature et de la réalité. Mais surtout, parce qu'il s'est fait lui-même, parce qu'il ne doit qu'à lui seul tout ce qu'il est devenu, parce qu'il sent qu'il est maintenant l'égal des plus illustres, il ne voit rien autour de lui de supérieur à lui, ni de « meilleur », ainsi qu'il le dira dans ses *Confessions*. Il a le naïf, sincère et profond orgueil du parvenu : sa fortune est son œuvre, et son génie est sa créature; il se donne en exemple et se propose à l'imitation. Et, comme il est Rousseau, comme ses

aventures ne sont pas ordinaires, comme il a, si l'on peut ainsi dire, la personnalité contagieuse et communicative, il reconquiert à l'écrivain le droit de se mettre lui-même en scène, il oblige les lecteurs de la *Nouvelle Héloïse* à convenir qu'un roman, pour les intéresser, n'a pas besoin d'être autre chose que l'histoire d'une seule passion, il nous fait voir dans ses *Confessions* que la réalité vaut exactement ce que vaut l'œil qui la perçoit, l'âme qui l'épro ve, la main qui la rend, et ainsi, en même temps qu'il élève pour la première fois le roman à la hauteur de la tragédie même, il rouvre à la poésie moderne les sources fermées du lyrisme.

On s'est donné beaucoup de mal pour définir le lyrisme des anciens; mais, quant au lyrisme des modernes, ce qu'il est essentiellement, sinon presque uniquement, c'est, en effet, l'expansion de la personnalité du poète, ou comme qui dirait encore, la prise de possession de l'univers par son *Moi*. En Angleterre, comme en Allemagne et comme en France, c'est de Byron, c'est de Goethe, c'est de Lamartine, c'est de Hugo, c'est de Musset qu'il est vrai de dire qu'il n'y a qu'eux dans leurs vers, et que c'est à eux presque uniquement que l'on s'y intéresse. Ils sont eux-mêmes la matière de leurs chants; et nous ne leur en demandons pas davantage. Comparez-les plutôt, pour bien vous en convaincre, à leurs prédécesseurs, à ceux qui se sont avant eux essayé dans le genre lyrique, l'autre Rousseau, Jean-Baptiste, ou Voltaire, ou

Racine lui-même, ou encore au XVIe siècle un Malherbe, un Ronsard, un du Bellay. C'est en vain qu'ils sont vraiment poètes ; ou, quand ils ne le sont pas, comme Malherbe et Jean-Baptiste, c'est en vain qu'ils sont de très habiles versificateurs, leur inspiration s'épuise et leur talent s'use dans des formes vides, et leurs chants manquent d'âme, parce que leur personne n'y est point. Otez au poète le droit de nous entretenir de lui-même, inquiétez-le seulement sur la légitimité de son égoïsme, persuadez-lui qu'il y a quelque chose de plus intéressant ou de plus important au monde que ses joies ou ses douleurs, que ses plaisirs ou que son désespoir, vous tarissez en quelque sorte le lyrisme dans ses sources. Si je ne craignais que le mot n'eût l'air d'une raillerie, quoique sûrement il n'en soit pas une, je dirais volontiers que pour faire un grand poète lyrique, il y faut beaucoup d'autres qualités sans doute, mais qu'il en est une sans laquelle toutes les autres sont stériles, — et c'est tout simplement l'égoïsme. Oui ; avec des différences, nombreuses et considérables, le monde a peu vu d'égoïstes qui le fussent au degré, et avec la sécurité, la tranquillité, la sérénité, la naïveté des Byron et des Goethe, des Lamartine, des Hugo, des Musset, et véritablement, ils ne devaient pas être agréables à vivre, mais depuis qu'ils sont morts, et de leur vivant aussi, — à la seule condition de ne les pas fréquenter, — quels grands poètes !

Or, comme on l'a remarqué plusieurs fois, si

l'on peut dire que le lyrisme a renouvelé, non seulement la poésie, mais la littérature contemporaine tout entière, c'est de quoi hésiter sur la littérature personnelle, ou plutôt il faut modifier le jugement que nous en portions tout à l'heure. Évidemment elle répond à quelque chose de nouveau dans le monde; et ce quelque chose, ne serait-ce pas la croissante complexité de la vie sociale? Si les grandes aventures sont plus rares qu'autrefois, et en général moins extraordinaires, cependant la vie d'un homme diffère beaucoup plus qu'autrefois de la vie d'un autre homme. Aux cadres rigides qui maintenaient jadis nos pères dans le rang et dans la condition où le sort les avait fait naître, une organisation nouvelle a substitué des catégories sociales qui n'en sont plus qu'à peine, tant les limites en sont flottantes et confuses, tant il est aisé d'en sortir, et, au besoin, les unes après les autres, de les traverser toutes.

Il en résulte que le champ de l'expérience de la vie, pour chacun de nous, s'est singulièrement élargi; qu'une foule d'épreuves aussi nous sont imposées qui étaient épargnées à nos pères; que nous vivons chacun une existence très diverse de celle de nos semblables; et conséquemment enfin, qu'au lieu des ressemblances, ce sont les différences, de jour en jour, qui s'accusent, se précisent, et se diversifient elles-mêmes pour ainsi dire à l'infini. Cet homme général, qui n'a jamais peut-être existé nulle part, cet être sentant et pensant dont on croyait pouvoir cataloguer

jadis les sentiments et les pensées, l'homme réel, agissant et vivant nous le dissimule aujourd'hui si profondément qu'en vérité il est devenu une pure abstraction. Nous avons l'air d'abord de nous ressembler davantage, mais, au fond, sous l'apparente uniformité du costume, il suffit d'un coup d'œil pour démêler mille nuances. Au moral encore plus qu'au physique peut-être, le type a cessé d'exister, il n'y a plus que des individus.

Pour ce motif, si l'on me permet de me servir de cette expression, le problème de la littérature générale est devenu tout autre et la méthode en quelque sorte inverse. La connaissance ou la science de l'individu, voilà désormais l'objet de la littérature, et en particulier du roman, et, pour y parvenir, au lieu de sortir de soi, c'est en soi qu'il faut s'enfermer et soi seul qu'il faut étudier. Moins nous nous ressemblons, plus il nous est difficile d'entrer dans l'âme des autres; il n'y a presque plus de commune mesure; et comme d'ailleurs la connaissance de l'homme ne laisse pas d'être toujours ce qu'il y a d'important pour l'homme, nous n'y réussirons qu'en nous confessant nous-mêmes et en invitant les autres a en faire autant.

Une confession ou une expression sincère de soi-même, tel sera donc désormais l'objet de quiconque écrira. Nous connaissons assez l'homme général, et si nous ne le connaissons pas, nous n'avons qu'à ouvrir un traité de psychologie : il y est dépeint graphi-

quement, comme disait Molière, *graphice depictus*, avec ses facultés et leurs sous-facultés, et les subdivisions de ces sous-facultés. Mais ce que nous ignorons, c'est l'homme particulier, c'est l'individu, et nous ne le connaîtrons jamais que par lui-même. Chantez donc vos amours, ô poètes, et racontez-nous vos aventures, ô romanciers! Mettez votre personne dans vos œuvres, et avec votre personne votre conception de la vie, non pas celle que vous avez reçue de la tradition ou empruntée des modèles, mais celle que vous vous êtes faite à vous-même, ou plutôt encore celle que l'expérience vous a imposée d'elle-même. Vivez, puisque l'on ne veut plus rien aujourd'hui que de *vécu* et qu'il n'y a plus que cela qui semble devoir vous survivre. Vous serez toujours assez intéressant si vous êtes sincère, et vous serez toujours assez sincère, si vous ne vous préoccupez que de l'être. Car il n'y a pas de combinaison romanesque si savamment et longuement préparée que la réalité ne vous en offre qui la surpasse; il n'y a pas d'intrigue imaginée par un dramaturge qui vaille la tragédie ou le vaudeville de la vie; et il n'y a pas d'œuvre enfin qui vaille la simple confession d'une âme.

IV

Reste à savoir à quelles conditions. C'est d'abord qu'on ne se fera point, comme Baudelaire, par exemple, une originalité prétentieuse, laborieuse et menteuse, qui ne consiste guère, déjà chez lui, mais surtout chez ses imitateurs ou ses écoliers, qu'à prendre le contre-pied des opinions communément reçues. On ne s'efforcera pas, si l'on ressemble aux autres, d'en différer, et encore moins de différer tous les jours de soi-même. Ce serait vraiment trop facile, et l'on étonnerait ses contemporains à trop bon marché. Là est l'un des grands dangers de la littérature personnelle. Dans un genre qui, comme nous le disions, ne saurait avoir que sa sincérité pour excuse de son impertinence, on se préoccupe aujourd'hui beaucoup trop des moyens de manquer de sincérité. Pour se procurer des sensations qui ne soient pas celles de tout le monde, l'un préfère l'alcool et l'autre la morphine,

mais on vit autrement que tout le monde, et quoique, au lieu d'un poète macabre ou d'un romancier fantastique, on fût peut-être né pour faire le meilleur des fils, le meilleur des époux, et le meilleur des pères. Sous prétexte d'originalité, on se fait ainsi à soi-même une existence, et insensiblement une nature artificielle, et on en arrive à être tellement soi-même que vos lecteurs vous prennent pour un autre que vous. Je ne vois pas bien ce que pourrait gagner la littérature à ce métier bizarre qui n'en est pas moins, et très malheureusement, pour beaucoup de bons jeunes gens parmi nous, l'art lui-même, — comme ils l'appellent.

Ils ignorent sans doute, comme on l'enseignait autrefois, et avec raison, que le naturel et la sincérité, ce sont les dernières qualités qu'un consciencieux écrivain acquière. Étouffée sous l'autorité naturelle de la coutume et de l'exemple, de l'éducation ou de l'opinion, notre personnalité ne s'en dégage que lentement et laborieusement, quand encore elle y réussit. Nous commençons donc par imiter les modèles ou nos maîtres; et nous ne pouvons mieux faire, car si nous ne voulions imiter ni répéter personne, la vie se passerait avant que nous eussions commencé d'écrire. Il est bon d'ailleurs que les générations se continuent les unes les autres; et je ne sache rien de plus naïvement insolent, dans le temps où nous sommes, que cette persuasion où nous paraissons être, en général, que le monde a commencé d'exister

avec nous. Mais lorsque nous sommes devenus à peu près les maîtres de nos idées, qu'elles sont à nous et devenues nous-mêmes, alors, c'est l'effort même que nous faisons pour les traduire qui en altère la sincérité. Quand nous ne sacrifierions qu'au seul besoin d'être clairs, c'en serait assez pour que l'idée, n'étant pas rendue comme nous la pensons, mais comme nous voulons qu'on la pense d'après nous, ne fût déjà plus tout à fait elle-même. Et quand elle le serait, qui ne sait ce que les exigences de la composition, la nécessité de la phrase, la séduction d'un tour original ou d'un mot heureux lui enlèveraient encore de sa sincérité ? L'écriture est une transposition. Nous déformons notre pensée en l'incorporant dans notre phrase, voilà pour la sincérité ; et, pour le naturel, quand nous y atteignons, c'est l'âge, hélas ! de cesser d'écrire.

Toutes ces raisons font que peu de gens, et encore moins de jeunes gens, peuvent penser par eux-mêmes avec sincérité ; et c'est pourquoi je ne crois pas qu'on les y doive encourager. Car, au lieu des leçons de l'ancienne rhétorique, c'est leur en donner d'un autre genre, sans doute, mais qui n'en diffèrent guère que pour être plus dangereuses. Il y a des recettes aujourd'hui pour être « personnel » ou « original » comme il y en avait autrefois pour faire une tragédie ou un poème épique ; mais, là ou manque l'expérience de la vie, comment voudrait-on qu'il y eût, comme l'on dit, « quelqu'un » ? et quelle

est cette recommandation aux poètes et aux romanciers d'être eux-mêmes, quand ils ne le peuvent pas être, mais seulement les singes des originaux qu'ils admirent? Combien de talents Baudelaire a-t-il égarés! et combien ses *Fleurs du mal*, en fructifiant, ont-elles empoisonné de collégiens naïfs! Et je ne l'en rendrai pas, si l'on veut, responsable, mais tout de même on conviendra qu'il est un mauvais maître de franchise et de sincérité. MM. de Goncourt en sont-ils de meilleurs? Ils sont bien pour cela trop artistes, je veux dire trop soucieux du procédé, de la manière, et de l'effet à produire.

Avant d'écrire ses *Mémoires* ou de se confesser, soit en vers, soit en prose, il faudrait bien aussi que l'on se fût assuré de la rareté de ses impressions, et pour cela que, sortant de soi-même, on eût un peu étudié le monde, et voire les livres au besoin. C'est ce que ne font pas aujourd'hui nos auteurs. Faute de regarder autre part qu'en eux, ils s'imaginent trop aisément qu'il n'y a qu'eux au monde, et que nul autre avant eux n'a connu leurs aventures, leurs joies ou leurs tristesses. Peut-être cependant qu'au fond les hommes ne diffèrent pas entre eux autant qu'on le veut bien dire, ni les femmes non plus, et que, si tout le monde n'est pas fait comme notre famille, cependant notre famille aussi ressemble à quelques autres. C'est un thème facile à développer que celui de la diversité des humeurs et des goûts; mais le thème opposé, celui de leur identité, n'est pas

beaucoup plus difficile, ni ne serait au besoin moins fécond. En tout cas, avant de consigner dans son *Journal* tout ce que nous voyons que l'on y consigne de choses parfaitement indifférentes, il ne pourrait être mauvais d'y regarder de plus près, car on éviterait ainsi, de tous les reproches, le plus sensible aux auteurs de *Mémoires*, à ce qu'il me semble : c'est celui de banalité ; et on ne s'exposerait pas à s'entendre dire que l'on ressemble beaucoup à tout le monde, quand on n'a écrit que pour lui montrer combien on en différait.

Et enfin, si l'on en diffère, ne serait-il pas bon d'examiner comment et pourquoi ? Car il ne suffit pas d'être comme l'on est, mais encore faut-il avoir raison de l'être. Le même Pascal, qui a déclaré que le « Moi était haïssable », a dit aussi le plaisir que l'on éprouvait, cherchant un auteur dans un livre, d'y «rencontrer un homme ». Dans l'un comme dans l'autre cas, Pascal avait raison. Notre *Moi*, c'est en effet en nous ce qui se distingue, pour s'y opposer, du reste de l'humanité; c'est ce qu'il y a en nous, non pas du tout de plus intime, mais de plus différent, et qui ne consiste quelquefois qu'en une déplaisante affectation d'originalité ; ce n'est trop souvent que la coupe de nos pantalons, la couleur de nos cravates, ou la forme de nos chapeaux. Mais l'*Homme*, au contraire, c'est ce qu'il y a en nous de plus semblable à l'auditeur qui nous écoute ou au lecteur qui nous lit; c'est ce qu'il y a de plus humain, qui nous rapproche

le plus des autres hommes ; c'est ce qui fait entre eux et nous le lien de la société civile et de la solidarité morale.

Ce qu'en effet on ne remarque pas assez dans les chefs-d'œuvre de la poésie lyrique moderne, c'est que, sans doute, ils relèvent bien de la littérature personnelle, mais que ce qu'ils ont de plus personnel est aussi ce qu'ils ont de plus universel. Le poète s'y met lui-même en scène, mais il n'y met de lui que ce qui lui est commun avec les autres hommes, les sentiments et les idées dont il connaît bien le pouvoir universel : l'amour, le dégoût de la vie, la crainte de la mort. Laissons les étrangers, ne parlons que des nôtres. Si Vigny décidément est si fort au-dessous des trois autres, Lamartine, Hugo et Musset, — à deux au moins desquels il est pourtant si supérieur par la force de la pensée, — ce n'est pas seulement qu'il n'ait ni l'harmonie enchanteresse et la pureté du premier, ni le coloris éclatant et l'invention verbale du second, ni l'éloquence fiévreuse, sensuelle et passionnée du troisième, c'est encore et c'est surtout que ses sentiments sont en général, je ne veux pas dire d'une essence trop subtile et trop rare, mais cependant trop particuliers, trop personnels, trop individuels. Aussi voyons-nous que la plupart des poètes nos contemporains se réclament de lui comme de leur vrai maître. Et, certes, je me garderai d'établir entre lui et Baudelaire la moindre comparaison, mais enfin, de même que Baudelaire, et avec plus de sincérité, de noblesse, et de naturel, il

est certain que Vigny est trop personnel, trop enfermé, selon l'expression bien connue, dans *sa tour d'ivoire*, trop attentif à lui-même pour être jamais populaire, — j'entends parmi les lettrés, — et pour prétendre au premier rang. Ce rang-là n'appartient qu'à ceux qui, tout en étant eux-mêmes et en remplissant leur œuvre de leur personne, ont su toutefois, si je puis ainsi dire, garder leurs communications avec le reste des hommes, et n'en différer à vrai dire que par l'éclat ou la beauté suprême qu'ils ont donnés à des sentiments qui sont les vôtres ou les miens comme les leurs.

En se prenant soi-même pour objet ou pour matière de son œuvre, on aura donc encore grand soin de s'assurer que l'on n'a point perdu le contact de ses semblables, auxquels on deviendrait, sans cela, insupportable, indifférent ou incompréhensible. Incompréhensible : comme le sont aujourd'hui nos symbolistes et nos décadents, qui, en admettatn qu'ils soient sincères, le sont trop en ce cas, trop raffinés pour nos modestes intelligences, trop subtils et trop *avancés*. Indifférent : si l'on ne se fait pas une obligation de nous montrer, — et je crois qu'on le peut toujours, à la condition d'avoir beaucoup de talent, — par où, par quels rapports cachés et délicats l'exagération du sentiment personnel se rattache au sentiment commun. Et insupportable enfin : si, planant au-dessus de nous comme dans un nuage, ou plus haut encore, on n'en descend quelquefois que pour exiger

de nous le tribut de notre étonnement et de notre admiration. — Tel est le pouvoir du lieu commun. Si l'on n'est original que dans la mesure où l'on s'en éloigne, on ne l'est cependant qu'autant qu'en s'en éloignant on nous laisse entrevoir que l'on n'en a pas méconnu l'importance, et que ce n'est pas pour le seul plaisir d'y contredire que l'on s'en éloigne, mais plutôt pour y revenir par des chemins tout nouveaux.

V

Mais, où l'on ne saurait approuver cette intervention de la personne ou du *Moi* dans l'œuvre littéraire, c'est dans le roman peut-être, c'est dans l'histoire sans doute, c'est enfin dans la critique, et généralement dans tous les genres qui, sans en être pour cela moins littéraires, n'ont pas tant le divertissement ou la beauté pour objet, que la recherche ou l'expression de la vérité. Quant au roman, c'était l opinion de l'auteur de *Madame Bovary*, qui professait hautement que le public n'avait que faire de sa personne. L'auteur du *Marquis de Villemer* ne partageait pas cet avis. Non pas, certes, qu'il lui souvînt alors d'avoir écrit autrefois *Valentine;* mais elle ne comprenait pas qu'on écrivît sans autre objet que d'écrire, et que l'on n'eût pas à cœur, en écrivant, de soutenir ou de plaider quelque cause. Ils n'avaient tort ni l'un ni l'autre. Toutefois, et sans méconnaître

dans *Werther*, dans *Adolphe*, dans *René* des œuvres d'une valeur singulière, nous leurs préférerons toujours, pour notre part, des œuvres comme *Eugénie Grandet*, *le Père Goriot* ou *Adam Bede*, qui n'ont pas besoin, pour être comprises, de tout un commentaire historique, psychologique et biographique, qui sont entièrement et absolument détachées de leurs auteurs, et qui vivent ainsi d'une vie supérieure, parce qu'elle est plus indépendante. Je sais le plaisir que l'on trouve en ces sortes de recherches. Qu'y a-t-il de vrai dans le récit de Goethe ou de Chateaubriand? Qu'y ont-ils mis d'eux-mêmes? Charlotte a-t-elle existé? Quel était le vrai nom d'Ellénore? Mais, d'une manière très générale, si l'objet du roman est la représentation de la réalité, il faut avouer qu'il approche d'autant plus de la perfection de son genre que cette réalité se prouve en quelque sorte d'elle-même, par la fidélité de son imitation, et n'a pas besoin, pour que nous l'acceptions comme telle, de témoins qui nous la garantissent.

A plus forte raison, et quoi que l'on puisse dire des contradictions des historiens entre eux, l'histoire a-t-elle pour objet la recherche de la vérité des faits et des raisons des faits, la reconstitution de ce qui n'est plus, et non pas l'expression de la personnalité de l'historien. Tous les beaux raisonnements que l'on a voulu faire là contre tombent d'eux-mêmes en s'appliquant. On peut bien soutenir, en effet, théoriquement, que ce que nous aimons dans

un écrivain, c'est lui-même, l'homme qu'il s'y révèle, et, bien plus que les choses qu'il dit, la manière dont, en les disant, il se livre à nous sans y prendre garde. Mais on ne peut guère dire que ce que nous aimons dans l'*Iliade* ce soit Homère, puisqu'il se pourrait qu'il n'eût pas existé, ni que ce que nous préférons dans *Macbeth* ou dans *Othello* ce soit Shakspeare, puisque l'on veut maintenant qu'il s'appelle Bacon. Et quand, au lieu d'Homère ou de Shakspeare, c'est de nos contemporains qu'il s'agit, le paradoxe n'en est plus un, mais plutôt et de son vrai nom une espèce d'impertinence.

On ne peut pas dire décemment, quand on vient de lire *les Origines du christianisme* ou *l'Histoire du peuple d'Israël*, que l'on n'y ait pris d'intérêt qu'à la personne et au talent de M. Renan : car ce serait dire, que ce qu'il a lui-même étudié quarante ans pour nous l'apprendre, nous le savions, ou nous nous en doutions, ou n'en avons que faire, ce qui revient d'ailleurs absolument au même. On ne peut pas dire décemment, quand on vient de lire *les Origines de la France comtemporaine*, que l'on n'y ait pris d'intérêt qu'au seul M. Taine : car ce serait dire qu'il nous importe peu comment on doit penser d'une révolution au milieu de laquelle nous continuons de vivre, *in qua vivimus, movemur et sumus*. J'aimerais autant que l'on dît, quand on vient de lire *l'Origine des espèces* ou *la Descendance de l'homme*, que l'on n'y a pris d'intérêt qu'à Charles Darwin :

ce qui équivaudrait à cette énormité, qu'au lieu d'approfondir pendant un demi-siècle ces problèmes de l'histoire naturelle générale, Darwin, dans sa petite maison de Down, eût tourné des ronds de serviette, il serait tout de même Darwin.

Mais, si l'on ne peut pas le dire, que signifie alors cette affectation de dilettantisme? Car à quoi répond-elle? et ne faut-il pas convenir qu'il y a dans les œuvres autre chose que leur auteur? un sujet ou une matière en même temps qu'un « homme »? et quelque chose de plus et de plus grand que cet homme, qui le contient lui-même, l'enveloppe, le dépasse, qui existait avant lui, qui continuera d'exister après lui et qui, conséquemment, ne dépend pas de lui?

Et c'est pourquoi, dans la critique enfin, nous pouvons bien laisser plus ou moins paraître notre humeur et nos goûts, mais c'est assurément un tort, et la critique n'a pas été inventée pour cela. Si l'on n'avait pas à faire avec la férocité naturelle des amours-propres d'auteurs, et, du moment que l'on court le risque de déplaire vivement à un galant homme, — car on peut être un fort galant homme et un très méchant auteur, — s'il n'était pas loyal de répondre de nos écrits, l'idéal de la critique serait d'être anonyme. Au moins doit-elle s'efforcer d'être impersonnelle, et, dans ses jugements, ne pas plus se soucier des personnes, cela va sans dire, que de ses propres goûts, mais uniquement de la valeur d'exécution des œuvres, de leur signification, et de leur importance dans l'his-

toire des idées et de l'art. Car, on ne saurait trop le répéter, si nous sommes curieux de la vie des grands artistes ou des grands écrivains, de la personne de Goethe ou de Rousseau, c'est qu'ils sont les auteurs de leurs œuvres, sans lesquelles il est évident qu'ils seraient, eux aussi, confondus dans la foule de tant de morts anonymes. Qui est-ce qui s'intéresse aujourd'hui à la personne de l'abbé Trublet ou de Courtilz de Sandras? à celle de mademoiselle de Lussan ou de madame Riccoboni? Ils ou elles ont écrit cependant, et même beaucoup écrit, et autrement écrit, mais pas plus mal peut-être qu'un bon nombre d'entre nous. C'est ce qui devrait nous rendre modestes, et nous dissuader, quand nous parlons d'eux, de prétendre à notre tour que ce soit à nous que l'on s'intéresse. Mais si nous parlons de Goethe ou de Rousseau, quelle vanité de vouloir qu'on les oublie pour nous! et qu'au lieu d'eux ce soit notre personne qu'on apprenne à connaître dans ce que nous en disons! Pourquoi pas notre famille aussi, avec nos affaires, et l'état de notre santé?

Nous en viendrions là, si nous continuions; mais nous ne continuerons pas longtemps, et déjà le public a commencé de se lasser de ce genre de littérature. Après avoir goûté ce que ces *Journaux* et ces *Confessions* ont toujours d'un peu scandaleux, il ne peut guère, en effet, ne pas s'apercevoir que c'est toujours aussi un peu la même chose. On lui promettait des « révélations » de la vie artistique ou littéraire, et

voilà qu'il apprend qu'à Nice une fillette de dix ans s'était éprise d'un violent amour pour un grand monsieur très mûr, ou que deux hommes de lettres, en des temps très anciens, furent volés par leur cuisinière. Il ne trouve rien là de très « psychologique. » Mais il pense que ces deux hommes de lettres ont été bien habiles, qui ont tiré d'abord de l'histoire de leur cuisinière un roman, puis une préface pour ce roman, sans compter une trentaine de pages pour leur *Journal*; et il estime que la famille de la petite fille eût peut-être aussi bien fait de garder ses *Confessions* pour elle. Nous serions heureux, et nous n'aurions perdu ni notre temps ni, comme on dit, notre encre, si nous pouvions l'encourager dans ces dispositions, mais encore bien plus, à tous ceux et à toutes celles qui tiennent un *Journal* de leurs ambitions domestiques et de leurs déceptions plus ou moins littéraires, si nous pouvions persuader de le jeter au feu.

15 janvier 1888.

CHARLES BAUDELAIRE[1]

Je ne sais trop ce que les admirateurs de Charles Baudelaire penseront du livre de M. Crépet, s'ils le trouveront digne de l'auteur des *Fleurs du mal*, égal à leur admiration, ni s'ils estimeront surtout que le consciencieux biographe, en essayant de la dégager des « ombres qui l'obscurcissaient », ait bien servi la renommée du poète. Pour nous, qui l'admirons moins, et qui, sans le dire en propres termes, insinuerions volontiers que, ce qu'il y a de mieux dans l'*Édition définitive* de ses *Œuvres complètes*, ce pourrait être, en y réfléchissant, la traduction de celles d'Edgar Poe, nous avons lu l'*Étude biographique* de M. Crépet, la *Correspondance inédite* et les *Œuvres posthumes* de Charles Baudelaire avec

1. *Œuvres posthumes et Correspondances inédites de Charles Baudelaire*, précédées d'une étude biographique, par M. Eugène Crépet. Paris, 1886, Quantin.

beaucoup de plaisir. Non pas que nous eussions précisément besoin des brouillons de Baudelaire lui-même, que son *Cœur mis à nu* nous manquât, journal piteux de son impuissance; et le plan du drame qu'il n'a jamais fait; et les titres des romans qu'il n'a jamais écrits : *les Enseignements d'un monstre* ou *la Négresse aux yeux bleus;* ni ses lettres enfin à Poulet-Malassis, son éditeur, pour lui passer ses billets protestés. Nous connaissions assez le personnage ! Mais, auprès de ceux qui ne le connaissaient pas ou qui ne le connaîtraient que par les *Notices* de Théophile Gautier et de Charles Asselineau, ses amis, il nous a paru que ce livre nuirait singulièrement à sa mémoire ; et, si nous n'osons pas en féliciter M. Crépet, — qui peut-être le prendrait mal et nous en voudrait de l'avoir compromis, — nous nous en félicitons nous-mêmes. Tout ce que perdra Baudelaire, et notamment dans l'esprit des collégiens hystériques dont il fait la pâture, c'est en effet la vérité, le bon sens, le goût, la sincérité littéraire, — la sincérité surtout, — qui le regagneront; et c'est bien peu de chose aujourd'hui que tout cela, mais c'est encore quelque chose.

Baudelaire, sa légende, ses ridicules affectations de dandysme, ses paradoxes, ses *Fleurs du mal* ont exercé, depuis une vingtaine d'années, exercent encore sur la jeune littérature, comme elle s'appelle, une grande et fâcheuse influence. Dans ces petites *Revues* qui naissent avec l'aurore, pour mourir avec

le soir, et où de jeunes Grecs, de jeunes Belges, des Américains et des Polonais ne dédaignent pas de nous initier, pauvres ignorants que nous sommes, aux mystères du « Verbe » français, on ne jure que par Baudelaire. Pour entretenir leurs communications avec cette jeunesse étrangère et avancée, pour être eux-mêmes sacrés grands hommes par M. Jean Moréas et M. Teodor de Wyzewa, et surtout pour n'être pas prématurément accusés de sénilité, quelques habiles, qui admirent beaucoup Baudelaire, font profession de l'admirer encore davantage, entretiennent son souvenir, et soignent ainsi sa gloire avec leurs intérêts. D'autres l'imitent, mais en le perfectionnant, c'est-à-dire en se rendant plus incompréhensible encore ou plus prétentieux que lui : M. Stéphane Mallarmé, par exemple, et M. Paul Verlaine, en vers; ou M. Karl Huysmans, en prose, et M. Francis Poictevin. Un autre encore, — qui fut un temps l'honneur de cette école, pour ne pas dire le phénomène, — M. Rimbaud, je crois, a disparu un jour brusquement : peut-être, après avoir étonné les Baudelairiens eux-mêmes par la splendeur de sa corruption et la profondeur de son incompréhensibilité, vend-il quelque part aujourd'hui, en province ou par delà les mers, de la flanelle et du molleton. N'est-ce pas ainsi, ou à peu près, que Schaunard a fini ce mois-ci ? Mais, ailleurs encore, et jusque dans les œuvres de certains académiciens, ou qui mériteraient de l'être, si je voulais montrer les traces de l'influence

de Baudelaire, il n'y aurait rien de plus facile. Avec Stendhal, et pour d'autres raisons, mais entre lesquelles on trouverait plus d'une analogie, Baudelaire est l'une des idoles de ce temps, — une espèce d'idole orientale, monstrueuse et difforme, dont la difformité naturelle est rehaussée de couleurs étranges, — et sa chapelle une des plus fréquentées. Indépendants et décadents, symbolistes et déliquescents, dandys de lettres et wagnérolâtres, naturalistes mêmes, c'est là qu'ils vont se sacrifier, c'est dans ce sanctuaire qu'ils font entre eux leur commerce d'éloges, c'est là qu'ils s'enivrent enfin des odeurs de corruption savante et de perversité transcendantale qui se dégageraient, à ce qu'ils disent, de leurs *Fleurs du mal*.

La faute n'en est pas toute à eux. « Vous m'avez fait grand romancier, » disait naguère à la critique l'auteur de *l'Assommoir* et de *Nana* ; et l'on prenait pour un cri d'orgueil ce qui n'était de sa part qu'un soupir de modestie. Car il voulait dire qu'au lieu d'y voir ce qu'elle y mettait, si la critique n'y avait vu que ce qui y était, *Nana* et *l'Assommoir* n'auraient pas eu presque autant d'éditions que *le Maître de forges*. C'est ainsi que la critique, par sa manière même de s'y prendre pour l'attaquer, n'a pas médiocrement contribué à étendre et à fonder la réputation de Baudelaire. Aujourd'hui encore, de fort honnêtes gens n'oseraient parler des *Fleurs du mal*, dirai-je sans se signer? mais au moins sans donner des marques publiques d'indignation et presque d'effroi.

C'est leur faire bien de l'honneur. Sans doute, n'ayant lu *la Charogne* ou *la Martyre* qu'à travers les commentaires des amis ou des prôneurs du poète, et prenant à la lettre un titre que Baudelaire n'a pas le mérite seulement d'avoir trouvé lui-même, — c'est M. Crépet qui nous l'apprend, — ils y ont vu je ne sais quelle végétation fantastique et hideuse, aux feuillages bizarres, aux colorations inquiétantes.

Aux parfums corrompus, riches et triomphants;

toute une flore du vice et de la putridité. « Vous avez pris l'enfer, et vous vous êtes fait diable, — lui écrivait Sainte-Beuve, qui se connaissait pourtant en corruption, — vous avez voulu arracher leurs secrets aux démons de la nuit. » C'est la note, et c'est le ton. Comme si donc Baudelaire avait découvert ou inventé le vice, comme si le vice n'était né que de notre temps, comme si les romanciers du XVIIIe siècle, un Restif, un Laclos, un Crébillon, ne nous avaient pas depuis longtemps familiarisés avec tous les vices qui sont de la nature, et même avec ceux qui n'en sont pas, on lui a fait une réputation unique de *satanisme* dont ses os ont dû plus d'une fois tressaillir d'aise dans leur tombe, qui le transfigure étrangement aux yeux d'une simple jeunesse, mais qu'en vérité, le pauvre homme a beau s'être agité, démené, contorsionné, non, je vous assure qu'il ne la mérite point. Ce n'est qu'un Satan d'hôtel garni, un Belzébuth de

table d'hôte. Retranchez des *Fleurs du mal* une demi-douzaine de pièces qui ne diffèrent point de celles que vous savez, — où vous ne trouverez certes pas la verve ignoble, mais réelle, de Piron et du vieux Regnier, — il ne reste que des lieux communs; et, dans les procédés de Baudelaire pour les renouveler, bien moins de *satanisme* que d'antique rhétorique.

Au lieu de mettre l'objet de l'art dans l'imitation de la nature et dans l'expression de la vérité, le faire uniquement consister dans l'artifice, et ne se servir de l'artifice lui-même que pour l'expression du paradoxe, telle pourrait être en quatre mots la formule du *Baudelairisme;* et, à la prendre au sérieux, il n'y en a pas de plus impertinente, mais il n'y en a pas, en revanche, de plus fausse. En effet, l'art n'est plus que de la chinoiserie, ses moyens s'exercent pour ainsi dire à vide, nous n'y pouvons plus voir que le caprice ou la fantaisie d'un malade aussitôt qu'il s'éloigne de l'imitation de la nature; et il n'a plus seulement de raison d'être, puisqu'il n'a plus de véritable objet, aussitôt qu'il ne sert plus qu'à l'étalage de notre personnalité. Ce qui nous dispense d'ailleurs d'insister, c'est qu'en réalité Baudelaire n'a rien voulu, rien essayé que de se faire un nom, comme l'on dit. S'il y eût pu réussir avec des berquinades, je ne sais s'il n'eût pas écrit, tout comme l'autre, *le Petit Grandisson*. Et, parmi les moyens enfin qu'il y a de conquérir le bourgeois, après avoir essayé des autres, il a choisi tout simplement

le plus sûr et le plus rapide, qui sera toujours de commencer par le mystifier et le scandaliser. Pessimisme, sadisme et satanisme, tout cela, chez lui, pour user une fois du seul mot qui convienne, n'est que des *poses;* il n'y a de sincère en lui que le désir et le besoin d'étonner.

Ses amis sont eux-mêmes obligés d'en convenir : jamais personne au monde n'a menti comme Charles Baudelaire. Il était né menteur, un de ces menteurs vaniteux, dont le mensonge a toujours soin d'avoir quelque air de vraisemblance ou de probabilité. C'était plus qu'un plaisir, c'était une volupté pour lui que de se calomnier; mais, en se calomniant, il composait son personnage; et ce personnage avait fini par devenir conforme, non pas du tout à son vrai caractère, mais à celui qu'il voulait qu'on lui crût. De même quand il formait des projets. En parcourant les *Œuvres inédites* que nous donne M. Crépet, on ne sait de quoi l'on doit s'étonner le plus : de l'affectation prétentieuse des titres, ou de la pauvreté des inventions, lorsque ces titres, comme *l'Automate* ou *la Maîtresse vierge,* sont par hasard suivis d'un commencement d'exécution; on ne sait de quoi l'on doit sourire : de l'apparente énormité des paradoxes ou de leur enfantine banalité. « L'amour peut dériver d'un sentiment généreux : le goût de la prostitution; mais il est bientôt corrompu par le goût de la propriété. » Ne vous récriez pas! il en serait trop heureux; il veux dire tout simplement que la

capacité générale d'aimer, qui est la *sympathie*, devient de l'*égoïsme à deux* quand elle se détermine à un sujet particulier : l'observation n'en est pas très neuve. Ses paradoxes littéraires ont exactement la même originalité : « Poésie française, veine tarie sous Louis XIV ; reparaît avec Chénier (Marie-Joseph) ; car l'autre n'est qu'un ébéniste de Marie-Antoinette. » Qu'est-ce à dire ? Tout bonnement qu'il trouve quelques rapports entre la manière dont Chénier (l'autre) incruste dans son vers un hémistiche de Virgile ou de Théocrite, et l'art de la marqueterie. La comparaison n'a-t-elle pas quelque chose de bien rare ? Mais surtout qui ne voit *comment* ces paradoxes sont faits, je veux dire fabriqués, et qui ne se chargerait d'en faire à la douzaine : de littéraires et de philosophiques, d'immoraux et d'impies, de scandaleux et d'orduriers ?

Aussi, ce qui m'étonne, et ce qui ne fait guère d'honneur à notre perspicacité, c'est que l'on se soit laissé prendre à cette rhétorique, et que l'on n'ait pas vu qu'elle ne servait, même dans *les Fleurs du mal*, surtout dans *les Fleurs du mal*, qu'à déguiser la banalité même. Qu'est-ce, par exemple, que la pièce intitulée *Bénédiction*, et que je vois partout citée comme une des plus belles du recueil ?

Lorsque, par un décret des puissances suprêmes,
Le poète apparaît en ce monde ennuyé,
Sa mère épouvantée et pleine de blasphèmes
Crispe ses poings vers Dieu, qui la prend en pitié...

Pour ne rappeler qu'un seul modèle, c'est une transposition du *Moïse* d'Alfred de Vigny; — nous dirons tout á l'heure au moyen de quels procédés. Et *le Reniement de saint Pierre?*

> Qu'est-ce que Dieu fait donc de ce flot d'anathèmes
> Qui monte tous les jours vers ses chers Séraphins?
> . . . . . .
> Les sanglots des martyrs et des suppliciés
> Sont une symphonie enivrante sans doute;
> Puisque, malgré le sang que leur volupté coûte,
> Les cieux ne s'en sont point encor rassasiés.

C'est une transposition du *Désespoir* de Lamartine, autre lieu commun, s'il en fut, mais que Baudelaire n'a pas su renouveler. Qu'est-ce que *Don Juan aux enfers?*

> Montrant leurs seins pendants et leurs robes ouvertes,
> Des femmes se tordaient sous le noir firmament,
> Et comme un grand troupeau de victimes offertes,
> Derrière lui traînaient un long mugissement.

C'est le don Juan de Musset, et *la Barque de Dante* d'Eugène Delacroix. Combien d'autres rapprochements, si Baudelaire en valait la peine! et que d'ailleurs on ne songerait pas seulement à noter, si ses amis ne persistaient à nous le montrer original jusque dans le lieu commun; et puis, s'il n'était bon de rappeler combien il y demeure au-dessous de ses modèles.

Ses procédés, en effet, sont l'enfance même de l'art; et sans doute c'est pour cela qu'au sortir du collège on s'y trouve déjà si habile. A une idée banale ou vulgaire, comme celle de la rapidité du temps ou de la fragilité de l'amour, Baudelaire commence par associer des images matériellement répugnantes ou malpropres.

Rappelez-vous l'objet que nous vîmes, mon âme,
Ce beau matin si doux,
Au détour d'un sentier une charogne infâme
Sur un lit semé de cailloux...

C'est la pièce fameuse qu'il a intitulée : *une Charogne*. Otez cependant ce seul mot et changez le ton auquel, en mettant sa charogne en belle place, dès la première strophe, il a nécessairement abaissé toute la pièce, vous n'avez qu'une paraphrase du mot de l'*Ecclésiastique : Unus est interitus hominum et jumentorum*. Que veut-on là-dessus que j'admire? L'originalité n'est ici que dans la grossièreté, qui n'est elle-même que dans l'expression. Ce n'est point une façon de sentir, mais une façon d'écrire, dont il n'est pas plus difficile d'imiter que de voir l'artifice. Pour faire du Baudelaire, ne dites point : *un cadavre*, dites : *une charogne*; ne dites point : *un squelette*, dites : *une carcasse*; ne dites point : *une mauvaise odeur*, dites : *une puanteur*. C'est le Baudelaire naturaliste : il ne m'oblige même pas à me boucher le nez.

Un autre procédé, d'un effet non moins sûr, parce qu'il n'est pas plus difficile, mais dont il est arrivé parfois que la police des mœurs ne goûtât point la valeur d'art, consiste à mêler ensemble des images de sang et de lubricité. Telle est la pièce, fameuse elle aussi, car je continue de choisir les plus vantées, qu'il a intitulée : *une Martyre :*

Dans une chambre tiède où, comme en une serre,
L'air est dangereux et fatal,
Où des bouquets mourants, dans leurs cercueils de verre,
Exhalent leur soupir final,
Un cadavre sans tête épanche comme un fleuve
Sur l'oreiller désaltéré
Un sang rouge et vivant, dont la toile s'abreuve
Avec l'avidité d'un pré.

Ce n'est qu'un fait divers, une imagination de reporter. Pour le traiter dans le goût de Baudelaire, vous voyez comme il faut s'y prendre. Ne reculer devant aucun détail : ici des « étoffes lamées », des « robes parfumées », « des marbres », des « tableaux » ; là « la tête » avec ses « yeux révulsés », le « tronc nu », « la chair inerte » ; et, pour achever, un « bas rosâtre, orné de coins d'or, et une jarretière ». C'est le Baudelaire sadique.

Troisième procédé : le Baudelaire satanique. A ces expressions grossières, à ces images répugnantes ou obscènes, mêlez maintenant quelques blasphèmes, et, par exemple, pour scandaliser les bonnes âmes, adressez vos prières à Pillardoc ou à Satan :

Toi qui, même aux lépreux, aux parias maudits,
Enseigne par l'amour le goût du Paradis;

O Satan, prends pitié de ma longue misère!

Toi qui mets dans les yeux et dans le cœur des filles
Le culte de la plaie et l'amour des guenilles;

O Satan, prends pitié de ma longue misère!

C'est ce que l'on appelle le christianisme de Baudelaire. « Après *les Fleurs du mal*, il n'y a plus que deux partis à prendre pour le poète qui les fit éclore, disait jadis le plus fougueux de ses admirateurs, — un autre « diabolique », aussi lui, — se brûler la cervelle ou se faire chrétien. » Baudelaire ne se fit point chrétien, mais il ne se brûla pas la cervelle, et continua de mystifier le monde. Il avait désormais sa gloire à soutenir.

Au moins, s'il était maître dans l'emploi de ses procédés! Quiconque de nous fait supérieurement une chose est un homme supérieur en son genre. Mais les vers de Baudelaire suent l'effort; ce qu'il voudrait dire, il est rare, très rare qu'il le dise; et, sous ses affectations de force et de violence, cet homme fut doué du génie même de la faiblesse et de l'impropriété de l'expression.

La sottise, l'erreur, le péché, la *lésine*,
Occupent nos esprit et *travaillent nos corps*,
Et nous alimentons nos *aimables* remords,
Comme les mendiants nourrissent leur vermine.

Nos péchés sont *têtus*, nos repentirs sont lâches,
Nous nous faisons payer grassement nos aveux,
Et nous rentrons gaiement dans le chemin bourbeux,
Croyant par de vils pleurs laver toutes nos taches.

Sur l'oreiller du mal, *c'est Satan Trismégiste*,
Qui berce longuement notre esprit enchanté,
Et le riche métal de notre volonté
Est tout vaporisé par ce savant chimiste.

Quelle langue ! quel style ! et que de mots ! et que de peine, surtout, pour ne rien dire que de bien simple pourtant et de banal. qui est que nous manquons communément de volonté. Qu'est-ce qu'il veut dire avec sa « lésine » ? Et que vient-elle faire entre l'erreur et le péché, sinon rimer avec « vermine » ? Si « nos aimables remords » signifie que nous nous complaisons dans le péché qui les traîne à sa suite, sommes-nous obligés de comprendre ? Quel rapport entre ces « mendiants qui nourrissent leur vermine », et le plaisir que nous trouvons à renouveler en nous les causes de nos remords ? Quels aveux nous faisons-nous payer ?

Prenez ainsi, une à une, dans ces *Fleurs du mal*, les pièces les plus vantées, à peine y trouverez-vous une douzaine de vers à la suite qui soutiennent l'examen ; — et un examen où il en faut venir, parce que Baudelaire est un pédant. Il reçut un jour un billet de George Sand à laquelle il avait demandé, sans la connaître, un service, et dans ce billet on lisait : « Je vais écrire de suite. » Au

bas du billet Baudelaire mit ces mots : « Remarquez la faute de français : *de suite* pour *tout de suite.* » Quand un homme est capable de pareilles chicanes, il n'y en a plus qui ne soient permises contre lui, et notamment quand les siennes ne sont fondées, comme ici, que sur une décision douteuse des grammairiens. En revanche, pour un autre reproche qu'il faisait à George Sand, celui d'avoir « le fameux style coulant, cher aux bourgeois », il faut convenir au contraire que personne jamais ne l'a mérité moins que lui. Il détestait George Sand, pour son abondance et sa facilité.

C'est qu'aussi bien le pauvre diable n'avait rien ou presque rien du poète, que la rage de le devenir. Non seulement le style, mais l'harmonie, le mouvement, l'imagination, lui manquent. Pas de vers plus pénibles, plus essoufflés que les siens, pas de construction plus laborieuse, ou de période moins aisée, moins aérée, si je puis ainsi dire. Et quand il tient une image, comme il la serre, de peur qu'elle ne lui échappe ! Comme il suit ses métaphores, quand il en rencontre une, parce qu'il sait bien que les mois succèderont aux mois avant qu'il en rencontre une autre ! Il ne développe guère que des lieux communs, et je consens qu'il réussisse quelquefois, par les moyens que l'on a vus, à les rendre plus communs encore. Mais, le pouvoir qu'il n'a pas, en dépit de ses prétentions à l'originalité, c'est précisément celui de les renouveler, et de la seule

manière qu'il y en ait, en remontant d'expérience en expérience, et d'âge en âge, à travers l'histoire de l'humanité, jusqu'à leur origine.

Car enfin, on dirait que nous ne le savons plus, mais autant qu'il est facile de développer un lieu commun, autant l'est-il d'y contredire, de le retourner en quelque sorte et de le renverser. Philosophique ou littéraire, l'originalité serait vraiment à trop bon marché s'il y suffisait de nier ce que les autres affirment, d'affecter le mépris ou le dégoût de ce qu'ils aiment, de pleurer où ils rient, de rire où ils pleurent, de cracher sur ce qu'ils respectent. Entre le lieu commun et son contraire, ce n'est pas nous qui sommes juges, ni nos impressions, — dans lesquelles souvent nous sommes pour si peu de chose; et notre hérédité, notre éducation, le milieu, les circonstances pour une si grande part, — mais c'est la vie, c'est l'expérience, c'est l'histoire qui nous apprennent tantôt à recevoir le préjugé commun, tantôt à le repousser. Baudelaire, pour lui, s'est contenté de le repousser, ce qui n'est qu'une autre manière d'en demeurer l'esclave. Si la préoccupation de « plaire » est fatale au véritable artiste, celle de « déplaire » ne l'est pas moins; mais la seconde a cela d'admirable qu'elle ramène toujours la première, attendu que, pour « déplaire », il faut être soi-même attentif à tout ce qui peut « plaire ». C'est le cas de Baudelaire; et c'est l'explication à la fois de ce qu'il y a de paradoxal, de banal tout

de même, et d'artificiel dans ses *Fleurs du mal.*

Mais, à défaut du reste, n'a-t-il pas eu quelques intentions au moins? et la fortune de ces intentions, comme il est arrivé quelquefois dans l'histoire, n'expliquerait-elle pas celle de son œuvre et de son nom? Oui; si, de ces intentions mêmes, la rhétorique encore n'avait gâté les unes, et si les autres n'étaient plus illusoires qu'originales.

Par exemple, comme nos romantiques avaient fait entrer la notation des *couleurs* dans une poésie qui, jusque alors, avait dédaigné de traduire la sensation, Baudelaire, dit-on, y a fait entrer les *odeurs*, et, avec les odeurs, tout le long et mobile cortège d'images ou d'idées qu'elles traînent après elles. Si de tous nos sens l'odorat est le plus grossier, c'est-à-dire celui qui nous rapproche le plus de l'animal, peut-être est-il aussi le plus suggestif, parce que c'est celui dont les impressions demeurent le plus étroitement liées aux circonstances de leur cause :

> Lecteur, as-tu quelquefois respiré,
> Avec ivresse et lente gourmandise,
> Ce grain d'encens qui remplit une église,
> Ou d'un sachet le musc invétéré?

> Charme profond, magique, dont nous grise
> Dans le présent le passé restauré!

Voilà de mauvais vers, mais qui disent toutefois quelque chose. Ni le son ni la vue même ne sont

capables comme une odeur de ressusciter en nous le passé.

Convenons donc, de bonne grâce, que quelques-unes des meilleures pièces des *Fleurs du mal*, uniquement composées, si je puis ainsi dire, avec des odeurs, valent pour cela la peine qu'on les lise, — ou qu'on les respire. Telles sont : *le Flacon, la Chevelure, Correspondances, Parfum exotique :*

> Guidé par ton odeur vers de charmants climats,
> Je vois un port rempli de voiles et de mâts,
> Encor tout fatigués par la vague marine,

> Pendant que le parfum des verts tamariniers,
> Qui circule dans l'air, *et m'enfle la narine,*
> Se mêle dans mon âme aux chants des mariniers.

Mais on voit apparaître aussitôt le procédé : toute odeur, tout parfum, susciteront la vision de leur lieu d'origine ; la description suivra l'indication, on n'aura pas besoin d'avoir *vu* ni d'avoir même *senti ;* et si l'on sait un peu son art, il suffira du « savon du Congo » pour évoquer des paysages d'Afrique, dont on ira chercher les couleurs et les formes dans les colonnes du *Tour du monde.*

Une autre intention que l'on prête à Baudelaire, et qu'il semble bien qu'il ait eue, c'est de vouloir continuer, prolonger la sensation d'art au delà d'elle-même, et lui faire exprimer quelque chose de plus que les mots qui servent à la traduire.

La nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles,
L'homme y passe à travers des forêts de symboles
Qui l'observent avec des regards familiers.
Comme de longs échos qui de loin se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit *et comme la clarte*,
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Ceux-ci sont au moins des meilleurs vers qu'il ait faits. Si d'ailleurs il veut dire par là que les formes colorées et mouvantes, fragiles et transitoires, que le poète essaie de fixer dans ses vers, le peintre sur sa toile ou l'écrivain dans sa prose, ne sont que les fantômes, ou l'apparence, ou l'émanation de quelque autre chose, ne s'expliquent pas toutes seules, ne sont point entièrement contenues dans les contours qui les limitent, il ne dit rien de bien nouveau, ni que tous ceux qui ne vivent point uniquement enfoncés dans la matière ne soient prêts à redire avec lui. C'est au surplus, — l'histoire est là pour le prouver, — une forme de mysticisme qui s'allie très bien avec cette corruption de mœurs que Baudelaire croit avoir inventée.

Mais s'il veut dire davantage, s'il veut aller jusqu'au bout de cette indication, s'il essaie de traduire ces affinités qu'il nous disait, alors on commence par écrire des vers comme ceux-ci :

Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,
Doux comme les hautbois, verts comme les prairies,
— Et d'autres, corrompus, riches et triomphants,

qui ne sont pas très éloignés d'être ridicules, et l'on finit par en faire comme ceux-là, qui ne sont point de Baudelaire, mais dont il est bien l'inspirateur, et qui marqueront, je l'espère du moins, avec le dernier excès de sa manière, le terme de son influence :

Dis si je ne suis pas joyeux,
Tonnerre et rubis aux moyeux,
De voir en l'air que ce feu troue,

Avec des royaumes épars
Comme mourir pourpre la roue
Du seul vespéral de mes chars.

C'est par là surtout que son influence a été dangereuse, et non point par la contagion d'une corruption que les jeunes hommes de son temps n'avaient pas besoin de lui pour la leur communiquer. Mais ils n'ont pas fait attention que c'était un malade qu'ils prenaient pour guide, un malade qui s'était fait de sa maladie même un moyen d'existence littéraire.

En tête de ses *Œuvres posthumes et Correspondances inédites* on peut voir, — et il faut voir, — un curieux portrait de Baudelaire. La ressemblance en est frappante avec les images classiques et les représentations consacrées des mégalomaniaques dans nos *Traités des maladies mentales*. Même attitude, même port de tête hautain et provocateur, même regard, même éclair de défi dans les yeux, même sourire, même contentement, épanouissement et dilatation de soi. Lui-même aussi bien nous apprend

« qu'ayant toujours cultivé son hystérie avec jouissance et terreur », il a senti, tel mois, et à tel jour, « passer sur lui le vent et l'aile de l'imbécillité ». Si Baudelaire ne fut pas ce que l'on appelle un fou, du moins fut-ce un malade, et il faut avoir pitié d'un malade, mais il ne faut pas l'imiter. Les imitateurs de Baudelaire n'ont pas assez bien vu que la perversité de leur maître ne consistait au fond que dans la perversion de ses sens et de son goût, dans une aliénation périodique de lui-même, dont il est vrai d'ailleurs qu'il avait le tort de se glorifier. Quand Baudelaire n'était pas malade, ou plus exactement quand sa maladie lui donnait du relâche, assez semblable alors à tout le monde, il écrivait ses *Salons*, qui ne valaient en leur genre ni plus ni moins que tant d'autres, et il traduisait Edgar Poe. Mais, quand il était en proie à ses attaques, et, comme les spécialistes le disent, d'un mot qui ne sera jamais mieux appliqué, quand il entrait dans la « période clownique », alors il écrivait ses *Petits poèmes en prose* et ses *Fleurs du mal*. Obsession, possession, comme on disait jadis, voilà tout ce qu'il y a de sincère dans le cas de Baudelaire, et je ne nie pas qu'il puisse être curieux pour l'observateur; mais le prendre pour modèle, c'est échanger contre les songes d'un malade le véritable objet de l'art; à moins que ce ne soit, — comme parfois j'en ai peur, — simuler l'épilepsie pour attirer l'attention des passants.

Nous n'avons plus, en terminant, qu'à remercier

M. Crépet du triple service que nous aura rendu la publication des *Œuvres posthumes* et de la *Correspondance* de Charles Baudelaire, — sans parler de l'intéressante *Étude* et des notes curieuses qu'il y a jointes. En y voyant de quel alliage vulgaire d'impuissance et de vanité ce prétendu talent fut composé, quelques admirateurs de Baudelaire, s'ils ne l'abjurent point, diminueront sans doute un peu de leur admiration. Puisque, d'ailleurs, *les Fleurs du mal* sont devenues un livre célèbre, et Baudelaire une façon de grand homme, qu'il fallait bien une fois le traiter comme tel, et son livre selon l'influence qu'il a réellement exercée, c'est fait; et l'histoire de la littérature contemporaine en aura l'obligation à M. Eugène Crépet. Et nous sommes heureux enfin de pouvoir ajouter que, « toutes les sources d'information étant maintenant épuisées », toutes les *Œuvres* publiées, toutes les *Correspondances* aussi, toutes les anecdotes et tous les documents, c'est une garantie qu'on ne nous reparlera plus de l'illustre mystificateur dont l'unique excuse est d'être lui-même devenu la dupe de ses propre mystifications. Mais, est-ce bien une excuse?

1er juin 1887.

M. CARO[1]

Ce n'est point une biographie de M. Caro que je me propose ici d'écrire, ni même un portrait que je veux essayer d'en tracer. D'autres que moi s'acquitteront mieux d'une tâche où, de tout ce qu'il y faut, je craindrais de ne pouvoir mettre qu'une chose : beaucoup de reconnaissance, et l'expression de ma fidélité pour la mémoire d'un homme que j'ai aimé, à qui j'ai plus d'une obligation, et de qui la mort, après un an bientôt, m'est encore une tristesse récente. Mais qu'importent au public nos souvenirs ou nos affections? Si, d'ailleurs, en rappelant quelques traits de cette bienveillance et de cette délicatesse qui furent celles de M. Caro, la gravité de son accueil, et, quand on le connaissait mieux, la douceur de son commerce, je croyais en pouvoir ajouter quelques-

1. *Mélanges et portraits*, par M. E. Caro, de l'Académie française. Paris, 1888, Hachette.

uns à sa physionomie, j'hésiterais même à le faire, pour ne pas avoir l'air de vouloir détourner sur la personne l'estime que doivent d'abord à son œuvre tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des idées au XIXe siècle. Que les siens, que les amis, que son public aussi me permettent donc aujourd'hui de ne leur parler que de l'écrivain ou du philosophe, et de me borner à tâcher de caractériser la nature de son talent et celle de son rôle. Je voudrais rendre à M. Caro une justice qu'on ne lui a pas toujours rendue de son vivant, et du déni de laquelle on peut dire que, s'il mettait un naturel orgueil à n'en rien laisser voir, il a cependant beaucoup souffert.

Je ne dirai rien du professeur, si ce n'est qu'en le perdant, la Sorbonne, où il enseignait depuis plus de vingt ans, a perdu plus qu'elle ne croit peut-être, et non seulement une voix éloquente, mais, — et puissé-je le dire sans offenser personne ! — l'homme même dont l'enseignement, ou la seule présence, la défendait le mieux du reproche et du péché de pédantisme. Presque tout professeur y incline de nature, on le sait; et, pour qu'il y tombe, il ne faut que le pousser un peu. Mais si l'on conçoit très aisément qu'un cours de syriaque ou d'hébreu, de mécanique céleste ou d'anatomie comparée, et d'archéologie grecque ou d'épigraphie latine ne soit réservé qu'à de rares auditeurs, qu'à de vrais *élèves*, triés, éprouvés et formés par le maître, on ne conçoit pas que, dans le pays où c'est la gloire de

Descartes et de Pascal, de Montesquieu et de Buffon que d'avoir rendu la philosophie ou la théologie même, le droit et l'histoire naturelle intelligibles à tout le monde, on ne saurait concevoir que l'histoire générale et la philosophie se séparent, s'isolent et se désintéressent du monde et de la vie, dont elles ne sont rien si elles ne sont l'une des expressions; — je dirais volontiers une fonction. Vivre d'abord, dit un ancien proverbe, et ensuite philosopher; et moi, je dirais, avec plus de vérité, qu'une manière de vivre n'est qu'une manière de philosopher, n'importe ou non qu'on le sache; et M. Caro, qui était un peu timide, ne l'aurait pas osé dire, mais il le pensait; et nous l'avons assez entendu pour pouvoir affirmer que si ses qualités d'orateur y aidaient : la prestance, la voix, l'action, l'accent, c'est cette conviction qui, comme elle animait intérieurement sa parole, a fait le grand et légitime succès de son enseignement. Malheureusement pour nous, fort éloigné qu'il était de la belle présomption de quelques-uns de ses prédécesseurs en Sorbonne, Victor Cousin, par exemple, ou Saint-Marc Girardin, il n'a pas fait, comme eux, directement imprimer ses cours, moins improvisés cependant que les leurs; et ainsi le témoignage durable de son éloquence a péri. C'est donc dans ses écrits que ceux qui ne l'ont pas entendu retrouveront, avec les formes élégantes et harmonieuses de sa parole, la substance de sa pensée, et c'est là qu'il nous la faut chercher.

Il a beaucoup écrit, et sur tant de sujets, qu'on est un peu embarrassé d'abord de définir d'un seul mot le caractère de son œuvre et la nature de son talent. A ne le considérer que par de certains côtés, et si, par exemple, on ne connaissait de lui que ses *Nouvelles Études morales sur le temps présent*, ou ses deux volumes sur *la Fin du XVIIIe siècle*, ou son étude sur *George Sand*, on le prendrait volontiers pour un critique ou pour un historien de la littérature, et, sans doute, il en avait quelques-unes des plus rares qualités. C'est ainsi que peu d'hommes ont jamais été plus sensibles au talent, — dont il aimait à faire les honneurs, et sans y mettre aucune coquetterie de générosité, jusque chez ses adversaires. Mais peut-être, quand il parlait d'un Voltaire ou d'un Jean-Jacques, une certaine érudition lui faisait-elle quelquefois défaut, une connaissance plus approfondie de l'histoire littéraire, un peu plus d'indépendance enfin à l'égard des opinions consacrées ; et, nous-mêmes, il nous est assez souvent arrivé de discuter ou de contredire ses jugements pour n'éprouver aucun embarras à préciser ainsi l'origine de nos dissentiments. Dans un temps où la critique et l'histoire, en raison à la fois de l'étendue de notre littérature et du nombre des commentateurs qui l'ont eux-mêmes encore accrue, demandent, comme l'on dit, tout un homme, la critique littéraire, M. Caro l'avouait de bonne grâce, n'était pour lui qu'un « repos dans la suite de son travail accoutumé », le délassement ou

la distraction d'occupations plus graves. La prenait-il quelquefois plus à cœur, c'est qu'alors la question passait la littérature, telle du moins qu'il l'entendait, et touchait à d'autres problèmes que celui de la règle des trois unités ou du rythme de l'alexandrin. Parmi tant de grands écrivains, prosateurs ou poètes, que la critique ne se lasse pas d'étudier, et dont on a toujours quelque chose de personnel à dire, sinon de neuf, je ne me rappelle guère qu'André Chénier qui l'ait une fois attiré. Mais, quand il étudiait ici même *la Justice*, de M. Sully-Prudhomme, ou les poésies de madame Ackermann, ou celles encore de Léopardi, c'est qu'il s'y trouvait, par delà les beaux vers, si je puis ainsi dire, en présence de l'évolutionnisme et du pessimisme; — et, bien plus encore que littéraire, la question était devenue pour lui philosophique et morale.

Je dis philosophique et morale, ou morale et philosophique, parce que non plus que lui je ne saurais séparer ces deux mots, ni distinguer ce qu'ils représentent; et c'est ici le commencement de sa véritable originalité. Passionnément curieux et admirablement informé des doctrines de la métaphysique, très attentif à leurs moindres révolutions, et souvent beaucoup plus habile à les exposer que leurs propres auteurs, M. Caro n'a jamais cru que la métaphysique, ayant d'ailleurs beaucoup d'intérêt par elle-même, et des séductions très puissantes, fût cependant à elle-même son objet et sa fin. Oserai-je faire

observer que ni Malebranche, ni Spinosa, ni Kant ne l'ont cru davantage, c'est-à-dire les trois plus hardis et plus profonds métaphysiciens qu'il y ait dans l'histoire de la philosophie moderne? Et, en vérité, si nos philosophes étaient sages, ou seulement un peu perspicaces, ne verraient-ils pas bien venir le temps, assez prochain peut-être, où de certains problèmes, qu'ils agitent furieusement entre eux, ne paraîtront guère moins vains, ni moins baroques, pour dire le vrai mot, que ces questions hibernoises qui défrayaient jadis les disputes dans la rue du Fouarre : « *Utrum*, une idée Platonique, voltigeant dextrement sur l'orifice du chaos, pourrait chasser les escadrons de atomes Démocritiques? » Mais M. Caro a toujours pensé que la métaphysique ne saurait se détacher des inquiétudes éternellement humaines qui lui ont donné naissance, que le grand mystère y serait toujours celui de notre destinée, que toutes les autres questions n'importaient, n'avaient de raison d'être qu'autant qu'elles se rattachaient à la question capitale ou unique de l'origine et de la fin de l'homme. Entre Descartes et Locke, entre Kant et Hegel, entre Auguste Comte et Schopenhauer, ce qu'il s'est donc proposé de faire voir à ceux qui ne s'en doutent pas, à la foule indifférente, c'est qu'il y va d'eux-mêmes, de tous leurs intérêts, des raisons de vivre et du prix de la vie. Et c'est pourquoi, autant ou plus encore qu'un philosophe, je l'appellerai un *Moraliste*, — si du moins on donne à ce mot tout ce qu'il a reçu,

depuis quelques années, d'extension nouvelle et de portée considérable.

Il y a en effet beaucoup de moralistes, qui sont de plus d'une sorte, et il faut dire que le nom s'en obtenait jadis à meilleur marché qu'aujourd'hui. De notre temps même, je ne suis pas sûr que, pour beaucoup de fort honnêtes gens, un *Moraliste* soit rien de plus qu'un prédicateur de morale usuelle, plus laïque seulement que les autres; et d'autant plus fâcheux, — parce qu'il fait habituellement sa morale sans en être prié. Nous en avons tous connu de cette espèce, qui sévissaient surtout dans les familles; et il est permis de regretter que, pour les désigner, la pauvreté de la langue ne nous fournisse pas d'autre mot que celui de Moralistes. Après cela, comme leurs intentions sont les meilleures du monde, et que les noms oubliés, mais respectés tout de même, de Nicole et du bon Rollin plaident encore pour le genre, nous les laisserons à leurs banalités.

On prend le mot dans un autre sens, assez différent, et même quelquefois opposé, quand on l'applique, depuis Montaigne et La Rochefoucault jusqu'à Chamfort ou Rivarol, à toute une lignée d'écrivains, et surtout d'amateurs, qui ont excellé dans l'observation d'eux-mêmes et du monde, ou plutôt de « la société ». Pour ceux-ci, les leçons qu'ils nous donnent, souvent banales aussi, mais toujours pratiques, sont amères comme l'expérience, — car pourquoi ne serait-on pas amer et banal en même temps ? — inutiles d'ail-

[illegible] la science de ses phénomènes et de [illegible] de ses objets intérieurs. Le [illegible] et de la [illegible]. Il y trouve, en effet, des [illegible] [illegible] de l'*Idée* et [illegible] de la [illegible] [illegible]. Cette science, l'[illegible] d'où [illegible] qu'il se propose plus tard de [illegible] et de [illegible]. Il effectivement, l'*Idée de Dieu*, le *Phénomène de Conscience*, le *Mécanisme* et le *Science*, les *Problèmes de morale* [illegible], le *Phénomène* [illegible] ses travaux, comme son enseignement lui-même, [illegible] avait pour objet que de [illegible] et de [illegible] de plus près les conditions de [illegible] morale. Il en [illegible] les difficultés [illegible], il en [illegible] si je puis [illegible] dans l'[illegible] de la [illegible] [illegible], les problèmes [illegible], il en [illegible] l'[illegible] [illegible], la [illegible] [illegible] [illegible] et [illegible] d'en [illegible] par la [illegible] des [illegible] [illegible], la [illegible] [illegible] [illegible]

vité du problème moral, et que la morale elle-même, l'ancienne morale, cette morale naturelle dont le caractère impératif équivalait à une révélation d'en haut ; cette morale universelle dont les variations n'effaçaient pas, disait-on, le caractère d'universalité, puisqu'elles s'efforçaient de le réaliser dans le temps ; cette morale immuable enfin dont on respectait les lois, tout en les transgressant, traverse une crise dont personne encore ne voit comment elle sortira, si même peut-être elle n'y reste. Avec la diversité des réponses que l'on s'est efforcé de faire, depuis quelques années seulement, à cette redoutable question, on remplirait plus d'un volume. On remplirait des pages entières avec la seule énumération du titre des livres et du nom des auteurs qui l'ont tour à tour ou ensemble abordée. L'*Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*, de M. M. Guyau, *l'Évolution de la morale*, de M. Ch. Letourneau, *la Civilisation et la Croyance*, de M. Ch. Secrétan, *la Morale économique* de M. de Molinari, *les Principes de la morale*, de M. Émile Beaussire, tous ces ouvrages, que je cite à peu près au hasard de la plume, qui sont presque tous d'hier, — et combien en pourrais-je ajouter à la liste ! — c'est ce problème qu'ils traitent, ou, du moins, c'est autour de cette question qu'ils tournent. Et quelque solution qu'ils en donnent plus ou moins conforme à l'ancien idéal, ou, au contraire, en rupture ouverte avec les traditions du passé, le point dont ils tombent d'accord,

n'est pas seulement l'intérêt, mais, comme l'on dit, c'est l'urgence d'une solution prochaine. Nous habitons une maison dont les fondements branlent, dont les murs s'en vont insensiblement en ruines, où toutes les pluies entrent par le toit, et, quelle que soit notre insouciance, lorsqu'enfin nous en serons chassés, ce qui ne saurait tarder beaucoup maintenant, on commence à se demander, avec un peu d'inquiétude, où nous nous logerons.

Car, c'est bien ainsi que le problème se pose. Oui, grâce à l'effet d'une longue accoutumance ou de préjugés héréditaires, passés dans notre sang et devenus instinctifs, nous vivons encore selon de certaines lois, dont nous ne savons pas si les titres sont fondés en raison; et il nous suffit, pour quelque temps encore, qu'ils le soient sur l'antique usage. Mais un jour, mais bientôt peut-être, lorsqu'une hérédité nouvelle se sera substituée en nous à l'ancienne, qu'adviendra-t-il de l'usage lui-même, et, s'il est autre, quelles en seront les lois? Je ne veux pas mêler la question religieuse à la question morale. Mais, quand il sera prouvé que la justice, comme on l'enseigne parmi les évolutionnistes, n'est que l'expression variable du droit du plus fort ou du plus audacieux, fondé par la violence, fortifié par la coutume, et consacré par le temps, que restera-t-il de la justice? et quels débris, ou quelle ombre des lois? Quand il sera prouvé, comme le veulent les physiologistes, que la liberté n'est qu'une hypothèse, une illusion de l'a-

mour-propre humain, et qu'on verra plutôt une planète sortir de son orbite qu'un acte humain n'avoir qu'en lui sa cause, que demeurera-t-il debout de l'institution sociale? Et quand il sera prouvé, selon les pessimistes, que la vie humaine a son objet, son terme et sa fin en elle-même, quelles raisons aurons-nous de vivre, ou en vivant de nous soumettre à des règles, qui ne se justifient, et conséquemment qui ne peuvent s'imposer qu'au nom d'une autre vie? Cependant, il est bien certain qu'aucune société ne pourra subsister sans une règle des mœurs, ni cette règle des mœurs devenir effective sans prétendre à l'immutabilité. Nous sommes donc ainsi pris entre les nécessités de l'institution sociale, d'une part, et, de l'autre, les conclusions de la science, ou prétendue telle; entre l'obligation d'agir et l'impossibilité de pouvoir; entre la morale et la vérité. Mais nous ne saurions rester indéfiniment dans le doute, et c'est le besoin d'en sortir qui fait aujourd'hui la crise de la morale.

Qu'elle soit, en effet, non seulement actuelle, mais récente, c'est ce qu'il serait facile de montrer. On s'en souciait à peine, il y a vingt-cinq ans; on ne la voyait pas venir; on ne la croyait peut-être pas possible. Les éclectiques ne s'occupaient toujours que de leur histoire de la philosophie. Même leurs adversaires ne voulaient pas quitter ce terrain, et M. Vacherot, par exemple, dans un livre justement célèbre, qui vaut à lui seul autant ou davantage que plusieurs de ceux de Victor Cousin : *la Métaphysique et*

la science, s'il y touchait à la morale, ce n'était qu'indirectement, par circonstance ou par occasion, et seulement pour suivre jusqu'au bout de leurs conséquences les systèmes dont il faisait l'histoire et la critique; — avant d'y substituer le sien. M. Renouvier de même, dans ses *Essais de critique générale*, et quoiqu'il y en eût un qui traitât expressément des principes ou des fondements de la morale. Et M. Ravaisson enfin, dans ce remarquable *Rapport sur les progrès des études philosophiques en France au XIXe siècle*, autant qu'il s'espaçait sur la métaphysique, d'autant se restreignait-il quand il arrivait à la morale, dont il ne trouvait, en effet, depuis près de cinquante ans, qu'une demi-douzaine d'auteurs qui eussent traité. En dehors de l'histoire, on ne s'intéressait guère alors qu'à la métaphysique, tous les jours plus vivement attaquée par le positivisme; et un peu aussi à la psychologie. Mais on eût dit que la morale était faite, qu'une insigne mauvaise foi pouvait seule essayer d'en détruire les fondements, réputés inébranlables, et, comme au temps enfin de Bossuet ou de Bourdaloue, qu'on ne pouvait s'en prendre au libre arbitre, à l'immortalité de l'âme, ou à l'existence de Dieu, sans en avoir des raisons personnelles, et naturellement peu louables : *Dixit insipiens in corde suo : non est Deus.*

M. Caro est l'un des premiers, le premier peut-être en France, qui vit et qui signala l'importance du problème. « Il y a longtemps déjà, disait-il dans l'une

des dernières éditions de ses *Études morales sur le temps présent*, il a y longtemps que s'annonçait la crise philosophique qui règne aujourd'hui... Nous reproduisons ici, sans aucun changement notable, ces pages écrites en 1854, où l'on trouvera, à défaut d'autre mérite, l'exact pressentiment des événements d'idée qui allaient s'accomplir. » Et il avait raison. Tandis que l'on enseignait, presque partout autour de lui, que les doctrines métaphysiques ne se jugent point sur leurs conséquences morales, il avait parfaitement vu qu'au contraire, et comme il est presque toujours arrivé dans l'histoire, c'était leurs conséquences morales qui détermineraient la fortune des doctrines métaphysiques nouvelles. Si le naturalisme ou le matérialisme, si le spiritualisme ou l'idéalisme devaient sortir victorieux de cette mêlée d'idées, il avait pressenti que ce ne serait pas comme conformes à une vérité qui, d'ailleurs, est placée au-dessus ou en dehors de nos prises, mais en tant qu'ils restreindraient ou qu'ils étendraient, avec l'exercice de notre liberté, le domaine aussi de notre responsabilité.

Et qu'importerait, en effet, de savoir si les principes du mouvement et de la pensée sont, comme l'on dit, *immanents* ou *transcendants* au monde, intérieurs à la matière ou extérieurs et supérieurs à elle, n'étaient les conclusions ou les inductions que nous en tirons pour nous les appliquer à nous-mêmes, à la connaissance de notre nature, à celle de notre fin

et conséquemment à la loi de notre conduite? A peu près autant qu'il importe à la plupart des hommes de connaître exactement les propriétés de la cycloïde, et si ce fut Roberval ou un autre qui la carra le premier. Que les métaphysiciens de profession, s'il en est encore quelques-uns parmi nous, le reprochent donc à M. Caro; mais nous, nous l'en louons, et tous ceux qui s'intéressent à la philosophie l'en loueront avec nous. En faisant beaucoup, et l'un des premiers, pour la rendre, si l'on peut ainsi dire, à sa destination véritable, il a fait beaucoup pour l'amener des ombres de l'école, où ce n'est point sa place, au grand jour de la discussion publique; — et l'histoire n'oubliera pas, ni les lettres encore moins, que tout un mouvement a daté de là.

Non pas, d'ailleurs, que nous partagions, sur tous les points, toutes les idées de M. Caro, et, si c'en était le lieu, nous ne manquerions peut-être pas, pour y contredire, d'assez bonnes raisons. C'est ainsi que, dans cette polémique, où il s'est repris à plusieurs fois, contre l'idée de l'évolution, nous ne sommes pas avec les évolutionistes, mais nous ne sommes pas davantage avec M. Caro, qui, sans doute pour les mieux combattre, a trop abondé quelquefois dans leur sens, et, comme eux, trop confondu l'idée d'évolution avec l'idée de progrès. On représenterait assez bien l'idée de progrès par une ligne droite, sans interruption ni discontinuité, qui se développerait d'une vitesse égale, d'un

mouvement uniforme, et uniformément ascendant; tandis que l'évolution, c'est plutôt une courbe, avec des points d'inflexion et de rebroussement, avec des hauts et des bas, pour parler plus simplement; et je ne sais si l'on peut dire que c'est ce qu'il y a de plus contraire, mais assurément ce n'est pas la même chose. Dans l'intérêt même de quelques-unes des idées qui lui étaient le plus chères, j'aurais voulu que M. Caro reconnût cette différence; et, si quelques évolutionistes ont lié leur cause à celle de l'humanitarisme, j'aurais voulu qu'il eût vu plus clair qu'eux dans leur propre doctrine.

J'aurais également voulu, quand il a parlé du pessimisme, qu'il y vît quelque chose de plus qu'une maladie singulière et rare, — plus souvent affectée que réelle, si nous l'en voulions croire, — et que le cynisme de Schopenhauer ou le charlatanisme de M. de Hartmann ne lui masquât pas la grandeur, et ce que j'oserai même appeler la noblesse du pessimisme. A Dieu ne plaise que je fasse aucune comparaison de celui de nos grands écrivains que j'aime et je respecte le plus — c'est l'auteur des *Provinciales* et des *Pensées*, — avec l'auteur du *Monde comme volonté et comme représentation*, le vieillard caustique et quinteux de Francfort! Mais il n'y a pas pire pessimisme, j'entends plus sincère ni plus radical que celui du fond duquel, il y a bientôt dix-neuf cents ans, le christianisme est sorti, si ce n'est peut-être celui dont on peut dire, quatre ou cinq siècles aupa-

vant, qu'il fut la racine du bouddhisme. Dans ses éloquentes et spirituelles études sur *le Pessimisme*, je crains que M. Caro n'ait pas vu le secours que le pessimisme, bien expliqué, pouvait prêter à ses propres idées et à ses espérances.

Mais où j'approuve entièrement, c'est dans ses discussions contre le positivisme, qui remplissent, comme l'on sait, son *Idée de Dieu*, ses *Problèmes de morale sociale*, son livre encore sur *M. Littré et le Positivisme*. Tout ce que l'on peut inventer, en effet d'arguments, il l'a inventé, tout ce que l'on peut mettre dans une discussion de ce genre, ou de souplesse, ou de vigueur, ou d'ardeur, il l'a mis dans ces trois livres, pour établir la thèse qu'il a faite ainsi sienne par-dessus toutes les autres : celle de la dépendance de la morale et de la métaphysique. Ai-je besoin de rappeler comment la question se présente? Il ne s'agit pas de rendre à une religion, la catholique ou la protestante, la grecque ou la mahométane, ses droits ou ses prétentions sur le gouvernement de la conduite humaine, pas plus que de lier la moralité même à une doctrine métaphysique unique, l'idéaliste ou la spiritualiste, l'optimiste ou la pessimiste, mais seulement de faire voir que toute règle des mœurs, — et quand ce serait celle d'Aristippe ou d'Helvétius, — implique nécessairement une conception de la vie ou une idée de la nature, du pouvoir, et de la fin de l'homme, qui est proprement ce qu'on appelle de la métaphysique. « Toutes ces questions de nature

et de fin sont si intimement mêlées à notre substance morale qu'aucun effort de chimie intellectuelle ne peut parvenir à les éliminer d'une science qui a l'homme pour objet. »

On ne saurait mieux dire, en moins de mots, et il est d'ailleurs possible que certains moralistes l'ignorent, mais on peut bien les défier de discuter, quelle question dirai-je? la question du divorce, par exemple, ou celle de la liberté de tester, sans y faire tôt ou tard intervenir la métaphysique. A plus forte raison, quand ils discutent des questions plus hautes, celles que ne tranche pas la loi positive, parce que l'institution sociale, dont on a quelquefois voulu faire le fondement de la morale, n'y est pas directement et constamment intéressée. Telles sont toutes les formes du sacrifice et du dévouement, deux mots qui portent inscrit, dans leur étymologie même, le souvenir de leur origine métaphysique, et deux choses qu'on ne peut exiger de personne qu'au nom d'une autorité supérieure à celle de l'institution sociale, c'est-à-dire métaphysique. « La morale philosophique peut commencer sans Dieu, disait encore M. Caro, elle ne peut s'achever sans lui. » Otez ce mot de Dieu, si peut-être il vous gêne, mais convenez avec M. Caro qu'aucune morale ne saurait s'enfermer dans les bornes de la vie présente; ce ne serait plus qu'une police ou un contrat d'assurances; et, quand vous auriez enfin réussi à l'y enfermer, il resterait toujours à déterminer l'objet

même de la vie; et ce serait encore de la métaphysique. Spinosa n'en a-t-il pas dû faire, de la plus haute, de la plus subtile, et de la plus abstruse, uniquement pour établir que l'objet de la vie est... de vivre?

Aux qualités du moraliste, et pour achever de caractériser le talent de M. Caro, ne faut-il pas maintenant rapporter jusqu'à ses qualités d'écrivain? Comme la plupart de ceux qui sont nés orateurs, il avait le style, ainsi que la parole, naturellement ample, sonore, et parfois quelque peu redondant. Sur ces matières philosophiques, si difficiles à exprimer dans la langue de tout le monde, sans le secours de ces termes techniques, — dont le grand avantage est d'être abréviatifs, mais le grand inconvénient de devenir cabalistiques, — je ne crois pas d'ailleurs que depuis Cousin personne ait mieux écrit, ni surtout plus clairement que M. Caro. J'ajouterai seulement, puisqu'on le lui a quelquefois reproché, qu'il a pu s'en consoler dans la compagnie de Fénelon ou de Malebranche. Trop orgueilleux ou trop modestes, est-ce donc par hasard que nos philosophes ne se reconnaîtraient plus dès qu'un éloquent interprète s'est avisé de les rendre intelligibles à eux-mêmes? M. Caro aimait à se comprendre et à être compris. Mais ce qui est vrai, c'est que la nature des questions qu'il traitait, comme aussi la manière dont il les traitait, toujours attentif à en faire sentir l'universel intérêt, communiquaient d'elles-mêmes à son style un mouvement, une vie et

une chaleur que n'eussent pas comportées des discussions plus abstraites, sur l'espace ou sur le temps, par exemple, sur la nature du mouvement ou sur le fondement de l'induction.

On sentait, de plus, dans le style même de ses études philosophiques, ce que l'on sentait un peu moins dans ses études « littéraires », qu'il y faisait de ce qu'il disait son affaire personnelle, et que, s'il avait le don de la persuasion, c'est qu'ayant reçu celui de la conviction, il parlait dans sa propre cause. Et de tout cela, joint ensemble, de cette sincérité du penseur, de la nature des questions, des qualités naturelles de l'écrivain et de l'orateur, il se formait un courant de style dont le flot, d'abord un peu lent, mais large, « s'excitait par sa pente », et devenait aisément rapide et entraînant. Dans le dernier de ses écrits, cette étude sur *George Sand*, qui n'a vu le jour qu'après sa mort, quand il définissait à peu près ainsi le style de *Valentine* et de *Mauprat*, songeait-il peut-être à lui-même? Il l'eût pu du moins sans trop de vanité; — et, s'il n'y songeait pas, nous pouvons y songer pour lui.

Ce que l'on ne saurait enfin se dispenser de noter, au moins en passant, parce que cela fait aussi partie du style ou plutôt de l'écrivain, c'est la rare franchise et surtout la courtoisie qu'il se faisait un point d'honneur d'apporter dans ces discussions où nos philosophes, en général, ne mettent pas plus d'estime d'eux-mêmes que de dédain de leurs adversaires. Ils

ne se disent point d'injures, assurément; ils ne ressemblent point aux savants allemands ou à nos érudits de l'ancienne marque; c'est autre chose : une espèce de pitié méprisante et douce pour la faiblesse de l'adversaire, avec un art prodigieux de ne pas voir le fort des idées qu'ils combattent. M. Caro, pour lui, s'est s'est toujours piqué d'exposer avec une entière et parfaite loyauté des doctrines qu'il réfutait; et quelques-unes de celles d'Auguste Comte, mais surtout celles de Littré, sont plus claires chez lui que chez eux. Il avait cette qualité rare de voir très promptement par où les doctrines nouvelles entamaient la sienne, et cette qualité, non moins rare, de ne pas se dissimuler à lui-même la force et la portée du coup. A cette lucidité d'exposition, il joignait dans la lutte une singulière courtoisie de formes qui, d'ailleurs, ne l'empêchait pas d'engager et de pousser la controverse à fond. On l'appréciera d'autant plus que, dans quelques années, grâce aux façons de discuter qui, de la politique, ont fait irruption jusque dans la critique littéraire ou philosophique, l'attrait des choses passées et des couleurs éteintes sera venu s'ajouter au charme naturel de cette politesse...

Mais, si j'insistais, je reviendrais à parler de l'homme, et, comme je l'ai dit, je ne veux ni ne puis en entreprendre la tâche. Je serai content si j'ai montré en quoi consista la féconde originalité du philosophe et de l'écrivain, quel fut son rôle dans l'histoire des idées de son temps, comment il l'a tenu, et ce que

je crois enfin qui survivra de son œuvre. Ceux qui l'ont entendu se souviendront longtemps de l'orateur. On ne reprochera pas trop au philosophe d'avoir cherché dans la critique ou l'histoire de la littérature un divertissement à des travaux dont j'espère que l'on aura vu l'importance en quelque sorte vitale. On regrettera plutôt qu'il n'ait pas eu le temps de mettre la dernière main à son œuvre, en écrivant le livre qu'il avait si longtemps promis sur *la Nature et Dieu*, et qu'il n'avait plus qu'à écrire, en effet. Mais on fera sa place au moraliste, une place que lui conserveront son *Idée de Dieu*, ses *Problèmes de morale sociale*, les deux volumes de *Mélanges* et *Portraits* qu'on nous donne aujourd'hui, la sûreté de coup d'œil avec laquelle il a reconnu, comme aussi le courage philosophique avec lequel il a tâché de prévenir la crise où la morale se débat aujourd'hui. Et l'on dira enfin que, dans un temps où ce n'est point par l'élévation ni la sincérité de la pensée que l'on brille, M. Caro du moins a toujours pensé librement et noblement.

1er juin 1888

LA CRITIQUE SCIENTIFIQUE[1]

J'ouvre le livre de M. Émile Hennequin sur *la Critique scientifique*, — M. Émile Hennequin est un jeune écrivain dont on se rappellera peut-être avoir lu d'intéressants et curieux *Essais*, — et dès la première page, ou le premier chapitre, car il faut être exact, j'y trouve la phrase que voici : « La critique littéraire, qui a débuté aux temps modernes et en France par les examens de Corneille et de Racine, par Boileau et Perrault, apparut comme un genre distinct dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, dans ce pays, avec La Harpe et les *Salons* de Diderot, en Angleterre avec Addison, en Allemagne avec Lessing. » Sur quoi je ne puis m'empêcher de remarquer : premièrement, que ce n'est point en France, mais

1. *La Critique scientifique*, par M. Émile Hennequin. Paris, 1888, Perrin.

plutôt en Italie, que la critique moderne « a débuté »; deuxièmement, que, si je connais bien les *Examens* de Corneille, je n'en connais point de Racine, — ce sont sans doute ses *Préfaces;* — troisièmement, que les Chapelain et les d'Aubignac, la préface de l'*Adone,* celle de la *Pucelle,* les *Sentiments de l'Académie sur le Cid,* la *Pratique du théâtre,* ayant précédé les *Examens* de Corneille lui-même, ont donc aussi précédé les *Satires* de Boileau, son *Art poétique,* et les *Dialogues* de Perrault sur *les Anciens et les Modernes;* quatrièmement, qu'à part les lecteurs de la *Correspondance* de Grimm, c'est-à-dire quelques principicules d'Allemagne, les *Salons* de Diderot n'ont guère été connus que de nos jours; cinquièmement, qu'Addison étant mort en 1719, il n'appartient pas à la « seconde moitié du XVIIIe siècle »; sixièmement, qu'en Allemagne, Lessing a été précédé de Gottsched, sans parler de quelques autres;... et toutes ces petites erreurs, parfaitement insignifiantes en soi, qui le seraient partout ailleurs, cessent de l'être et deviennent fâcheuses dans un livre dont le titre obligeait avant tout son auteur à cette précision qui fait le premier caractère de l'esprit « scientifique ». Rien de plus facile, en effet, que d'énoncer des idées générales et de les faire servir aux plus beaux développements, quand on néglige, que l'on oublie, ou que l'on ignore les faits exacts qui les jugent, et presque toujours, en les jugeant, les ruinent; mais rien aussi de moins « scientifique », ni qui nous mette plus

naturellement en garde ou en défiance d'un auteur et d'un livre.

C'est le grand défaut de M. Hennequin : son livre, qui témoigne d'une ardeur de généralisation toute juvénile, témoigne aussi de quelque insuffisance d'informations, de lectures et de réflexions. L'histoire de la littérature française, en particulier, semble lui être un peu étrangère, — ou du moins nous avons quelques raisons de le croire, — quand nous le voyons écrire des phrases comme celle-ci, par exemple, sur laquelle il prétend établir tout un long raisonnement : « Il a fallu deux siècles à Pascal et à Saint-Simon pour atteindre la renommée. » En effet, les *Mémoires* de Saint-Simon n'ayant paru pour la première fois qu'il y a cent ans au plus, on ne voit pas bien comment la renommée du noble duc eût pu précéder elle-même de cent ans la publication de ses œuvres. Mais pour Pascal, on ne connaît guère, au XVIIe siècle, de plus grand succès de librairie que celui des *Provinciales*, à moins que ce ne soit celui des *Pensées*, dont on possède jusqu'à sept ou huit éditions ou contrefaçons pour la seule année de leur apparition.

Dans un autre endroit de son livre, adoptant pleinement l'opinion trop intéressée peut-être de certains critiques anglais et allemands, M. Hennequin reproche à la littérature française de n'être pas assez « nationale », — ou plutôt il ne le lui reproche pas, ce n'est point comme il en use, et il ne se pique de rien tant que de ne pas [illegible],

— mais il constate enfin qu'elle ne l'est pas. J'aurais voulu là-dessus, et pour en finir avec ce paradoxe irritant, qu'il prît la peine de nous dire en quoi *Roméo et Juliette*, *Othello*, *le Marchand de Venise*, *Jules César* ou *Coriolan*, sont aux Anglais des sujets plus « nationaux » que *le Cid*, ou *Polyeucte*, ou *Andromaque*, ou *le Misanthrope* à nous autres Français. Mais, je ne sais pourquoi, c'est une chose entendue parmi nous que Shakspeare, même quand il copie Plutarque ou Luigi da Porta, demeure Anglais, tandis que Racine ou Molière sont Grecs ou Latins, même quand ils composent *Bajazet* ou *Tartufe*. Goethe aussi, apparemment, a traité des sujets « nationaux », dans son *Iphigénie en Tauride* et dans son *Torquato Tasso*, comme Schiller dans sa *Jeanne d'Arc* ou dans son *Don Carlos*.

En un autre endroit encore, et toujours pour en tirer des conclusions dogmatiques, M. Hennequin dresse une liste sommaire de « littérateurs appartenant à la même nation, *à la même époque*... et présentant cependant des caractères intellectuels nettement divers ». On est quelque peu étonné d'y voir figurer comme contemporains, « Joinville (1224-1319), Froissart (1337-1410), Commynes (1447-1511) », qui vécurent, ainsi que l'on voit, à quelque cent ans de distance l'un de l'autre ; et, dans des temps plus modernes, où les générations littéraires se succèdent, en quelque sorte, plus rapidement, madame de Sévigné rapprochée de Saint-Simon, lequel n'avait pas commencé

d'écrire quand elle mourut, ou l'auteur de *Manon Lescaut* de celui de *Gil Blas,* dont on peut dire que l'un ne prit la succession de l'autre que pour la dénaturer. Je tâcherai de montrer tout à l'heure à M. Hennequin, dans un livre comme le sien, l'importance particulière de ces « vétilles »; mais, en attendant, nous pouvons toujours dire qu'un peu plus de précision et de souci des dates ou des faits n'eût pas été pour nuire à l'intérêt, à la solidité, et à l'autorité de son livre.

Car, parmi toutes ces petites erreurs, on y trouve de fort bonnes choses, et qui paraîtraient bien meilleures encore, si la façon d'écrire qu'affecte M. Hennequin ne les embrouillait, ne les enveloppait, ne les obscurcissait comme à plaisir. Pour s'être un peu frottée de science et d'une certaine métaphysique dans la fréquentation de Darwin et surtout d'Herbert Spencer, toute une jeune école, en imitant les mots, croit reproduire les choses, et, à défaut de l'esprit de la science, — ou pour se le mieux inoculer peut-être, — elle en copie religieusement le jargon. Qu'est-ce que « l'analyse esthopsychologique » ? Qu'est-ce que « la morphologie et la dynamique de l'œuvre d'art » ? Qu'est-ce qu'une « analyse littéraire intégrable dans une série de notions analogues conduisant à fonder des lois » ? Notez au moins que tous ces grands mots, dont on a l'air de se remplir la bouche, n'expriment rien que d'assez simple au fond. La *morphologie* de l'œuvre d'art, par exemple, c'est ce que l'on en

appelait, voilà vingt ans, la *genèse*, assez prétentieusement déjà, et c'est ce que les bonnes gens appellent plus simplement l'histoire de sa formation et de ses transformations. De même, la *dynamique* de l'œuvre d'art, ne croyez pas que ce soit un si profond mystère, et c'est tout uniment l'histoire des effets qu'elle a produits, de l'enthousiasme ou de la colère qu'elle a soulevés en son temps, de la nature et de la profondeur des émotions qu'elle nous procure encore. Mais alors, pourquoi cet étalage de termes scientifiques? Car c'est au contraire quand l'on croit avoir des choses nouvelles à dire, qu'il faut les dire, comme soi seul sans doute, mais dans la langue de tout le monde; — et il y en a quelques-unes dans le livre de M. Hennequin. Par exemple, il a parfaitement montré que, dans l'histoire de la littérature et de l'art, les disputes de mots ou les querelles d'écoles ne sont point du tout vaines, et encore moins passagères. Il a très bien fait voir que les prétendues variations du goût et de la critique, pour être assez nombreuses, ne le sont point autant qu'on l'a bien voulu dire, ni surtout aussi considérables. Je crains seulement, pour lui, qu'auprès de quelques lecteurs, l'affectation soutenue de sa manière d'écrire ne lui enlève le bénéfice de ce qu'il a pensé de meilleur. Il est vrai qu'en revanche, auprès d'une simple jeunesse

Sentant encor le lait dont elle fut nourrie,

elle lui donnera un air de profondeur.

Mais j'arrive à l'objet de son livre, et à cette « critique scientifique » dont il a voulu nous tracer l'esquisse ou le programme. Après M. Taine et Sainte-Beuve aussi, — qu'il traite cependant assez mal, et dont on dirait, en passant, qu'il ne connaît pas le *Port-Royal*, — M. Hennequin demande donc que, dans les œuvres et sous les œuvres, on cherche l'homme. Oserai-je insinuer ici que Buffon ou Pascal l'avaient demandé avant eux? Mais ils n'en avaient pas vu, ou, s'ils les avaient vues, ils n'en avaient pas tiré les conséquences, qui seraient infinies, nous dit-on, et de nature au besoin à renouveler l'histoire.

De toutes les œuvres des hommes, en effet, les œuvres d'art ne sont-elles pas les plus significatives, celles dont l'auteur s'y est mis le plus complètement lui-même, celles dont le témoignage, en même temps que le plus durable, est aussi le plus véridique? Mais les artistes, à leur tour, les grands poètes ou les grands peintres, qui sont-ils, sinon les plus originaux d'entre les hommes, « les plus géniaux », dit M. Hennequin; et la mesure, par conséquent, si l'on peut ainsi dire, du pouvoir, de la profondeur ou de l'étendue de l'intelligence humaine? Et leurs admirateurs enfin, ceux qui les ont applaudis de leur vivant, ceux qui les aiment dans la mort, ceux qui se reconnaissent et qui se complaisent en eux, ceux-là, la foule anonyme et obscure, ne nous apprennent-ils point, sans le savoir, par la seule nature de leurs admirations et de leurs sympathies, quels ils furent

eux-mêmes, quels autrefois leurs goûts, quelle même leur vie? De telle sorte que, depuis six ou sept mille ans qu'il y a des hommes qui écrivent ou qui peignent, d'autres qui sculptent ou qui bâtissent, d'autres qui chantent, nous avons sous la main, dans la seule histoire de la littérature et de l'art : — l'histoire intime d'abord, ou la confession de l'humanité; — son histoire naturelle ensuite : la diversité de ses espèces, dans ces espèces la diversité des familles d'esprits qui les composent, dans ces familles la diversité des individus qui évoluent autour du type commun; — puis, son histoire sociale, celle des échanges que les espèces ont faits de leurs caractères entre elles, celle de leur succession, de leur transformation ou de leur développement dans le temps; — et son histoire intellectuelle enfin, celle de ses rêves, de ses lassitudes et de ses espérances, toute l'histoire de la morale et toute celle de la religion.

Par des procédés ou des méthodes appropriés, déduire ou plutôt induire cette histoire de l'analyse des œuvres de la littérature et de l'art, tel sera donc l'objet de la « critique scientifique ». Elle abandonnera pour toujours à la critique littéraire cette besogne un peu basse de juger les œuvres. Elle s'en remettra sur l'esthétique de déterminer les conditions de l'œuvre d'art, et, s'il y a lieu, d'en formuler quelque jour les lois. Elle recevra d'ailleurs l'histoire de l'art à lui dégrossir et à lui préparer les matériaux de son futur édifice, concurremment avec la physio-

logie, la psychologie, la pathologie, l'idéologie, la graphologie et la cacologie Mais, en aucun cas, elle n'examinera l'œuvre d'art en elle même, ni surtout pour elle-même, comme étant à elle-même son objet et sa fin ; et, faisant au besoin d'une ineptie qui aura réussi plus d'estime que d'un chef-d'œuvre méconnu, elle ne séparera jamais le signe, qui est l'œuvre d'art, de la chose signifiée, qui est l'homme.

Je n'y vois pas d'inconvénient, j'y vois même des avantages : j'y vois aussi quelques difficultés. Pas plus en effet que M. Taine avant lui, M. Hennequin n'a démontré son principe de la correspondance entière des œuvres et des hommes. Or, on peut bien dire, en termes généraux, qu'il est impossible à quelque artiste que ce soit de ne pas se mettre lui-même dans son œuvre ; mais, en fait, et je ne sais comment, pour peu que l'on vienne au détail, il se trouve que cela s'est vu, cela se voit, cela sans doute se verra toujours. Que M. Hennequin déduise donc de l'*Odyssée* la « psychologie » d'Homère, lequel peut-être n'a jamais existé ; ou bien encore, de la *Chanson de Roland*, qu'il déduise, pour voir, celle du trouvère qui l'a composée ! L'erreur ou l'illusion vient ici de ce que, depuis tantôt cent cinquante ans, la littérature, en devenant lyrique, est devenue personnelle, et de ce que, le sens individuel, comme on l'appelait jadis, ayant prévalu sur le sens général ou commun, un livre n'est plus guère aujourd'hui que l'expression du tempérament de son auteur. Mais il

n'en a pas toujours été ainsi dans l'histoire, et, si je le voulais, pour quelques cas de concordance entre l'artiste et son œuvre, j'en citerais tout autant de leur discordance, pour ne pas dire de leur contradiction.

Laissons les étrangers, Shakspeare par exemple, ou Tasse, dont je craindrais de ne pouvoir parler avec une précision suffisante. Mais, dans l'histoire de notre littérature nationale, si l'on s'est mépris deux cent cinquante ans durant sur le vrai caractère de l'auteur de *Gargantua*, c'est précisément dans la pénurie où l'on était de renseignements authentiques, pour avoir prétendu le chercher dans son livre. Très semblable à Voltaire, — autant du moins que le puisse être un homme du XVIe siècle à un Français du XVIIIe siècle, — habile, prudent et avisé comme lui, courtisan et flatteur, et, quand il le fallait, quelque peu hypocrite, Rabelais n'est dans son œuvre qu'à la condition qu'on aille jusqu'au fond d'elle-même, et que l'on en écarte pour cela d'abord tout ce qui en a fait le succès en son temps, et ce qui fait aujourd'hui les principales raisons que nous avons encore de le lire.

Mieux encore que cela : non seulement, et bien loin d'être entière, la concordance ne se rencontre entre l'artiste et son œuvre que dans la mesure où la curiosité qu'excitait l'œuvre s'est étendue jusqu'à l'homme, mais bien souvent, en ce cas-là même, il est arrivé que le succès de la recherche, bien loin d'établir le rapport qu'on voulait, n'ait fait

qu'accuser la discordance de l'œuvre et de l'homme, et accru la difficulté de les concilier.

Bossuet en est un mémorable exemple, que je choisis comme l'on voit, aussi différent que possible du premier, Bossuet dans l'œuvre de qui je ne serais pas embarrassé de montrer plus de tendresse, de naïveté, de mysticité même que l'on n'y en a vu, mais enfin dont la parole est plutôt hautaine, le geste autoritaire, l'accent souverain et despotique. Cependant, s'il est un trait de son caractère que tous ceux qui l'ont connu, que madame de La Fayette, que Saint-Simon lui-même, que l'abbé Ledieu, son secrétaire, que le père de la Rue, qui prononça son oraison funèbre, aient souligné comme à l'envi, jusqu'à en faire presque son tout, c'est la douceur; autant dire celui que l'on retrouve le moins, que l'on n'y remarquerait peut-être seulement pas, si l'on n'en était prévenu, dans ses ouvrages de controverse, dans les chefs-d'œuvre de son éloquence, et jusque dans ses ouvrages de « Morale et piété ».

Ici donc encore on s'est trompé, justement pour avoir voulu mettre entre l'homme et l'œuvre la concordance qui n'y est pas au fond. Et je pourrais multiplier les exemples, et je ne doute pas que l'on en trouvât dans l'histoire des littératures étrangères autant que dans la nôtre, presque autant aussi dans l'histoire de l'art que dans l'histoire des littératures.

C'est que nous sommes plus complexes, moins

homogènes, et surtout plus maîtres de nous que M. Hennequin ne le suppose, avec les partisans du déterminisme. Il nous est loisible de n'engager de nous-mêmes, dans notre œuvre comme dans notre vie, que la part qu'il nous plaît. Nous pouvons nous réserver ce que nous voulons de nos sentiments, n'admettre le public à la confidence que des moins personnels, diviser et dissocier plus ou moins notre Moi. Et, puisque l'on veut comparer les œuvres d'art à des « signes », il en est d'elles comme des mots du discours, entre lesquels, pour l'expression d'une même idée, nous choisissons tantôt l'un, tantôt l'autre, et tantôt un troisième, qui modifient ou qui nuancent l'idée jusqu'à la rendre méconnaissable. C'était le premier principe des anciennes rhétoriques; et, quand il y en avait encore un, c'était le fondement de l'art d'écrire. Mais, avec une toute jeune école, M. Hennequin suppose que chacun de nous parle naturellement comme il doit parler; que. si nous avons l'esprit fait d'une certaine manière, il ne dépend ni de nous, ni de personne au monde, ni d'aucune considération, de changer le cours de nos idées; que nous écrivons enfin comme le ver fait son cocon ou l'araignée sa toile; — et il ne lui resterait plus, en vérité, qu'à le démontrer. Pourquoi donc ne l'a-t-il pas fait ? Et serait-ce peut-être qu'il prendrait les philosophes pour des savants? et leurs spéculations pour des vérités assurées ?

Accordons-lui cependant son principe, et suivons-

en avec lui quelques-unes des déductions. Je ne pense pas qu'il m'en veuille de passer un peu rapidement sur sa théorie de *l'analyse esthétique*, ni qu'il se fasse à lui-même aucune illusion sur ce qu'elle contient d'original et de nouveau. A la vérité, lorsqu'il nous conseille, pour analyser un roman, de « nous faire d'abord une idée d'un roman moyen et abstrait » auquel nous le comparerons; d'en étudier ensuite « le vocabulaire, la syntaxe, la rhétorique, le ton, la composition »; et, finalement, « les personnages, les lieux, l'intrigue, les passions, le sujet », il a bien l'air de faire une découverte. Mais ce n'est qu'une apparence. Et M. Hennequin ne peut pas ignorer que ce qui a rendu jadis la critique de Boileau, de Perrault, de Voltaire, de La Harpe et de Marmontel si étroite, c'est justement cette manière de s'y prendre, cet examen successif du sujet, de l'intrigue, des caractères ou du style, et cette présence en quelque sorte innée dans leur esprit d'un type « abstrait et moyen » de la tragédie ou du roman, de la comédie et de l'ode. S'il n'avait pas eu dans la tête ce « type abstrait et moyen » de la tragédie, Voltaire aurait mieux parlé de Corneille; et, de même, La Harpe eût moins admiré Jean-Baptiste, sans son idée préconçue de l'ode pindarique ou sacrée. Traitant de choses si connues, j'aurais donc seulement voulu que M. Émile Hennequin nous les donnât comme anciennes, qu'au besoin il les écourtât encore plus qu'il n'a fait, et surtout qu'il n'essayât pas de nous les faire prendre

pour neuves en les enveloppant de l'obscurité de son style.

Beaucoup plus clair, il est aussi plus neuf dans la partie de son livre où il s'est efforcé d'établir « les relations de l'œuvre d'art avec certains groupes d'hommes, qui, en vertu de considérations diverses, « peuvent être considérés comme les semblables et les analogues de l'artiste producteur ». C'est ici qu'il se sépare, après l'avoir jusqu'alors assez fidèlement suivi, de l'auteur de l'*Histoire de la littérature anglaise*, et qu'il discute le degré d'influence qu'exercent sur la production de l'œuvre d'art la « race » et le « milieu ».

La tâche en était sans doute assez facile, n'y ayant guère de critique, depuis déjà plus de vingt-cinq ans, qui n'ait dû s'expliquer sur la méthode ou sur l'œuvre de M. Taine, et qui, tout en s'efforçant de rendre justice à l'un des grands écrivains de ce siècle, n'ait apporté, contre ce que ses théories ont de trop systématique, vingt arguments pour un. Mais, en se les appropriant, M. Émile Hennequin les a renouvelés. Avec une grande abondance de preuves ou d'exemples, il a très bien montré que, si quelques artistes ont subi l'influence du milieu dans lequel ils ont vécu, d'autres y ont échappé, ce qui équivaut à dire que cette influence, n'ayant rien de fixe et de constant, n'a rien non plus de vraiment scientifique. « Euripide et Aristophane sont du même temps, comme Lucrèce et Cicéron, comme l'Arioste

et Le Tasse, — ceci n'est pas tout à fait exact, le *Roland* étant de 1516 et la *Jérusalem* de 1575, — comme Cervantes et Lope de Vega, comme Goethe et Schiller. »

Mais on peut aller plus loin et M. Hennequin l'a encore bien vu. « On pourrait, dit-il, aisément montrer que l'influence des circonstances ambiantes, notable, mais non absolue, au début des littératures et des sociétés, va décroissant à mesure que celles-ci se développent, et devient presque nulle à leur épanouissement. » Il me semble qu'il a raison; que les littératures comme les sociétés, à mesure qu'elles se développent, — et quoique cela paraisse d'abord contradictoire, — se fixent; que, d'ailleurs, l'objet même de la civilisation est de soustraire à l'empire aveugle de la nature tout ce que l'intelligence et la volonté lui peuvent enlever. J'aurais seulement ajouté, puisque l'on veut aujourd'hui partout du « scientifique » sinon de la science, qu'autant la théorie de l'influence des milieux était jadis conforme ou analogue à l'histoire naturelle de Geoffroy Saint-Hilaire et de Cuvier, autant, pour le moment, les théories qui mettent dans la plasticité des espèces le principe de leur évolution sont conformes à l'histoire naturelle de Darwin et d'Hæckel.

Je ne dis rien de la « race » ou de « l'hérédité » : physiologiquement, la question de l'hérédité est l'une des plus obscures, des plus embrouillées qu'il y ait et des plus éloignées d'une solution pro-

chaine. Mais, historiquement, et après six mille ans de migrations, d'invasions, de guerres, et d'échanges de sang, la « race » n'est qu'une entité métaphysique, un mot sous lequel il n'y a rien de réel, et, moins que tout le reste, ce que l'on a voulu le plus souvent lui faire exprimer : la communauté d'origine, d'organisation physique et d'aptitude intellectuelle.

D'où vient donc alors la dépendance, ou, pour mieux dire, la connexité que l'on a cru quelquefois reconnaître entre les œuvres d'art, une tragédie de Corneille, une comédie de Molière, un roman de Le Sage, par exemple, et certains états de civilisation ou de société? La réponse de M. Hennequin à la question ainsi posée est extrêmement simple, et c'est peut-être pour cela qu'elle était difficile à trouver. Avant donc d'avoir aucun rapport avec l'état lui-même de la politique ou des mœurs, avant d'en avoir avec une *Ordonnance* de Colbert ou les charmilles de Versailles, une tragédie de Racine en a d'abord avec les spectateurs pour lesquels elle fut faite, et, depuis, avec les lecteurs, qui non seulement à la cour, mais à la ville, non seulement au XVIIe siècle, mais au XVIIIe, mais au XIXe, non seulement en France, mais en Angleterre, ou en Allemagne, ou en Italie, l'ont admirée et aimée.

En d'autres termes, pour être perçue d'abord, puis comprise, et sentie ou goûtée, il faut que l'œuvre ait éveillé chez ceux qui se placent naïvement en face

d'elle des émotions analogues à celles que son auteur, peintre ou poète, éprouvait lui-même quand il écrivait, comme Racine, son *Andromaque*, ou qu'il peignait, comme Raphaël, sa *Vierge de Saint-Sixte*. Ou encore, de même qu'il existe et qu'il a de tout temps existé des écrivains « naturalistes » qui se proposaient pour objet l'imitation de la nature et de la vie, — sauf d'ailleurs à manquer leur but, — et des peintres « idéalistes » qui se servaient des formes de la nature pour les dissocier d'abord et les recombiner ensuite selon leur rêve de beauté, tout de même il y a des amateurs « idéalistes » et des lecteurs « naturalistes » établis ou institués de tout temps, si je puis ainsi dire, pour apprécier des œuvres qui sont celles qu'eux-mêmes, — si la volonté quelquefois, et plus généralement la force plastique ne leur eût fait défaut, — auraient pu tirer de leur propre fonds.

Il se fait ainsi un groupement des goûts ou des sympathies autour des œuvres d'art, une distribution des intelligences à travers l'espace, un classement et une hiérarchie des « espèces » morales et psychologiques. C'est ce que M. Hennequin exprime quelque part en disant « qu'il y a des faits psychologiques généraux à la base du romantisme, du réalisme, de la peinture coloriste, de la musique polyphonique » ; et la formule est assez heureuse. Elle veut dire que l'homme est substantiellement identique à lui-même; que les caractères de l'espèce, en tout temps, sont comme répartis entre les individus, mais

qu'en tout temps ils composent ensemble un total égal ; qu'il y aura toujours des yeux pour préférer le Titien à Raphaël, l'architecture gothique à celle de la renaissance, ou inversement, comme aussi toujours des esprits pour aimer mieux la manière de George Sand que celle de Balzac, ou la poésie d'Hugo que celle de Musset, et réciproquement. Et le développement de cette formule, les applications qu'il en a faites, les conséquences qu'il en a brièvement indiquées, c'est, je le répète, ce qu'il y a dans son livre de plus original et de plus neuf.

Mais, qu'il en résulte maintenant qu'en art « toutes les manifestations se valent », et que l'on ne puisse pas préférer « la peinture de Titien à celle des primitifs » ou « le naturalisme étranger au naturalisme français », pour des raisons tirées de la nature de la chose, c'est ce que je n'accorde point à M. Hennequin. « En art, si nous voulons l'en croire, il n'y a pas de critérium » et l'on ne peut subordonner les œuvres « qu'en usant d'une distinction qui se fonde non sur leur beauté, mais sur leur bonté, non sur le goût, mais sur l'hygiène ». Est-ce donc cependant pour des considérations de « morale » ou « d'hygiène » qu'en histoire naturelle on classe les mammifères au-dessus des reptiles, et parmi les mammifères, les bimanes au-dessus des autres? ou n'est-ce pas plutôt pour des raisons tirées de la délicatesse et de la complexité croissante de leur organisation physiologique? à moins encore que ce ne soit,

comme de nos jours, pour des raisons « généalogiques », c'est-à-dire tirées de l'histoire même de l'évolution de la vie à travers ses formes successives? parce que l'inférieure a précédé ou doit être regardée comme ayant précédé la supérieure dans l'ordre chronologique et logique à la fois?

On pourrait longuement disputer sur ce point, et je regrette que, dans sa *Critique scientifique*, M. Hennequin n'ait pas cru devoir l'effleurer seulement, car il est capital; mais, de plus, en le traitant, M. Hennequin se fût sans doute aperçu de la plus grave omission qu'il ait faite, — avec intention peut-être, — mais alors dont il eût bien dû nous donner les raisons.

Il a en effet longuement et heureusement discuté la théorie de M. Taine sur la « race » et sur le « milieu », mais il a oublié de parler du « moment ». C'est comme si l'on disait que, de sa « critique scientifique », il a éliminé toute considération de succession et de temps. Et, en effet, la science est dans l'espace, pour ainsi dire, elle n'est pas dans le temps. Le caractère, ou l'un des caractères essentiels de la vérité scientifique, c'est d'être fixe, étant l'expression de ce qu'il y a d'identique sous les choses muables. Et la critique ne deviendra « scientifique » qu'autant qu'elle placera ses conclusions en dehors et au-dessus de la durée. M. Hennequin le sait, puisqu'il le dit. Mais le peut-elle? Voilà le point. Pour sa commodité, peut-elle douer l'œuvre d'art d'une existence en

quelque sorte abstraite? la soustraire à la loi de l'évolution? la situer dans la région universelle, vague, ou neutre, pour mieux dire, qui est le lieu des phénomènes et des lois de la chimie, de la physique, ou de l'astronomie? La question est de quelque importance, et il faut le montrer brièvement.

Lorsque l'on a donc rapporté une œuvre d'art à son auteur, et l'intention de son auteur à un état psychologique « général », on n'en a pas encore énuméré toutes les causes ou toutes les conditions. Il reste, en effet, toutes les œuvres du même genre qui l'ont elle-même précédée, et l'action qu'elles ont exercée sur elle, laquelle est allée quelquefois jusqu'à déterminer l'œuvre entière.

Je ne veux me servir ici que d'exemples assez connus. Pour combien le parti-pris de différer de Racine et de Corneille autant qu'ils le pourraient n'est-il pas entré dans la constitution même de la tragédie de Crébillon ou de celle de Voltaire? pour combien l'intention de ne ressembler ni à Bourdaloue ni à Bossuet dans l'éloquence de Massillon? pour combien, dans les drames de Dumas ou d'Hugo, l'unique désir de faire échec aux règles que continuait en ce temps-là d'observer ou de représenter Népomucène Lemercier? Et plus généralement, est-ce qu'en un certain sens, une œuvre d'art quelconque n'est pas, à sa date, le point d'aboutissement, ou le terme de l'histoire de la littérature et de l'art? Est-ce que M. Zola n'a pas pu prétendre,

avec un air de vraisemblance, que l'histoire entière du roman français, depuis *Gil Blas*, n'avait eu pour objet que de préparer des admirateurs au roman naturaliste, à *l'Assommoir* et à *Germinie Lacerteux?* De même, dans la comédie contemporaine, est-ce que l'on serait bien embarrassé de distinguer, pour ainsi dire, l'apport de Dumas et de Scribe, celui de Goethe et de Shakspeare, celui de Beaumarchais et de Diderot, celui de Regnard ou de Molière? Et, jusque chez un seul homme, chez Voltaire ou chez Hugo, n'avons-nous pas vu l'originalité même consister dans une puissance ou une faculté qui leur a permis, quand ils l'ont voulu, de faire entrer, l'un dans sa prose et l'autre dans ses vers, presque toutes les qualités de leurs contemporains ou de leurs prédécesseurs?

A chaque « moment » de l'histoire d'un art ou d'une littérature, quiconque écrit est donc sous le poids, si je puis ainsi dire, de tous ceux qui l'ont précédé, n'importe ou non qu'il les connaisse, et c'est, en passant, pour cela, que l'originalité est si rare, — même dans l'ignorance. Et ce qui est vrai de l'artiste ou de l'écrivain, qu'il le soit encore davantage à leur public à tous deux, je n'ai pas besoin de le montrer longuement.

Répondra-t-on, peut-être, que la critique scientifique, dans ses analyses ou dans ses expériences, ne tiendra compte que des œuvres et des esprits originaux? Mais encore bien lui faudra-t-il avoir d'abord

déterminé les signes où se reconnaît l'originalité même, et je ne vois pas qu'on y puisse réussir sans le secours toujours présent de l'histoire littéraire. Comme nous avons vu plus haut la notion du « contingent » rentrer dans la critique avec l'idée de la liberté, c'est maintenant, avec l'idée du temps, une autre notion, celle du transitoire ou du « successif », que nous voyons y rentrer à son tour. On avait éliminé de sa définition l'analyse des œuvres, qui est le fond de la « critique littéraire », et on s'est aperçu que l'on ne pouvait s'en passer, qu'elle était le fondement et la base. On avait essayé de réduire la part de l'histoire littéraire, et voici qu'il faut la lui rendre, comme un instrument d'investigation nécessaire. Mais nous demandons alors, avec un peu d'inquiétude, ce qu'est devenue la *Critique scientifique?* aux fins de quelle illusion ou de quelle fantasmagorie tout ce laborieux appareil ? et pourquoi le mot enfin, si l'on n'a pas et si l'on ne saurait nous procurer la chose.

C'est qu'une superstition nouvelle, celle de la science, a remplacé pour nous toutes les autres, et nous n'entendons plus aujourd'hui parler que de politique et d'éducation, que de morale et de critique scientifiques. Tout récemment encore, l'érudit et paradoxal auteur d'un gros livre où nous reviendrons, sur *l'Histoire et les Historiens*, M. Louis Bourdeau, ne se plaignait-il pas, aussi lui, que l'histoire jusqu'ici ne fût pas une science, et, conséquemment à cette plainte, ne lui proposait-il pas

les moyens d'en mériter le nom? C'est brouiller et confondre à plaisir le sens des mots et la nature des choses.

Car, d'abord, il s'en faut que la science, en général, ait le degré de certitude, ou d'*objectivité*, qu'on lui suppose; et le temps n'est pas si loin, pour ne citer que cet unique exemple, où la fixité des espèces était un dogme pour Cuvier. Mais eût-elle cette certitude, c'est de son objet qu'elle la tiendrait, non pas du tout de ses méthodes, auxquelles cependant il semble que l'on attribue je ne ne sais quel secret pouvoir de créer la certitude jusque dans les matières qui ne la comportent point. Telle était l'illusion des docteurs du moyen âge, lorsque croyant, eux aussi, qu'il y eût dans l'instrument syllogistique une vertu propre et fécondante, ils essayaient d'en faire sortir les sciences de la nature. Ou telle encore l'illusion, — à moins que ce ne soit un artifice, — de l'illustre auteur de l'*Éthique*, lorsque traitant la morale et la métaphysique, selon son expression, par la méthode des géomètres, *more geometrico*, il se flattait de lui communiquer la certitude et la solidité de la mathématique. Et cela n'empêche point l'*Éthique* d'être sans doute un des grands monuments de l'histoire de la philosophie, mais à tout le moins cela l'empêche d'être l'œuvre « scientifique » que son auteur avait rêvée.

Quelque effort que l'on y fasse, on ne changera point l'objet des sciences morales, qui est l'homme,

avec l'illusion tenace de sa liberté souveraine; et conséquemment on ne fera point que la critique ni l'histoire deviennent jamais « scientifiques ». S'il n'y a de scientifique, au sens rigoureux du mot, que ce qui est conditionné de toutes les manières, dans sa cause, dans son cours et dans ses effets, peut-être, au contraire, n'y a-t-il de vraiment humain que ce qui est libre ou qui passe pour l'être. Et c'est pourquoi, au lieu de vouloir ainsi rendre « scientifique » au dehors ce qui ne l'est pas au fond, le vrai progrès consisterait sans doute à cesser de prendre pour une science ce qui doit demeurer essentiellement un art.

Il est d'ailleurs assez remarquable, et même assez plaisant, que, de cette science dont elle fait tapage, la « critique scientifique » n'ait pas encore pu seulement imiter l'indifférence ou l'impartialité. Dirai-je que l'on croit rêver? non; l'expression serait trop forte, mais on est vraiment amusé lorsque l'on entend M. Hennequin féliciter M. Taine « d'avoir renoncé *tacitement, mais en pratique,* à blâmer ou à louer les œuvres des écrivains dont il parle ». C'est effectivement le contraire qu'il faut dire; et bien que ce soit, sans doute, au « jugement » de M. Taine, une besogne littéraire médiocrement philosophique, — M. Hennequin dit : un peu judiciaire, ce qui est naïf, — que de « juger », je ne sache guère qu'en fait personne ait plus « jugé », ni plus âprement que l'auteur des *Origines de la France contemporaine* et de

l'*Histoire de la littérature anglaise*. Non seulement M. Taine a toujours « jugé » les écrivains dont il parlait, Shakspeare ou Spencer, Addison ou Richardson, Byron ou Walter Scott, Musset ou Victor Hugo, mais, par un miracle de l'art, il est advenu, en « jugeant » les écrivains dont il parlait, qu'il « jugeait » du même coup ceux dont il ne parlait pas, Racine et Molière en parlant de Shakspeare, l'esprit « classique » en définissant les beautés de l'esprit « romantique », et l'histoire de la littérature française en écrivant celle de la littérature anglaise. A Dieu ne plaise que je le lui reproche !

Et M. Hennequin lui-même, est-ce qu'il croit qu'il ne juge point ? Quand il dit de Flaubert que l'auteur de *Madame Bovary* compose « parfaitement ses phrases et ses paragraphes, médiocrement ses chapitres, et mal ses livres », est-ce qu'il ne juge point Flaubert ? mieux que cela, est-ce qu'il ne lui assigne point un rang intermédiaire entre ceux qui composent « mal » leurs phrases et leurs paragraphes, et ceux qui d'autre part composent « bien » leurs livres ? Et quand il écrit ailleurs que « *la Dame aux Camélias* a *passé* pour une merveille de réalisme auprès du public théâtral du temps », croit-il encore « qu'il observe, qu'il constate, qu'il connote », ou qu'il « juge » ? Qu'il le demande à M. Dumas ! Et quand il avance que, « si la France eût eu l'âme plus tragique, il est probable que Béranger fût allé réjouir quelque obscur caveau de ses odelettes », — ce qui

est vrai dans quelque mesure, — à qui persuadera-t-il qu'il ne « juge » pas « Béranger », ses « odelettes », le « Caveau », et « l'âme de la France » elle-même? Je n'ai jamais lu, pour ma part, dans les traités de zoologie ou d'anatomie comparée, de ces phrases qui enveloppent, si je puis ainsi dire, dans la définition même du sujet, sa qualification esthétique et morale. Ce qui signifie tout simplement que l'on ne peut pas échapper complètement aux conventions qui gouvernent les genres littéraires; que la critique peut promener partout son intelligente curiosité, dans les basses régions de la psychologie morbide ou dans les nuages de l'idéalisme transcendantal, mais qu'il faut toujours qu'elle finisse par « juger »; et que ceux-là mêmes « jugent » quelquefois le plus, qui d'ailleurs affectent, comme M. Hennequin, de le faire le moins. Mais il n'y a rien de moins « scientifique ».

On donnerait, si l'on le voulait, en ce qui regarde la critique, vingt raisons de cette convention. Il importe aux intérêts des artistes, et, par voie de conséquence, aux intérêts de l'art lui-même, qu'il y ait une « justice »; il importe aux lecteurs qu'on leur signale le livre de M. Hennequin, et qu'en le leur signalant, on le distingue de tant d'autres livres sur le même sujet ou sur des sujets voisins; il importe un peu à tout le monde que M. Hennequin lui-même « n'accompare » pas, comme on disait jadis, l'auteur des *Fleurs du Mal* à celui des *Contemplations*. Mais, de toutes les raisons que l'on pourrait donner,

voici la principale, et celle qui contient en elle presque toutes les autres. C'est que l'œuvre d'art, avant d'être un « signe », est une œuvre d'art; qu'elle existe en elle-même, pour elle-même, et que par ce seul motif on ne la saurait comparer aux œuvres de la nature; que l'intelligence en est liée à l'intelligence de toutes les œuvres qui l'ont elle-même précédée, et que par suite on ne saurait l'ôter de l'histoire pour la situer dans l'abstraction; c'est qu'enfin l'art, d'une manière générale, étant à lui-même son principe, son tout et sa fin, on peut bien le faire servir à d'autres usages, comme à pénétrer plus profondément dans la connaissance de l'homme, mais il en faut toujours venir à décider dans quelle mesure, par quels moyens il a réalisé son essence, qui est d'imiter la vie, de la compléter ensuite, et finalement de l'idéaliser. L'art qu'on appelle *naturaliste* accomplit la première de ces tâches; l'art que l'on pourrait appeler *émotionnel* s'efforce à remplir la seconde; et l'art *idéaliste* enfin, — dont l'idéalisme peut aller jusqu'au *symbolisme*, — a charge de la troisième. Mais, là-dessus, au lieu de « juger » l'art, quel avantage voit-on à ce que la critique, en devenant « scientifique », devienne une branche de la psychologie, la psychologie des « géniaux », selon l'expression de M. Hennequin, lisez, en plus clair, quelque chose d'analogue, d'accessoire, et de subsidiaire à la pathologie mentale ?

C'est la question qu'en terminant je me permettrais

de proposer à l'auteur de la *Critique scientifique*, si les mots dans son livre n'étaient beaucoup plus hardis que les choses, et si l'on n'y voyait clairement qu'il peut bien avoir eu la pensée de « susciter des travaux d'esthopsychologie », mais qu'il aime trop les lettres pour se résigner à en faire lui-même.

1er juillet 1888.

FIN

TABLE

I. Sur un buste de Rabelais..... 1
II. L'Influence des femmes dans la littérature française. 23
III. Madame de Maintenon..... 63
IV. Montesquieu 87
V. Sur Napoléon..... 113
VI. La Philosophie de Schopenhauer..... 139
VII. Le *Code civil* et le Théâtre..... 165
VIII. Théophile Gautier..... 189
IX. La Littérature personnelle..... 211
X. Charles Baudelaire..... 253
XI. M. Caro..... 275
XII. La Critique scientifique..... 297

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY — 2733-1-13.

PQ
139
B74

Brunetière, Ferdinand
Questions de critique

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY